

LE

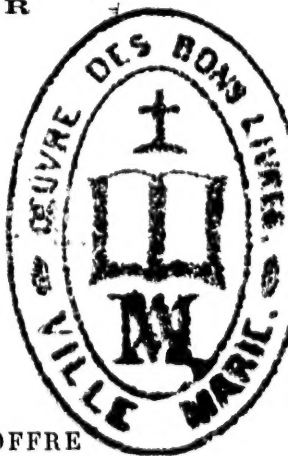
GRAND VAINCU

SCEAUX. — IMP. CHARAIRE ET FILS.

LE
GRAND VAINCU

PAR
HENRY CAUVAIN

TOME PREMIER



LIBRAIRIE JACQUES LECOIVRE
LECOIVRE FILS ET C^{IE}, SUCCESSEURS

PARIS
90, RUE BONAPARTE, 90

LYON
2, RUE BELLECOUR, 2

1878



UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY

B. Q. R.
NO. _____

LE GRAND VAINCU

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE

I

L'ALBATROS.

Le 1^{er} mai 1759, un beau brick français de seize canons parut en vue de Québec au moment où le soleil venait de se lever.

Pour bien comprendre l'émotion extraordinaire que cet événement causa dans la capitale du Canada, il faut se rappeler que cette année 1759 semblait promettre une crise grave et décisive; que la malheureuse colonie sentait venir son agonie, et que ce navire isolé, le premier qui eût paru depuis dix

grands mois dans le port de Québec, pouvait être l'avant-coureur d'une flotte puissante apportant enfin des armes et des vivres à la poignée d'héroïques soldats qui résistaient à l'invasion anglaise.

A mesure que se répandait dans la ville encore à demi endormie la nouvelle surprenante, inattendue, de l'arrivée d'un navire au pavillon fleurdelisé, une foule animée accourait sur le quai du Saint-Laurent. Tous les yeux se fixaient ardemment sur la coque noire du brick, les imaginations s'enflammaient à la pensée des trésors précieux d'armes et de poudre que les flancs du navire devaient contenir...

On voyait déjà la guerre recommençant avec avantage, les Anglais repoussés par les vieilles troupes augmentées des jeunes recrues venues de France, Montcalm rentrant à Québec en triomphateur, foulant aux pieds de son cheval les palmes vertes de la victoire!...

Hélas ! l'illusion de ce pauvre peuple fut de courte durée.

Le brick virait lentement de bord et se rapprochait insensiblement des rives du fleuve.

Le soleil levant l'inondait de ses rayons.

Alors la foule pressée sur le quai vit avec une douloureuse surprise que ce navire portait les traces d'un combat récent qui paraissait lui avoir causé de graves avaries.

Ses cordages pendaient tristement, ses vergues

étaient brisées ; le vent gonflait à peine ses voiles où se remarquaient de larges déchirures.

Seul, son pavillon blanc aux fleurs de lis d'or déroulait au haut du grand mât ses larges plis intacts.

Lorsque la brise qui le prenait en travers l'eut rapproché du quai, on aperçut, au-dessus de sa ligne de flottaison, de larges trous noirs creusés par les boulets.

À cette triste vue, les cœurs se serrèrent ; un profond et morne silence succéda aux vivats qui retentissaient quelques instants auparavant, et bien des yeux se mouillèrent en contemplant ce brick mutilé, douloureux emblème des défaites que la France avait essuyées sur mer depuis quelques années.

Le brick semblait abandonné à lui-même ; aucun matelot ne se montrait à bord.

On supposa alors que les fraîches brises du nord-est avaient poussé contre le courant du Saint-Laurent ce navire vide et désarmé qui devait être l'épave de quelque flotte française battue par les Anglais à l'embouchure du fleuve.

Mais le brick s'étant rapproché, on put se convaincre qu'il n'était pas entièrement inhabité.

Une ombre apparut près du gouvernail ; une autre se dessina à l'avant.

Enfin, tout à coup, au moment où le navire n'était plus qu'à vingt toises du bord, un troisième personnage sauta sur le bastingage, agita son chapeau

orné d'une plume blanche et cria d'une voix forte :
— Vive la France !

Un immense cri lui répondit du rivage.

Et tel est le prestige de ce nom adoré de la patrie, telle est la puissance des racines qui rivent l'espérance au fond du cœur humain !

Cette foule mobile, impressionnable, eut un frémissement de joie, et des milliers de mains se tendirent vers le brick, comme pour saluer en lui un secours envoyé par Dieu.

Des amarres furent lancées du quai, saisies par les deux hommes qui étaient sur le pont et attachées au bastingage.

La foule se rua sur les cabestans ; le brick se rapprocha rapidement du bord.

— Place ! place ! cria aussitôt une voix.

Le galop d'un cheval fit écarter la foule et le jeune vicomte de Frontenac, aide de camp de M. de Vaudreuil, gouverneur du Canada, parut, escorté de quelques soldats.

D'un coup d'œil, il jugea que si le brick abordait, le peuple se précipiterait sur le pont et que peut-être il en résulterait un grand désordre et de graves accidents.

Il ordonna aux matelots du port d'enlever les barres du cabestan ; les amarres se détendirent aussitôt et le brick resta immobile à quelques toises du bord.

Puis, ayant rangé ses soldats pour contenir la foule, M. de Frontenac fit apporter une passerelle, mit pied à terre, et s'avança seul vers le navire.

Le jeune homme debout sur le bastingage avait suivi d'un œil impassible ces rapides préparatifs.

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans environ, aux cheveux blonds sans poudre et dont les grands yeux bleus avaient une singulière expression de calme et de résolution.

Ses vêtements en désordre semblaient n'avoir pas été plus épargnés par les balles que les voiles déchiquetées qui pendaient aux mâts. La main gauche à demi enfoncée dans la poche de sa culotte de drap bleu, il tenait sous son bras replié son chapeau orné d'une plume. De son autre main aux doigts effilés, il avait saisi un des échelons des huniers et il se campait sur l'étroite surface du bastingage avec la gracieuse désinvolture d'un grand seigneur.

Il adressa un sourire au vicomte de Frontenac qui s'avançait vers lui, lui tendit cordialement la main et tous deux sautèrent sur le pont du navire.

Ce pont était désert, mais de larges plaques de sang caillé qui le souillaient par places indiquaient que tous les défenseurs du navire étaient morts à leur poste.

M. de Frontenac, très-ému, interrogea du regard son jeune compagnon qui lui dit aussitôt :

— Vous êtes, monsieur, sur le brick l'*Albatros*.

Partis de Brest vers le milieu du mois dernier, nous avons fait une heureuse traversée, et nous avons évité la flotte anglaise de l'île Royale, lorsque, il y a deux jours, nous avons rencontré dans le Saint-Laurent deux frégates ennemies qui nous ont donné la chasse... Bien que notre brick fût bon voilier, elles ne tardèrent pas à nous rejoindre. Nous étions perdus, nous voulûmes du moins nous défendre à outrance. Le combat a duré près de deux heures... Je ne vous en raconterai pas les détails : vous voyez qu'il a été acharné et terrible. Qu'il vous suffise de savoir que nous fûmes assez heureux pour couler l'une des frégates ennemies et que la mer s'étant retirée pendant le combat, le second vaisseau anglais resta cloué sur un banc de sable. Nous pûmes donc continuer notre route sans avoir la honte d'amener notre pavillon.

— Seriez-vous, monsieur, le commandant de ce brick ? demanda le vicomte de Frontenac en contemplant avec intérêt ce jeune homme qui racontait si simplement un acte d'admirable bravoure.

— Non, monsieur, répliqua le jeune inconnu dont le visage prit une expression triste. Le brave marin qui commandait l'*Albatros* a été tué l'un des premiers ; il est tombé là-bas, près du beaupré. Je n'étais qu'un passager ; mais comme, à la mort du commandant, un peu de désordre s'était mis parmi ces braves gens, j'ai pris sur moi de les diriger, malgré mon inexpérience.

— Veuillez me faire l'honneur de me donner votre main, dit l'officier avec élan ; vous êtes un noble et brave jeune homme, monsieur...

— Gaston de Saint-Preux, répliqua le jeune étranger en serrant la main qui se tendait vers lui.

— Et moi, je me nomme le vicomte de Frontenac, officier au service de Sa Majesté Très-Chrétienne et aide de camp de M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada... Permettez-moi encore une question, vous comprendrez assurément le sentiment qui me la dicte.

— Parlez, monsieur.

— Nous annoncez-vous quelque prochain secours ? Le roi pense-t-il à nous ? nous enverra-t-il bientôt des hommes, des armes et des vivres pour défendre ses possessions du Canada ?

— Hélas ! quand j'ai quitté Versailles, il y a deux mois, le roi paraissait plus préoccupé des plaisirs et des fêtes qui se préparaient à Trianon que des périls qui menacent sa colonie. Les soldats du Canada ne doivent compter que sur eux-mêmes, monsieur le vicomte.

Un sombre nuage obscurcit le front du jeune officier canadien et un profond soupir s'exhala de sa poitrine.

Puis, redressant vivement la tête, comme pour chasser de pénibles pensées, et jetant un coup d'œil sur les deux matelots qui se tenaient à l'avant du navire :

— Ainsi, dit-il, vous n'êtes que trois survivants de ce sanglant combat?

— Pardon, monsieur le vicomte, nous restons six à bord : ces deux braves gens qui ont pu à eux seuls amener le brick en vue de Québec, moi, mon domestique Léveillé, auquel j'ai donné l'ordre de rester à fond de cale pendant le combat, car il est porteur d'un message important destiné au marquis de Montcalm... et deux prisonniers.

— Deux prisonniers?...

— Oui; si vous voulez bien ordonner à quatre de ces soldats de nous prêter main-forte, continua Gaston de Saint-Preux dont un sourire vint effleurer les lèvres, nous allons les délivrer.

Le vicomte de Frontenac s'approcha du bastingage et donna un ordre. Aussitôt quatre des soldats qui défendaient à la foule l'accès de la passerelle se détachèrent et vinrent prendre place sur le pont à côté de l'officier.

— Veuillez me suivre, monsieur, dit alors Gaston de Saint-Preux en prenant les devants.

II

LE PRISONNIER.

Le vicomte de Frontenac et ses hommes suivirent Gaston de Saint-Preux, qui prit un petit escalier conduisant à l'entre-pont.

Arrivés dans la batterie, le même spectacle de désolation s'offrit aux regards attristés du jeune officier.

Tous les canonniers et servants des pièces avaient été tués ; le plancher était inondé de sang.

Gaston de Saint-Preux conduisit M. de Frontenac devant la porte d'une cabine barricadée extérieurement avec l'affût d'un canon.

— Les deux hommes qui sont enfermés ici ne sont nullement dangereux, — du moins quant à présent, — dit Gaston à voix basse à son compagnon. L'un d'eux cependant va se trouver sans doute en proie à une grande exaltation. Vous prierez vos soldats de le contenir, mais avec ménagement et respect, car ce prisonnier est un gentilhomme : le marquis d'Arramonde.

— Et comment a-t-il mérité ce sévère traitement ?

— J'ai pris sur moi de le faire enfermer ici parce que, pendant le combat, emporté par sa fougue méridionale, il avait voulu faire sauter le brick plutôt que de le rendre...

— C'est, en effet, un brave gentilhomme qui a droit à tous nos égards, s'empressa de dire Frontenac.

— Oui, répondit Saint-Preux avec son tranquille sourire ; mais avouez que sa bravoure était un peu irréfléchie et qu'il valait mieux couler, comme nous l'avons fait, une frégate anglaise que de faire sauter un brick appartenant au roi.

— Et votre autre prisonnier?

— Oh ! rien que le valet du marquis d'Arramonde ; un garçon fort inoffensif, beaucoup plus prudent que son maître. Il avait mis sournoisement la main sur la corde du pavillon et allait peut-être l'abaisser, au moment où je l'ai fait arrêter et conduire ici.

— Attention ! vous autres, dit l'officier en se tournant vers ses hommes. Enlevez d'abord cet affût.

Les soldats obéirent et poussèrent avec peine le lourd obstacle qui barrait la porte de la cabine.

Au même instant, et comme si les prisonniers eussent deviné ce qui se passait à l'extérieur, une vigoureuse poussée fut donnée à la porte dont la serrure sauta, et un jeune homme, les vêtements en désordre, les cheveux ébouriffés, les yeux ardents, s'élança hors de la cabine en poussant une exclamation de rage.

— Monsieur, s'écria-t-il aussitôt en courant vers Saint-Preux qu'il menaça de son poing crispé, vous me rendrez raison de cette nouvelle insulte, et, cette fois, je vous jure qu'il n'y aura personne entre nous pour nous séparer !

Gaston de Saint-Preux conserva son impassible sang-froid et se contenta de s'incliner silencieusement devant l'impétueux jeune homme que la colère avait rendu livide.

Le vicomte de Frontenac fit un pas pour s'interposer entre eux.

Le prisonnier, dont la fureur obscurcissait sans doute la vue, le prit pour un officier de Sa Majesté Britannique et crut que les soldats qui l'accompagnaient étaient Anglais.

— Monsieur, s'écria-t-il en tirant son épée du fourreau, et en la présentant au jeune officier, si j'avais été libre, vous ne m'auriez pas eu, ni moi, ni ce brick, ni les braves gens qui le montent. Je suis votre prisonnier, je vais vous rendre mon épée. Mais, si vous êtes gentilhomme, j'espère que vous ne me refuserez pas de me la laisser seulement cinq minutes, pour que je puisse demander raison de l'outrage qui m'a été fait. En garde, monsieur ! cria-t-il en se tournant vers Saint-Preux.

— Vous vous méprenez, monsieur le marquis, dit Frontenac qui ne put s'empêcher de sourire de cette violente sortie à laquelle un accent méridional fort prononcé donnait un piquant tout particulier. Je ne suis pas officier anglais, mais aide de camp de M. de Vaudreuil. Le brick n'a pas amené son pavillon ; il vient de jeter l'ancre devant Québec. Enfin vous êtes libre et j'ai l'honneur de vous offrir mes services, s'ils peuvent vous être de quelque utilité.

Le marquis d'Arramonde mordit sa moustache noire avec dépit et fit rentrer son épée au fourreau d'un geste brusque.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il avec un peu d'embarras, cet entre-pont est fort obscur... Ah ! vraiment,

nous sommes en vue de Québec ? fit-il avec étonnement. Il faut que le hasard nous ait singulièrement servis, car notre pauvre commandant a été tué au début de l'action, et ce n'est certes pas celui qui a pris sa place qui a pu nous tirer de peine... à moins qu'il n'ait appris sur les pièces d'eau de Versailles l'art de conduire un navire !

Gaston de Saint-Preux reçut ce sarcasme en pleine poitrine, sans daigner y répondre autrement que par un froid sourire.

— J'accepte votre offre courtoise, monsieur, continua Jean d'Arramonde en s'adressant à Frontenac. Veuillez nous conduire sans tarder devant M. le marquis de Montcalm ; nous avons pour lui un message pressé. Quant à vous, monsieur, dit-il avec hauteur en adressant à Gaston de Saint-Preux un regard chargé de colère, nous nous reverrons ! J'ai fait quinze cents lieues en mer pour avoir le droit de me battre avec vous ; j'espère, morbleu ! que nous allons bientôt régler nos comptes !

Et, se tournant de nouveau vers Frontenac :

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, menez-nous, je vous en prie, vers M. de Montcalm !

— M. de Montcalm est encore à son armée du lac Champlain, messieurs, répondit Frontenac. Si vous avez hâte de le voir, il vous faudra aller le trouver à son camp.

— Si j'ai hâte de le voir ! exclama l'ardent d'Arra-

monde. Monsieur, vous comprendrez mon impatience, quand vous saurez que mon honneur, l'honneur d'un d'Arramonde, entendez-vous, dépend de lui, de lui seul!... Je veux partir immédiatement!...

Et, se penchant dans la cabine dont la porte était restée entr'ouverte :

— Paterne! cria-t-il, que fais-tu donc, maître sot? Apporte-moi mon chapeau, mon manteau, prends mes bagages et suis-moi!

Une figure rouge, effarée, se montra alors à travers l'entre-bâillement de la porte. Jean d'Arramonde arracha son manteau des mains encore tremblantes de son valet, campa son chapeau sur sa tête avec un geste de matamore et suivit le vicomte de Frontenac qui, accompagné de ses hommes, avait déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier pour remonter sur le pont.

Gaston de Saint-Preux fit quelques pas dans l'entre-pont et appela à son tour son valet Léveillé.

Un petit homme alerte, et dont les regards vifs semblaient bien justifier le nom qu'il portait, sortit aussitôt d'une trappe qui conduisait à la cale du navire et sauta sur le plancher de la batterie.

— Tu n'as pas été touché pendant le combat? lui demanda Saint-Preux à voix basse.

— Non, monsieur le baron, et je remercie Dieu qui vous a permis de vous tirer vous-même sain et sauf de cette bagarre... Ah! croyez bien que j'enrageais

là-dedans de penser qu'on se battait sur le pont et que je ne pouvais prendre part à la fête!

— C'est bien, dit le jeune homme en imposant silence à la langue de son valet. Tu trouveras, sois-en sûr, une autre occasion de montrer ton bouillant courage. As-tu la lettre que nous devons remettre à M. de Montcalm?

— La voici, dit Léveillé en tirant de la poche de son pourpoint une enveloppe scellée d'un large cachet qu'il donna à son maître.

— Tu vas prendre tes effets et les miens, et tu nous suivras. Puis Saint-Preux, jetant un regard soucieux sur ses habits déchiquetés par les balles et noirs de poudre, ajouta : Je suis en assez triste équipage pour traverser la ville! On dirait que ces coquins d'Anglais ont pris plaisir à trouser mes habits pour me mettre dans l'embarras!

Au moment où Gaston de Saint-Preux et Jean d'Ar ramonde débarquèrent, la foule rassemblée sur le quai les regarda avec une avide curiosité.

Les deux matelots, derniers survivants du combat sanglant que le brick avait soutenu, étaient déjà descendus à terre et avaient raconté l'histoire du malheureux navire.

Ce récit, en passant de bouche en bouche, avait été naturellement fort exagéré.

On affirmait que le brick avait repoussé à lui seul l'attaque d'une flotte anglaise considérable et avait coulé bas plusieurs frégates ennemies.

Aussi un murmure d'admiration accueillit-il les deux jeunes gens, lorsqu'ils mirent le pied sur la terre ferme, et le vicomte de Frontenac fut-il obligé de les faire protéger par ses soldats pour les soustraire aux ovations que la foule leur préparait.

Jean d'Arramonde marchait devant, le poing sur la hanche, la moustache retroussée.

En voyant sa bonne mine et son air décidé, on jura que c'était lui qui avait dû sauver le brick et plusieurs vivat furent poussés en son honneur.

D'un geste noble et gracieux, il salua la foule et poursuivit sa marche en levant la tête un peu plus haut encore, tandis que Gaston de Saint-Preux, fort préoccupé de sa toilette, étalait son jabot d'un blanc douteux, faisait sortir ses manchettes et demandait tout bas à Frontenac avec inquiétude si les trous qui perçaient ses habits étaient bien visibles.

Au bout d'une demi-heure de cette marche presque triomphale, nos deux jeunes gens arrivèrent à une auberge, la meilleure de la ville, où M. de Frontenac les conduisit, afin qu'ils pussent reprendre un peu haleine et réparer leurs forces.

L'aide de camp de M. de Vaudrenil n'était pas sans éprouver quelque surprise, en songeant aux événements rapides où le hasard venait de lui faire jouer un rôle.

L'arrivée de ce brick troué par les boulets, les cris, les mouvements de la foule, l'apparition de ces deux

jeunes gens tous deux si fiers, si décidés, mais qui, bien qu'unis par une même destinée, semblaient séparés par une rivalité ardente ou par une haine implacable, — tout cela avait fait sur son esprit une vive impression.

Saint-Preux, qui paraissait fort impatient de réparer le désordre de sa toilette, demanda une chambre et, après avoir prié M. de Frontenac de l'excuser, il alla s'y enfermer avec Léveillé, qui ployait sous le poids des nombreux bagages de son maître.

Demeuré seul dans la salle de l'auberge avec le vicomte de Frontenac, Jean d'Arramonde s'assit à une table, se fit servir une bouteille d'un petit vin mousseux, produit du sol canadien, et après avoir rempli le verre de l'aide de camp du gouverneur :

— Ainsi, dit-il, M. de Montcalm n'est pas à Québec?

— M. de Montcalm est, je vous l'ai dit, à son armée du lac Champlain. Mais il est possible qu'il en revienne bientôt, si, comme on le prétend, l'ennemi a l'intention d'assiéger cette ville au moyen d'une flotte qui doit remonter le Saint-Laurent.

— Nous n'avons pas le temps d'attendre son retour! s'écria l'impétueux jeune homme. Il faut que nous partions immédiatement. Comment peut-on voyager dans ce pays? Avez-vous des postes, des relais? trouve-t-on des chevaux? j'en crèverai dix, s'il le faut, pour arriver plus vite.

M. de Frontenac sourit.

... Nous n'avons ni postes ni relais, dit-il, et les chevaux étant tous à l'armée, c'est à peine si vous trouverez dans la campagne quelques animaux efflanqués et poussifs occupés aux travaux des champs... Mais ne pouvez-vous remettre votre voyage à quelques jours? Vous devez avoir besoin de repos. Un convoi sera envoyé la semaine prochaine à l'armée de M. de Montcalm...

— Quelques jours!... du repos!... la semaine prochaine!... interrompit Jean d'Arramonde en scandant ces paroles de coups vigoureux frappés sur la table avec son poing fermé... Écoutez, monsieur de Frontenac, vous êtes gentilhomme et bon gentilhomme, n'est-ce pas?... Eh bien! si vous aviez reçu un soufflet, attendriez-vous quelques jours pour demander réparation?

Le vicomte de Frontenac tressaillit légèrement, et cette question lui fit monter un peu de rouge au visage.

— Non certainement, dit-il.

— Eh bien! moi, monsieur, continua d'Arramonde en tirant sa montre, voici quarante-cinq jours huit heures et trente minutes que j'attends une réparation qui m'est due. — Et, en disant ces mots, il désigna de sa main étendue la porte de la chambre où Saint-Preux s'était retiré. — Cela remonte au 25 mars. Je vais vous raconter cette histoire, si vous le désirez; mais auparavant, comme je meurs de faim, je vous prierai de me faire l'amitié de déjeuner avec moi.

— Volontiers, mon cher marquis, dit M. de Frontenac que la verve et l'originalité de son nouveau compagnon divertissaient singulièrement.

L'aubergiste mit sur la table la moitié d'un pâtre, une volaille froide et deux bouteilles poudreuses d'un certain bordeaux qui, disait-il, avait fait deux fois le tour du monde.

Jean d'Arramonde, après avoir taillé dans le pâtre une brèche fort respectable, s'adressa en ces termes à son compagnon :

III

L'INSULTE.

— Vous n'avez jamais habité la France, monsieur de Frontenac ?

— Jamais ; je suis né en ce pays.

— Ah ! c'est que si vous aviez habité la France... — et remarquez bien que je ne parle pas ici de cette sotte ville de Paris où on ne juge un homme que d'après les dentelles qu'il porte, ni de ces froids pays du Nord où les gens ont l'esprit si lourd et si épais qu'ils ne savent distinguer un manant d'un gentil-homme. Quand je parle de la France, j'entends cette terre joyeuse et fertile, pays des bons vins et des cœurs chauds, que le soleil dore de ses rayons et que traverse le plus beau fleuve du monde.

— La Gascogne ?

— Précisément. Eh bien ! mon cher vicomte, si vous aviez jamais eu le bonheur d'habiter la France, la vraie France, c'est-à-dire la Gascogne, vous connaîtriez certainement le nom que je porte, qui est celui d'une des meilleures familles de ce pays. Nous sommes originaires du Béarn, et, s'il m'est permis de rappeler ici le plus glorieux souvenir de notre maison, sachez que l'un de mes ancêtres, Pierre, marquis d'Arramonde, eut l'honneur de verser au roi Henri son premier verre de jurançon. Le bambin avait six mois ! Et vous savez, comme tout le monde, que si notre roi Henri fut un grand monarque, un invincible capitaine, il le dut à la forte éducation qu'il reçut dans son enfance, c'est-à-dire au vin de Jurançon et, par conséquent, à mon grand-père !

Et pour célébrer cet illustre souvenir, Jean d'Arramonde souleva gravement le verre de bordeaux placé en face de lui et le vida ensuite d'un trait.

— Vous voyez que nous sommes de bonne noblesse, continua-t-il. Mon père a servi avec honneur et a été blessé à Malplaquet. Depuis, il vit dans son château du Béarn d'où je n'étais jamais sorti non plus jusqu'au jour où, jugeant que j'étais en âge de servir à mon tour, mon père m'envoya à Versailles faire ma cour au roi.

« Un beau matin, j'arrivai donc dans cette ville. Je n'y connaissais personne, car les gentilshommes de mon pays, plus habitués à porter l'habit de soldat

que celui de courtisan, étaient tous à l'armée d'Allemagne; mais je me disais : Le roi doit connaître sa noblesse, et quand tu lui diras qui tu es il te recevra bien en souvenir de ton grand-père et du sien, et il te donnera une compagnie, peut-être un régiment !...

« Je me dirigeai donc vers le château. J'avais déjà franchi une des portes et je marchais dans la cour, lorsque j'entendis une voix qui m'appelait.

« — Eh ! où allez-vous donc, l'ami ? » me cria un petit freluquet habillé en officier qui venait de sortir d'un corps de garde.

« Je fis semblant de ne pas entendre. Il ne te reconnaît pas, me dis-je, ne t'inquiète pas de ce malappris.

« Et je continuai mon chemin.

« — Je vous dis qu'on ne passe pas ! » continua le freluquet en élevant la voix.

« Pour le coup, je me retournai et le rouge me monta au visage.

« — Où allez-vous ? » reprit le cadet.

« Je me redressai et le regardai des pieds à la tête.

« — Je vais voir le roi, mon petit monsieur, » lui répondis-je.

« L'insolent prit un lorgnon qui pendait à son cou au bout d'un large ruban noir et me considéra quelque temps sans parler.

« Je n'y tins plus, et, enfonçant mon chapeau sur ma tête :

« — Ah ça ! m'écriai-je, vous n'avez donc jamais

vu un gentilhomme, que vous me regardez si curieusement ? Êtes-vous le portier du château et faut-il que je vous donne mes nom et qualités ?

« — Je suis l'officier de garde, monsieur, répondit-il sans quitter son lorgnon avec une tranquillité qui m'exaspéra. J'ai pour consigne de ne laisser entrer personne dans le château.

« — Et si le roi m'attend ?

« — Sa Majesté ne peut vous attendre, car elle est à Trianon. »

« Je le regardai dans le blanc des yeux pour m'assurer qu'il ne se moquait pas de moi. Puis je tournai les talons en me disant : J'irai tantôt à Trianon, et si ce freluquet m'a trompé, il me payera cher sa raillerie !

« Deux heures après, je flânais dans les rues de Versailles, lorsque je vis la foule s'assembler au coin d'une large avenue.

« — Qu'y a-t-il ? demandai-je à un bourgeois.

« — C'est Sa Majesté qui rentre à Trianon, me répondit-il.

« — Bon ! me dis-je, je vais l'attendre, je suivrai sa voiture et je me présenterai à lui lorsqu'il mettra pied à terre. »

« Le cortège arriva bientôt. Il était composé de trois voitures. Je me fis montrer le roi, afin de ne pas m'exposer à me tromper quand je lui ferais ma révérence. Les voitures allaient au pas. Je les suivis en me disant : Ah ! pour le coup, mon ami, les officiers de

garde ne t'empêcheront pas de te présenter à Sa Majesté et de lui demander une compagnie pour le petit-fils de Pierre d'Arramonde ! Vous saurez, mon cher vicomte, que lorsqu'un d'Arramonde a une idée en tête, il faudrait lui attacher les pieds et les mains pour l'empêcher de l'exécuter. »

Le vicomte de Frontenac sourit et le gentilhomme béarnais continua :

— Je suivais donc la voiture du roi, mais à distance, pour ne pas éveiller les soupçons ni les jalousies. Car il faut vous dire que j'avais réfléchi depuis le matin et je m'étais fait ce raisonnement : — Pour quoi ce blanc-bec a-t-il voulu t'empêcher de voir le roi ? — Quoique gentilhomme montagnard, j'avais entendu parler de l'envie des gens de cour et je compris aussitôt à quel sentiment le freluquet avait obéi en me barrant la route. Vous allez voir que je ne me trompais pas.

« Me voici donc devant Trianon. Je laisse entrer la voiture du roi et celles qui la suivent, je me prépare à franchir la grille... Au même instant, qui est-ce que je vois paraître devant moi, couvert de bijoux, de dentelles, souriant toujours de son sourire impertinent, le lorgnon toujours plaqué contre les yeux?... Je vous le donne en cent, en mille...

— Le freluquet !...

— Juste ! vous avez deviné ! Eh bien ! qu'en pensez-vous ? n'était-ce pas la jalousie qui le mettait cette

fois encore sur mon chemin? Pourquoi le trouvais-je à Trianon, lorsque le matin il était de garde au château? Il s'était dit évidemment : Ce gentilhomme a bonne mine; si tu lui laisses voir le roi, il obtiendra de lui tout ce qu'il voudra, il te prendra ta place peut-être... Sa place! un métier de soldat de boudoir! Voilà bien, en effet, ce qui convient à un d'Arramonde!

« — Eh bien! monsieur l'officier, dis-je en marchant vers lui, sans m'inquiéter de ses regards ou-trecuidants ni de son lorgnon, vous voyez que je ne me décourage pas. Je vais voir le roi, et j'ai bien l'honneur de vous saluer. »

« Et je passai, car le carrosse du roi venait de s'arrêter devant les marches; Sa Majesté allait mettre pied à terre.

« Mais l'impertinent eut l'audace de me retenir par un pan de mon habit.

« — Avez-vous une audience de Sa Majesté? » me demanda-t-il.

« Furieux, je me retournai.

« — Une audience! et depuis quand, m'écriai-je de façon à être bien entendu des courtisans qui passaient, depuis quand un d'Arramonde a-t-il besoin d'une audience pour parler au roi? Sachez, monsieur, que mon grand-père a tenu le roi Henri dans ses bras et lui a fait boire son premier verre de jurançon! Sa Majesté connaît bien ma famille et quand je lui dirai qui je suis...

« — Monsieur, répliqua-t-il, je vous répéterai ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ce matin. J'ai la consigne de ne laisser entrer personne au château. Faites-vous présenter demain à Sa Majesté à son lever. Un gentilhomme d'aussi bonne famille que vous doit avoir de nombreuses relations à Versailles... »

« Et pendant ce temps, le roi étant entré, les voitures avaient disparu, il ne restait plus dans la cour de Trianon qu'une douzaine de gentilshommes, avec de la poudre, des dentelles et des lorgnons, et ils avaient l'air de se moquer de moi !

« Songez que j'étais venu de Béarn à franc étrier, que j'avais crevé deux chevaux pour me trouver en face d'une pincée d'insolents!... Ah ! je ne puis penser encore à cela sans être hors de moi !... Les d'Arramonde ont le sang vif et n'aiment pas les railleurs ! J'avais les poings crispés, je devais être terriblement pâle, il me prenait des envies d'arracher le fusil du soldat qui montait la garde et de distribuer une correction à ces freluquets !

« Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fis, mais ce que je sais bien, c'est que le soir, à la brune, M. de Saint-Preux et moi nous étions l'épée à la main, l'un en face de l'autre, derrière la pièce d'eau des Suisses.

« Ah ! l'étoile qui m'avait conduit à Versailles n'était pas heureuse !

« Nous croisions à peine le fer, lorsque le bruit de nos épées attira deux officiers de la maréchaussée

qui tombèrent sur nous, nous désarmèrent et appelèrent leurs hommes pour nous arrêter.

« Trois heures après, nous nous trouvions tous deux derrière les grilles de la Bastille. Nous y restâmes huit grands jours. Au bout de cet espace de temps, on nous fit monter dans deux carrosses, et on nous conduisit devant un grand vieillard, qui, je l'ai su depuis, était le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre et parent de mon adversaire.

« Il nous reçut d'un air froid et sévère, et nous avertit qu'il ne nous rendrait la liberté que si nous nous donnions immédiatement la main devant lui et si nous lui promettions de ne plus croiser l'épée l'un contre l'autre.

« Mais vous devez bien penser que ces huit jours de Bastille ne nous avaient guère disposés à des sentiments de tendresse. Je pensais que sans la mauvaise volonté de ce blanc-bec j'aurais déjà vu le roi depuis huit jours, que j'aurais rejoint l'armée d'Allemagne à la tête d'une compagnie, et que j'aurais peut-être eu le temps — qui sait ? — d'ajouter une nouvelle gloire au nom que je porte ! De son côté, M. de Saint-Preux devait assister à un bal donné à Versailles en l'honneur de je ne sais quel ambassadeur étranger, et il était de fort méchante humeur d'avoir manqué cette fête.

« — Monseigneur, dit M. de Saint-Preux au maréchal de Belle-Isle, j'ai été provoqué publiquement, vous savez en quels termes et dans quelles circon-

stances. Vous daignerez reconnaître vous-même, j'en suis sûr, que je ne puis éviter cette rencontre, à moins que je ne reçoive des excuses.

« — Des excuses ! m'écriai-je. Un d'Arramonde a quelquefois tendu la main à son adversaire après le combat, mais avant, jamais ! »

« Et je tins bon !

« Voyant que notre résolution était inébranlable :

« — Monsieur, dit le ministre à son neveu, vous m'avez demandé, il y a quelque temps, de vous envoyer à l'armée. Je vais satisfaire votre désir. Vous partirez dans huit jours pour rejoindre M. de Montcalm au Canada. D'ici là, je vous préviens que je vous ferai surveiller tous deux et, si vous faites une tentative pour vider votre querelle, je vous fais enfermer à la Bastille pendant un an. »

« Ma résolution fut vite prise.

« — Eh bien ! monsieur, dis-je à M. de Saint-Preux, nous nous reverrons au Canada !

« — En vérité ! dit le maréchal ; vous tenez donc bien à vous couper la gorge avec mon neveu ?

« — Monseigneur, répliquai-je, je traverserai l'Océan à la nage, s'il le faut, mais je me battrai ! »

« Le maréchal me regarda, réfléchit un instant, puis s'assit devant son bureau. Il me sembla qu'il souriait dans sa moustache grise.

« — Tenez, dit-il en remettant à son neveu une lettre qu'il venait d'écrire, voici quelques mots pour

M. de Montcalm. Je ne veux pas, mon cher Gaston, que vous ayez l'air de fuir une affaire d'honneur. Partez donc tous deux. Par cette lettre, je prie M. de Montcalm de fixer les conditions de votre rencontre. Promettez-moi l'un et l'autre d'accepter ces conditions, quelles qu'elles puissent être ; jurez-moi aussi de ne pas mettre l'épée à la main avant d'avoir vu le marquis. »

« Nous fîmes le serment que M. de Belle-Isle exigeait de nous. Quelques jours après, nous nous embarquions à Brest sur le brick l'*Albatros*. Vous connaissez le nouvel outrage que j'eus à subir de M. de Saint-Preux, pendant le combat que nous avons soutenu contre les Anglais. Oser porter la main sur moi, me faire enfermer comme un malfaiteur ! Ne voyez-vous pas encore là une preuve de cette jalousie qui l'a poussé une première fois à me barrer les portes du château de Versailles ? Il voulait se réserver pour lui seul l'honneur du combat ! Comprenez-vous maintenant que j'aie hâte de voir M. de Montcalm, puisqu'un caprice du vieux maréchal de Belle-Isle le fait juge de l'issue de notre querelle.

— Et cette affaire terminée, dit Frontenac (en supposant qu'elle se termine à votre avantage), resterez-vous parmi nous ?

— Non certes ! s'écria d'Arramonde. Vous oubliez donc que je n'ai pas encore vu le roi ? Dès que j'aurai châtié cet insolent comme il le mérite, je retournerai

en France, je courrai à Versailles, et je vous jure que cette fois j'entrerais au château, dussé-je faire venir vingt paysans de mon pays, armés de bâtons, pour enfoncer les portes et caresser les reins des officiers de garde qui voudraient m'arrêter !

IV

LE DÉPART.

La haute falaise qui, à partir de Québec, étend ses crêtes dentelées sur la rive gauche du Saint-Laurent, s'abaisse brusquement à trois quarts de lieue de la ville, et forme une petite crique qui était connue à cette époque sous le nom d'*anse du Foulon*.

Trop étroite pour contenir des barques d'un fort tonnage, cette baie était ordinairement solitaire et déserte.

Mais le jour où commence notre récit elle présentait un aspect animé, pittoresque.

De grands feux brûlaient sur le sable, et autour de ces feux se tenaient graves et silencieux, les uns debout, les autres assis sur des quartiers de roches, une quarantaine d'Indiens revêtus de leur costume de guerre.

Ces sauvages appartenaient à la vaillante tribu des Abénaquis. Convertis depuis longtemps à la religion chrétienne, les Abénaquis étaient les plus fidèles alliés

des Français. Chaque année, au moment de la débâcle des glaces, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mai, leurs pirogues descendaient la rivière Chaudière, dont les eaux se jetaient dans le Saint-Laurent devant Québec ; puis elles remontaient ce dernier fleuve et gagnaient les hautes terres, portant à l'armée française, qui guerroyait entre les lacs Ontario et Champlain, le secours d'une cinquantaine de guerriers hardis et dévoués.

Le chef de cette tribu, Ouinnipeg ou l'Aigle-Noir, était un guerrier intrépide dont M. de Montcalm et sa petite armée avaient eu bien souvent l'occasion d'admirer l'intelligence et la bravoure.

Peut-être, en consultant encore aujourd'hui la mémoire des vieillards de Québec ou de Montréal, retrouverait-on dans les cendres de leurs souvenirs quelques légendes relatives aux exploits de cet homme extraordinaire, l'un des derniers et des plus remarquables spécimens de cette race rouge que la politique anglaise allait bientôt exterminer par les armes et par l'alcool.

Ouinnipeg était d'une taille colossale. Ses épaules et ses bras nus, où les muscles dessinaient leurs vigoureuses saillies, décélaient une force étonnante. Son profil busqué au front et au menton saillants rappelait, par sa forme énergique, le bec acéré d'un oiseau de proie. Ses yeux noirs et scintillants, surmontés de sourcils retroussés vers les tempes, achevaient la res-

semblance et justifiaient le surnom que les guerriers de sa tribu lui avaient donné.

Des peintures éclatantes couvraient sa poitrine et ses bras. Sa chevelure noire comme l'ébène était emprisonnée dans une touffe de plumes longues et brillantes. Une hache placée dans sa ceinture de cuir rouge, et sur laquelle il appuyait fortement sa main, indiquait qu'il venait de quitter les sentiers de la paix pour entrer dans ceux de la guerre.

Il se promenait, d'un pas lent et souple comme celui d'un fauve, à travers les tentes de sa tribu, hâtait les préparatifs de ses jeunes hommes, s'arrêtait de temps en temps pour examiner si leurs armes étaient en bon état, consultait parfois de son regard, assuré comme celui de l'oiseau dont il portait le nom, le soleil qui déclinait à l'horizon, puis venait s'asseoir au bord de l'eau sur un quartier de roc, à côté d'un homme vêtu à l'européenne et qui, appuyé sur une courte carabine, paraissait plongé dans de profondes réflexions.

Cet homme silencieux et rêveur était coiffé d'une épaisse casquette en castor qui ne permettait pas d'apercevoir le haut de son visage.

Les vêtements de gros drap, les guêtres de cuir fauve qui serraient ses jambes, la poire à poudre et le sac plein de balles qui se croisaient en sautoir sur sa poitrine le désignaient comme l'un de ces chasseurs canadiens, si habiles en temps de paix pour découvrir la retraite du castor ou de la martre, si terribles aux

Anglais, en temps de guerre, par la prodigieuse précision de leur coup d'œil.

C'était le descendant d'une rude et honnête famille bretonne qui était venue s'établir au Canada un siècle auparavant. Il se nommait David Kérulaz, mais, selon la coutume des prairies, il portait, en outre, trois ou quatre sobriquets qui caractérisaient sa profession et ses rares qualités de force et d'adresse.

Au moment où le soleil cacha la moitié de ses feux derrière la crête de la falaise, un guerrier sauvage qui se tenait debout à gauche du ravin, appuyé sur son long fusil, comme une sentinelle attentive, fit entendre par trois fois un cri prolongé.

Aussitôt tous les Indiens accroupis autour des feux se levèrent et fixèrent leurs regards curieux vers l'entrée de la baie.

Un petit groupe d'étrangers venait de pénétrer dans leur camp.

Quinnipeg marcha aussitôt vers eux et les salua en plaçant ses deux mains croisées sur sa poitrine.

— Que mes frères blancs soient les bienvenus parmi nous, dit-il d'une voix lente et douce. Nos jeunes hommes leur tendront la main et fumeront avec eux le calumet de paix. Nos longues pirogues sont préparées pour les recevoir et les mener au camp de notre père, le grand Ononthoo.

Ces nouveaux venus étaient, on l'a deviné, Jean d'Arramonde, Saint-Preux et le vicomte de Frontenac.

Quinnipeg et David le Chasseur étaient entrés le matin dans l'auberge de Québec au moment où Frontenac et d'Arramonde achevaient leur repas.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil connaissait de longue date le chef sauvage et son ami le chasseur.

La conversation s'était donc engagée entre eux. Quinnipeg avait annoncé qu'il allait remonter le Saint-Laurent le soir même pour conduire ses guerriers au camp de M. de Montcalm. Frontenac lui avait aussitôt demandé s'il ne pouvait pas se charger de guider deux jeunes officiers qui avaient un grand désir de rejoindre l'armée le plus promptement possible.

Et le chef sauvage ayant consenti à se charger de cette mission, il avait été convenu que les deux gentilshommes français se trouveraient à quatre heures de l'après-midi à l'anse de Foulon pour s'embarquer avec leurs domestiques et leurs bagages sur les pirogues des guerriers abénaquis.

Jean d'Arramonde n'eut pas assez de paroles pour remercier Frontenac et Quinnipeg ; ce dernier, peu habitué à ces effusions gasconnes, répondit simplement que les guerriers français trouveraient toujours en lui un ami dévoué.

Saint-Preux et d'Arramonde avaient été exacts au rendez-vous. Le vicomte de Frontenac avait voulu les accompagner pour leur dire, au moment du départ, un dernier adieu.

Sur un signal de Quinnipeg, les feux furent éteints,

les tentes de peaux roulées et jetées dans le fond des pirogues amarrées au bord du fleuve et où les guerriers indiens prirent place avec un empressement silencieux.

Deux barques plus larges que les autres furent ensuite approchées du bord.

Dans l'une, Ouinnipeg devait prendre place avec Jean d'Arramonde.

L'autre était réservée à Gaston de Saint-Preux et au chasseur canadien.

Paterne plaça dans la première le petit porte-manteau de son maître, et Lèveillé fit glisser dans la seconde les caisses que deux hommes portaient avec peine et qui contenaient les élégants vêtements de Saint-Preux et les mille objets nécessaires à sa toilette.

Au moment de monter dans les pirogues qui allaient les emmener vers des terres inconnues, les deux Français se tournèrent vers M. de Frontenac et, mettant chacun leur main dans l'une des siennes, le remercièrent une dernière fois des attentions courtoises dont il n'avait cessé de les combler depuis leur arrivée à Québec.

— Adieu, messieurs, répondit le jeune officier d'une voix un peu émue, adieu, ou plutôt au revoir, car je sens que nous nous reverrons. Si j'ai un regret, au moment de vous quitter, c'est de ne pouvoir réunir en une même étreinte ces deux mains loyales qui sont entre les miennes. Permettez-moi d'espérer que

j'aurai un jour cette joie de vous retrouver frères par le cœur, comme vous allez l'être bientôt par les armes.

Les deux gentilshommes évitèrent de répondre à ces dernières paroles de M. de Frontenac. Après avoir serré une dernière fois les mains du jeune officier, ils se tournèrent brusquement le dos et chacun d'eux monta dans la barque qui lui était destinée.

A un nouveau signal donné par l'Aigle-Noir, les rameurs se couchèrent sur leurs longues pagaies. Bientôt, au son lent et cadencé des rames, les pirogues s'éloignèrent du rivage, et leurs quilles effilées découpèrent sur la surface du fleuve de minces rubans d'argent.

Quinnipeg s'approcha alors de Jean d'Arramonde et lui dit de ce ton doux et gravement poli qui formait un si étrange contraste avec la physionomie farouche du chef sauvage et son extérieur guerrier :

— Si mon frère blanc désire se reposer, qu'il s'étende au fond de la pirogue sur ces peaux amoncelées. Il peut avoir confiance dans la force et l'adresse de mes jeunes hommes. Il ne s'apercevra ni des sauts ni des portages, et pourra dormir tranquillement jusqu'à ce que nous arrivions au camp du *Grand-Marquis*. S'il a quelque désir, qu'il parle, mes jeunes hommes s'empresseront de le servir.

— Merci, chef, dit Jean d'Arramonde touché de ces prévenances. Je n'ai besoin de rien, et, d'ailleurs voici mon domestique...

En prononçant ces mots, il jeta les yeux sur le tranquille Paterne qui se tenait sur un des banes de la pirogue entre deux guerriers sauvages et lançait à tous moments des regards inquiets sur les couteaux et les haches dont ses terribles voisins étaient armés.

— Ah çà ! s'écria Jean d'Arramonde en remarquant pour la première fois que la chevelure de Paterne avait pris depuis peu des proportions tellement formidables que son chapeau tenait à peine sur sa tête, qu'est-ce que cela veut dire, maître sot ? Est-ce l'air de ce pays qui, par une vertu spéciale, vous a fait pousser cette forêt de cheveux ? ou bien avez-vous pris, au moment de partir, un pot de la pommade de Lion chez votre ancien patron ?

Il faut dire que l'honnête et pacifique Paterne, avant de se lancer dans les grandes aventures à la suite d'un gentilhomme béarnais, avait, pendant quinze ans de sa vie, pilé du camphre et pesé du julep chez un droguiste de la rue des Lombards.

Dans la précipitation de son départ, Jean d'Arramonde avait mis la main sur ce paisible serviteur qui se trouvait alors fort brouillé avec dame Fortune, et lui avait proposé une somme très-respectable s'il consentait à le suivre au Canada, où il ne devait séjourner qu'une ou deux semaines.

Partagé entre le désir de gagner de superbes gages et la crainte de quitter la terre ferme pour s'aventurer sur un élément perfide où on s'exposait à rencontrer

des tempêtes ou des boulets anglais, Paterne avait été consulter maître Verdureau, son ancien patron.

— On t'offre d'aller au Canada, mon garçon ! s'était aussitôt écrié l'excellent droguiste, qui était en même temps un botaniste passionné, eh bien ! l'occasion s'offre à toi de faire fortune, ne la laisse pas échapper. Écoute-moi bien et grave dans ta mémoire ce que je vais te dire. Il y a deux cents ans, un missionnaire français a rapporté du Canada une plante rare, unique, merveilleuse, qui ne se trouve dans aucun herbier de France ni d'Europe. Il la donna à mon arrière-grand-père et elle resta dans notre collection jusqu'au jour où, par un fatal accident, le feu prit au volume qui la renfermait. Mon père avait eu toutefois la précaution d'en faire un dessin, je vais te le confier. Si tu trouves la *campanula rubra*, et si tu me la rapportes, je te donnerai trois mille livres.

Cette éblouissante perspective avait mis fin aux hésitations de Paterne.

Il courut chez d'Arramonde et le supplia de l'emmener sans tarder.

Pauvre Paterne !

En entendant l'apostrophe que son maître venait de lui adresser au sujet du développement extraordinaire que sa chevelure avait pris depuis le matin, le brave garçon rougit jusqu'au blanc des yeux, et, se rapprochant du gentilhomme béarnais, lui dit mystérieusement :

— Pendant que monsieur le marquis déjeunait tantôt, je suis descendu à l'office de l'auberge et là les gens de service m'ont averti charitablement que les sauvages de ce pays ont la mauvaise habitude d'enlever les chevelures de leurs ennemis vaincus. Si encore ils ne prenaient que les cheveux, mais il paraît qu'ils coupent en même temps la peau du crâne!..

Et, en disant ces mots, le pauvre Paterne frissonna des pieds à la tête.

— Aussi, continua-t-il, pour éviter cet accident, j'ai été me faire raser soigneusement les cheveux et j'ai acheté cette perruque. Si nous tombons entre les mains des sauvages, je la leur offrirai immédiatement et la peau de mon crâne sera sauvée.

La figure rougeaude et placide du valet s'anima d'une expression triomphante et il caressa avec satisfaction les longues boucles de sa perruque Louis XIV, monument antique qu'il avait déterré dans la boutique d'un barbier de Québec.

— Vous n'êtes qu'un drôle, monsieur Paterne, riposta Jean d'Arramonde en fixant sur son valet un regard courroucé. Croyez-vous donc que, tant que vous serez avec moi, vous aurez à craindre pour la précieuse peau de votre tête? Eh quoi! pensez-vous que j'aie envie de me laisser prendre par les chasseurs de chevelures? Je voudrais bien voir que ces mendiants déguenillés osassent porter la main sur un d'Arramonde!

Un mouvement que fit Ouinnipeg en entendant Jean d'Arramonde traiter si légèrement les guerriers Peaux-Rouges avertit le jeune gentilhomme que son étourderie venait encore une fois de lui jouer un mauvais tour.

— Je te pardonne néanmoins, Paterne, dit-il en riant, car, en vérité, si les sauvages ennemis avaient quelque envie de s'approcher de nous, tu les ferais fuir par ton aspect horrible!... Tu as l'air d'un vrai manitou!... Qu'en dites-vous, chef?

Et, se penchant vers Ouinnipeg, il lui raconta en peu de mots le moyen ingénieux inventé par messire Paterne pour préserver son cuir chevelu du couteau à scalper.

La grave figure du chef sauvage se dérida peu à peu et quand, pour achever, d'Arramonde prit entre le pouce et l'index le faite du majestueux édifice et montra, en le soulevant, cette tête ronde et rasée encadrée d'une paire d'oreilles larges comme des pelles de pagaies, le rire qui épanouit tout à coup la physionomie sévère de Ouinnipeg fut si bruyant que les guerriers indiens s'entre-regardèrent avec stupéfaction.

C'était la première fois qu'ils entendaient rire leur terrible chef.

La barque où se tenaient Saint-Preux, Lèveillé et le chasseur canadien était plus silencieuse.

Le jeune Français, confortablement installé à l'avant de la pirogue, se laissait aller au plaisir de goûter

un repos bien nécessaire après les écrasantes fatigues qu'il avait eu à supporter.

Debout au milieu de la barque, David Kérulaz dirigeait constamment ses regards vers le rivage.

Saint-Preux n'avait pas encore entendu sortir une parole des lèvres de ce mystérieux personnage. C'est à peine même s'il avait pu distinguer ses traits cachés par l'ombre d'un large bonnet en peau de castor.

Néanmoins, l'air de profonde méditation où semblait plongé le chasseur, et deux ou trois soupirs qui s'étaient échappés avec effort et comme malgré lui de sa large poitrine, indiquaient qu'il se trouvait sous le coup d'une préoccupation grave.

Tout à coup il fit un mouvement si brusque que la barque vacilla, puis, saisissant son bonnet, il l'agita à plusieurs reprises dans la direction du rivage.

Surpris d'une démonstration dont la vivacité semblait en dehors des habitudes de cet homme silencieux, Saint-Preux tourna aussitôt la tête vers la rive.

Le spectacle qu'il vit alors lui arracha à lui-même un cri d'étonnement.

Une émotion indicible, délicieuse, mélange de surprise et de joie, fit tressaillir toutes les fibres de son cœur.

Les hautes falaises qui avaient borné la vue jusqu'alors venaient de disparaître subitement.

Un paysage lointain se déroulait maintenant sous les yeux des voyageurs.

Dans des plaines d'un vert gras et luisant, bordées d'oseraies et de chênes au tendre feuillage, de beaux troupeaux paissaient tranquillement.

Plusieurs fermes aux murs blanchis enserrés dans les chevrons noirs des charpentes élevaient çà et là, au milieu du feuillage grisâtre des saules, leurs toits de chaume couverts de mousses et de lichens. Des fossés étroits, où se dressaient des touffes de joncs aigus, coupaient les pâturages et y portaient la fraîcheur des sources.

Au loin, le soleil descendant dans un ciel sans nuages répandait sa lumière étincelante sur cette charmante verdure du printemps et jetait des tons dorés sur la robe fauve des bœufs ruminant dans la plaine.

C'était un coin de la fertile Normandie qui venait d'apparaître aux regards étonnés de Gaston de Saint-Preux.

C'était la France, la France elle-même, calme, verdoyante, lumineuse, qui se montrait à lui à quinze cents lieues de la patrie.

Ses yeux se remplirent de larmes. La distance qui le séparait de son pays sembla disparaître tout à coup.

Il éprouva cette joie ineffable que l'on ressent lorsqu'on aperçoit soudain devant soi un être bien-aimé que l'on n'espérait plus revoir.

A quelque distance du rivage, devant une maisonnette dont le chaume apparaissait à travers un rideau

de peupliers, deux femmes agitaient leurs mouchoirs.

Malgré la distance, Saint-Preux reconnut que l'une de ces femmes était cassée par l'âge, que l'autre, au contraire, avait les formes sveltes et les mouvements légers de la jeunesse.

Toutes deux portaient la jupe courte, le fichu brodé et la coiffe blanche des Normandes, et ce costume national complétait encore l'illusion charmante qui s'était emparée du jeune gentilhomme à l'aspect de ces campagnes vertes et profondes.

C'était la vue de ces deux femmes qui avait arraché le chasseur canadien à ses méditations et lui avait causé une si violente émotion.

Le courant était rapide à cet endroit du fleuve ; les pirogues avançaient lentement.

La maisonnette au toit de chaume et les deux personnes debout sur la rive restèrent donc longtemps en vue.

Tant qu'on put les apercevoir, David ne cessa d'agiter son bonnet de castor.

Enfin un détour du fleuve masqua les femmes et la maison. On ne vit plus que la pointe effilée des peupliers.

Le Canadien laissa retomber son bras ; mais le regard de ses grands yeux noirs ne cessa de s'attacher sur ces arbres qui lui rappelaient sans doute les plus chers souvenirs de sa vie et les objets de sa plus tendre affection.

Quelques minutes encore et les peupliers disparaurent à leur tour.

Alors David tomba assis sur un des bancs de la barque, le visage tourné vers Saint-Preux, et cacha longtemps sa figure dans ses larges mains, peut-être pour garder plus longtemps la dernière impression de ce tableau riant, peut-être pour cacher une larme.

Saint-Preux respecta ses méditations.

Lui-même rêva quelque temps, les yeux fixés sur la voûte bleue du ciel, bercé par le clapotement régulier que faisaient les pagaies des rameurs indiens.

Puis, à mesure que les teintes célestes s'assombrirent, ses pensées devinrent plus vagues, et il s'endormit bientôt d'un profond et paisible sommeil.

V

LE CAMP DE M. DE MONTCALM.

Au bout de trois jours d'une navigation qu'aucun incident ne vint interrompre, les pirogues des Abénaquis quittèrent le Saint-Laurent pour entrer dans le lac Champlain.

Les deux gentilshommes français étaient impatients d'arriver au terme de leur long voyage.

Saint-Preux qui, sous des dehors tranquilles et une apparence un peu frivole, cachait, on l'a vu, un cœur

fortement trempé et une âme très-ambitieuse, avait hâte de prendre le commandement de la compagnie que le maréchal de Belle-Isle lui avait accordée.

Bien qu'il eût conservé tout son calme et tout son sang-froid en face des provocations que Jean d'Arramonde furieux lui avait adressées à Versailles et à Trianon, l'affront qu'il avait reçu ce jour-là ne lui avait pas moins été sensible.

Il tenait à montrer à ce jeune fou que Gaston de Saint-Preux, malgré ses habits brodés, ses dentelles, ses bijoux et son lorgnon, savait être autre chose qu'un officier d'antichambre et de boudoir.

Quant à Jean d'Arramonde, il songeait plus, il faut bien l'avouer, à sa querelle particulière qu'aux ennemis qui menaçaient les possessions du roi dans le Canada.

Cette pauvre et valeureuse armée d'Amérique était presque inconnue en France. C'est à peine si le bruit des exploits étonnants qu'elle avait accomplis l'année précédente, en se battant victorieusement contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, était parvenu à la cour indifférente et frivole de Louis XV.

Tous les yeux étaient fixés sur l'armée d'Allemagne, qui soutenait alors, au profit de l'Autriche, une guerre inutile et désastreuse, mais qui se battait aux portes de la France, dans un pays civilisé, contre des généraux dont le nom était célèbre.

Voltaire écrivait : « Je plains ce pauvre genre hu-

main qui s'égorge à propos de quelques arpents de glace au Canada. »

Jean d'Arramonde, deux fois étourdi et léger en sa double qualité de Français et de Gascon, partageait entièrement l'opinion de Voltaire. Passionné pour la gloire bruyante, cherchant l'éclat et l'effet, il ne voulait servir que sur le continent, dans cette armée d'Allemagne où il comptait quelques parents dont l'appui pourrait lui servir à faire un chemin rapide et brillant.

Son entêtement de montagnard l'avait conduit à chercher au delà des mers une satisfaction que son amour-propre blessé lui semblait exiger. Cette équipée lui paraissait originale, digne des bons temps de la chevalerie ; elle séduisait son esprit hardi, aventureux, fantasque.

Mais, ainsi qu'il l'avait annoncé au vicomte de Frontenac, une fois son compte réglé avec Saint-Preux, il voulait revenir immédiatement en France et s'en aller prendre part à la guerre qui se faisait de l'autre côté du Rhin.

Les pirogues des Abénaquis étaient entrées, nous l'avons dit, dans le lac Champlain depuis le matin du quatrième jour qui avait suivi leur départ de l'anse de Foulon.

C'était sur les bords de ce lac qu'était campé l'un des trois corps de la petite armée française, composée

de deux mille six cents hommes, sous les ordres de M. de Bourlamaque.

M. de Montcalm, qui venait de parcourir toute la ligne de défense, était en ce moment au camp du lac Champlain, où il donnait ses derniers ordres, avant d'aller prendre à Québec le commandement de l'armée destinée à défendre cette ville et à protéger le cœur même de la colonie.

La rive gauche du lac que la petite flottille des sauvages côtoyait depuis le matin était bordée de hauts arbres qui masquaient entièrement la vue. C'était en vain que Saint-Preux et d'Arramonde essayaient de percer, de leurs regards impatients, cet impénétrable rideau; rien ne leur révélait la présence de l'armée française. Ils consultaient à tout moment leurs guides et leur demandaient s'ils arriveraient bientôt au terme de leur voyage.

Mais Ouinnipeg et le chasseur canadien ignoraient eux-mêmes la position exacte de l'armée. La surface du lac était calme, silencieuse, déserte : aucun bruit n'arrivait à l'oreille exercée des guerriers sauvages.

Enfin, vers le soir, au moment où le soleil couchant embrasait de ses teintes dorées les rondes frondaisons des grands arbres, un cri s'éleva de la rive :

— Qui vive?

Et au même instant une sentinelle, à demi cachée derrière le tronc d'un érable, dirigea le canon brillant

de son arme vers la première pirogue, qui était celle de Ouinnipeg.

— France ! s'écria Jean d'Arramonde en levant son chapeau en l'air.

Aussitôt, à l'appel de la sentinelle, un petit groupe parut et le cœur des deux jeunes Français battit un peu plus vite lorsqu'ils reconnurent l'uniforme blanc et bleu des soldats du roi.

Les barques abordèrent. Ouinnipeg et David parlèrent quelques instants avec l'officier qui commandait le détachement, puis, ayant fait signe aux deux jeunes gens de les suivre, ils s'acheminèrent tous quatre vers le camp situé à une heure de marche environ, dans un vallon resserré couronné d'épais buissons qui le dissimulaient aux regards.

Au moment où ils arrivèrent devant la tente de M. de Montcalm, le général français était absent.

Le marquis de Montcalm avait l'habitude de faire chaque soir une ronde dans le camp, afin de s'assurer que toutes les dispositions étaient bien prises et que rien ne viendrait troubler pendant la nuit le repos de sa petite armée.

Chacun, officier ou soldat, pouvait alors l'aborder. Il écoutait attentivement les rapports des uns et les doléances des autres et rendait souvent ainsi, tout en marchant lentement, une justice sommaire dont les arrêts étaient toujours respectés.

En attendant le retour de M. de Montcalm, les deux

jeunes Français s'étaient assis, à bonne distance l'un de l'autre, sur l'herbe du petit monticule au sommet duquel se dressait la tente du général.

Leurs regards erraient avec plaisir sur le camp qui déroulait à leurs pieds ses tentes de toile blanche et ses abris de feuillage.

Il y régnait cette animation vivace et joyeuse qui a caractérisé à toute époque un campement de soldats français.

Mais la présence de l'ennemi, dont les éclaireurs indiens devaient être répandus dans les bois voisins, et la possibilité d'une alerte assourdisaient un peu le bruit accoutumé.

Ce n'était qu'un murmure de voix si contenues et si discrètes qu'à cent pas de distance on n'aurait pu deviner que trois mille hommes étaient cachés dans ce pli de la vallée.

Au bout de quelques instants d'attente, Jean d'Arramonde et Saint-Preux virent apparaître, dans l'étroit chemin pratiqué entre deux rangées de tentes, trois officiers enveloppés de manteaux noirs.

Ce petit groupe marchait d'un pas lent et s'arrêtait fréquemment devant les cercles formés par les soldats réunis autour des feux.

Ceux-ci se levaient aussitôt et se tenaient droit immobiles, dans l'attitude du respect.

Les trois officiers ne furent bientôt qu'à quelques pas de Saint-Preux et de d'Arramonde.

Celui qui marchait le premier était un homme de petite taille, à la démarche noble et assurée. Sa physionomie, aux traits fortement accusés, était remarquable par l'éclat de deux yeux noirs qui se portaient avec vivacité vers toutes les parties du camp et semblaient percer la demi-obscurité dont les crêpes légers du soir commençaient à assombrir l'horizon.

Ses regards perçants eurent bientôt remarqué les deux jeunes gens assis sur le monticule.

L'officier se retourna vers ses deux compagnons et leur dit quelques paroles rapides ; il leur demandait sans doute quels étaient ces étrangers.

Aussitôt David le Chasseur, qui se tenait un peu à l'écart avec Ouinnipeg, s'avança vers le chef français et mit à la main son bonnet de castor.

L'officier laissa échapper un geste de surprise.

— Comment ! te voilà déjà de retour, mon brave chasseur de bisons ? s'écria-t-il. Ne m'as-tu pas dit, quand tu m'as quitté, il y a quinze jours, que tu allais à Québec pour te marier ? La noce est-elle déjà faite ? Nous as-tu amené ta jolie fiancée ? Je parlais encore de toi aujourd'hui au père André, et nous regrettions tous deux de n'être pas à Québec, lui pour bénir ton union, moi pour signer au contrat...

Un soupir s'échappa de la robuste poitrine de David. Il baissa un instant la tête, et ses regards, ordinaire-

ment si fiers et si décidés, semblèrent se couvrir d'un voile.

— Merci, monsieur le marquis, murmura-t-il, merci pour les bonnes paroles que vous me dites... Mais je ne suis pas marié, comme vous le pensez, et la noce dont vous parlez ne se fera peut-être jamais.

— Que dis-tu ? Pardieu ! mon bon ami, quelle est cette énigme ? Voici la première fois que je te vois hésitant et embarrassé ! Quel est donc l'obstacle qui peut arrêter Bras-de-Fer ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monsieur le marquis, si vous voulez bien m'y autoriser.

— Eh bien ! reviens dans une heure. J'ai, du reste, à te parler, David ; et si ton retour n'était pas causé par un événement qui me semble fâcheux pour toi, je me réjouirais de te revoir, car je vais sans doute avoir besoin de tes services.

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

En se retirant, le chasseur de bisons découvrit Ouinnipeg qui se tenait grave et immobile derrière lui.

Le marquis de Montcalm, — car c'était le général français en personne qui venait d'avoir avec David cette conversation familière, — le marquis de Montcalm ne put réprimer un mouvement d'étonnement et de joie en apercevant le chef sauvage.

— Je vous salue, Ouinnipeg, dit-il en donnant aussitôt à l'inflexion de sa voix cette expression digne

et bienveillante qui savait si bien lui concilier le respect et l'affection des guerriers indiens ; je vous salue et je suis heureux de vous voir dans mon camp après une longue absence. La vaillante tribu des Abénaquis est-elle toujours nombreuse et forte ? Le Grand-Esprit a-t-il répandu ses bénédictions sur vos récoltes ? A-t-il éloigné de vos wigwams la cruelle maladie qui les désola l'an dernier¹ ? Aigle-Noir, soyez le bienvenu parmi nous.

— Les paroles de mon père blanc sont douces à mon oreille, répondit le chef sauvage en plaçant sur son cœur sa robuste main étendue. Ouinnipeg sait que le grand Ononthoô des Français est entouré d'ennemis, et comme les Français ont toujours été bons pour sa tribu, il a ordonné à ses jeunes hommes de monter sur leurs pirogues rapides et de venir au secours de leur père blanc. Ils sont là dans le bois, au nombre de cinquante.

— Je vous remercie, Aigle-Noir, d'être fidèle dans le malheur à ceux qui ont été généreux pour vous dans la prospérité. Mais vous savez que je suis loyal et incapable de tromper. Écoutez-moi bien.

M. de Montcalm se rapprocha du chef sauvage.

— Vous avez dit tout à l'heure que je suis entouré de nombreux ennemis. C'est la vérité. Une armée dix

1. En 1758, la tribu des Abénaquis avait été décimée par une terrible épidémie de petite vérole.



fois supérieure à la mienne peut m'attaquer d'un moment à l'autre. Ce sera un miracle de Dieu si je suis vainqueur. Mais c'est un devoir pour moi de mourir où mon roi m'a placé. Je vous dis cela, Aigle-Noir, pour que vous sachiez bien à quoi vous vous engagez en restant parmi nous. Votre tribu, déjà si affaiblie par une terrible maladie, peut succomber tout entière dans la lutte suprême que nous allons soutenir. Réfléchissez donc, Ouinnipeg, et voyez si le vaillant peuple des Abénaquis veut combattre dans les rangs des Français comme il le fait depuis cent ans, ou s'il veut imiter les Delawares, les Mingoës, les Shewanèses, qui sont passés du côté de nos ennemis, ou les Algonquins, qui nous ont quittés hier pour gagner les plaines lointaines situées de l'autre côté des lacs.

— Si ton peuple est vaincu et quitte notre pays aux arbres verts, les Abénaquis seront massacrés ou esclaves. Mieux vaut pour eux mourir la face tournée vers leurs ennemis.

Le marquis de Montcalm fut profondément touché de cette réponse. Les récentes défections des tribus indiennes avaient péniblement ému ce cœur généreux, qui ne pouvait comprendre ni la trahison ni l'ingratitude. Il tendit la main à l'Aigle-Noir avec un mouvement vif et chaleureux et le remercia de son dévouement.

Puis, s'adressant de nouveau au chasseur de bisons :
— Quels sont ces deux jeunes gens ? demanda-t-il,

et il designa du regard Saint-Preux et d'Arramonde.

Ceux-ci s'étaient levés, dès qu'ils avaient compris que cet officier aux manières si simples et si bienveillantes était le marquis de Montcalm.

David répondit :

— Ce sont deux Français que M. de Frontenac a prié l'Aigle-Noir de conduire à votre camp, monsieur le marquis.

— Ah ! vous venez de Québec, messieurs ? dit Montcalm en se rapprochant des deux gentilshommes.

— Non, mon général, nous venons de France, répliqua Saint-Preux qui s'inclina respectueusement.

— De France ! répéta le marquis de Montcalm.

Et aussitôt il tourna instinctivement la tête : une expression émue, attendrie, se peignit sur sa physionomie si mobile, et son regard devenu rêveur se porta dans la direction de cette patrie bien-aimée pour laquelle il combattait en héros, de cette patrie qu'il ne devait plus revoir, hélas ! et où il avait laissé les plus chers objets de sa tendresse.

— De France ! répéta-t-il encore en reprenant soudain le ton vif et animé qui lui était habituel. Comment êtes-vous venus ? Vous deviez avoir une flotte puissante pour forcer l'entrée du Saint-Laurent. Avez-vous brûlé quelques croiseurs anglais ? Nous apportez-vous enfin des secours, des hommes, des vivres, de la poudre ?

— Nous sommes venus seuls, mon général, répon-

dit Saint-Preux, sur un brick que les ennemis ont été bien près de prendre, mais que le courage de quelques bons matelots a su défendre. Je ne vous apporte, hélas ! d'autre secours que mon épée. Je suis aussi chargé pour vous d'une lettre de M. le maréchal de Belle-Isle, mon parent.

— Entrez ici, messieurs, dit M. de Montcalm en prenant les devants et en soulevant lui-même le pan de toile qui fermait l'entrée de sa tente. Je serai heureux de causer avec vous de notre cher pays. Je vous demande seulement cinq minutes : le temps de donner le mot d'ordre à M. de Bourlamaque.

VI

UN DUEL D'UN NOUVEAU GENRE.

Tandis que M. de Montcalm échangeait quelques paroles avec l'un des officiers qui l'accompagnaient dans sa visite à travers le camp, les deux gentilshommes français pénétraient sous sa tente dont l'austère simplicité les frappa vivement.

Un petit lit de camp, un coffre contenant quelques effets, une table sur laquelle un soldat venait de déposer un modeste souper servi dans une assiette en terre, quelques escabeaux faits de racines d'érable, curieusement sculptés et qui avaient sans doute été

offerts au général français par ses amis les Indiens, composaient tout le mobilier.

Autour du poteau qui soutenait la tente, plusieurs tablettes avaient été placées et sur ces tablettes reposaient quelques livres.

L'un de ces livres gisait ouvert sur la table. Saint-Preux s'approcha et vit, non sans surprise, que le général occupait ses loisirs à lire Plutarque dans le texte grec.

A ce moment, le marquis de Montcalm entra.

— Je vous demande la permission de souper, messieurs, dit-il en venant s'asseoir en face de la table. En campagne, voyez-vous, il faut s'habituer à manger et à dormir lorsqu'on a un instant devant soi, car l'ennemi se fait toujours un malin plaisir de vous déranger dans ces importantes occupations... Voyons, asseyez-vous près de moi. Vous avez, m'avez-vous dit, à me remettre une lettre de M. de Belle-Isle...

— La voici, mon général, dit Saint-Preux en tirant de sa poche une large enveloppe qu'il tendit à M. de Montcalm.

Le général fit sauter l'enveloppe, étendit la lettre devant lui et, tout en soupant rapidement, la lut par-dessus son assiette.

Cette lettre était ainsi conçue :

« J'ai reçu, monsieur, votre dépêche du 20 janvier dernier et je répondrai prochainement aux divers

points qu'elle traite. Ainsi que je vous l'ai déjà fait connaître, le roi désire conserver à tout prix un pied dans l'Amérique septentrionale. Il compte sur votre zèle, votre courage et votre opiniâtreté dont vous lui avez déjà donné de si belles preuves, et il espère que vous saurez communiquer les mêmes sentiments aux officiers principaux et aux troupes qui sont sous vos ordres.

« Je regrette de ne pouvoir vous envoyer tous les secours que vous me demandez. L'état des finances du roi ne lui permet pas de faire de nouveaux sacrifices. D'ailleurs la mer est aux Anglais et les troupes que je vous enverrais risqueraient d'être détruites avant d'aborder au Canada. J'espère pourtant vous adresser le mois prochain quelques hommes et quelques vivres. Le capitaine Canon, fameux corsaire de Dunkerque, m'a affirmé qu'il saurait les conduire à travers les croiseurs anglais.

« J'arrive à l'objet principal de ma lettre. Elle vous sera remise par mon neveu Gaston de Saint-Preux, auquel je viens d'accorder un brevet d'officier. Étant de garde au château de Versailles, il a été provoqué par une sorte d'étourdi venu du fond de sa province pour voir le roi et qui voulait passer à toute force, malgré la consigne. Ils ont croisé l'épée, je les ai fait enfermer à la Bastille ; mais l'air de la prison, loin de les calmer, n'a fait qu'exaspérer leur animosité. J'ai ordonné à mon neveu de partir pour votre

armée. Aussitôt, son adversaire a déclaré qu'il voulait le suivre, et que, puisque je les empêchais de se battre en France, ils sauraient bien se retrouver au Canada.

« J'espère que la traversée aura fait réfléchir ces jeunes fous et qu'ils auront renoncé à leur projet. S'il en était autrement, je compte sur vous pour arranger cette affaire. Peut-être trouverez-vous en eux l'étoffe de deux bons officiers. Saint-Preux est réfléchi, calme, opiniâtre. Quant à l'autre, qui se nomme, je crois, Jean d'Arramonde, c'est un cerveau quelque peu échauffé par votre beau soleil de la Gascogne. Vous pourrez lui confier une expédition aventureuse, et s'il met autant d'entrain à forcer les lignes anglaises que la grille du château de Sa Majesté, vous n'aurez, je crois, qu'à vous louer de ses services.

« Je vous souhaite, monsieur, une parfaite santé ; je ne suis point en peine du reste. Soyez assuré aussi de tous les sentiments que j'ai pour vous et du désir que j'ai d'être à portée de vous en donner des marques.

« MARÉCHAL DE BELLE-ISLE. »

Le marquis de Montcalm, qui avait lu le commencement de la lettre avec une sérieuse attention, ne put, arrivé aux dernières lignes, réprimer un sourire d'étonnement.

Il regarda tour à tour Saint-Preux et d'Arramonde sans parler, puis il plaça son menton dans la paume de sa main et réfléchit encore quelques secondes.

Pendant ce temps, le gentilhomme béarnais semblait avoir peine à contenir son impatience. Il s'agitait sur son siège, suivait du regard tous les mouvements du général français et trouvait qu'il tardait bien à se décider.

— D'Arramonde, d'Arramonde, murmura enfin M. de Montcalm en relevant la tête... Mais il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu...

— C'est celui d'une famille du Béarn, mon général, d'une famille de bons gentilshommes, j'ose le dire, d'une famille qui...

— Attendez donc ! interrompit le marquis de Montcalm... Mais, en effet, je me rappelle parfaitement qu'étant enfant — j'avais peut-être douze ans — je vis un jour dans notre château de Candiac un grand vieillard qui se nommait le marquis d'Arramonde et pour lequel mon père avait une profonde estime. Ce bon vieillard, dont il me semble encore voir la longue moustache grise et la figure martiale, s'amusait à me faire chevaucher sur sa grande épée... Je me souviens encore qu'il avait vivement frappé mon imagination d'enfant en me montrant, à souper, une coupe en argent dont il faisait usage et où, prétendait-il, son grand-père avait fait boire au roi Henri son premier verre de bordeaux.

— De jurançon, monsieur le marquis, c'était du jurançon ! s'écria Jean d'Arramonde qui, à ces mots, avait tressailli comme un bon cheval de guerre qui entend le son de la trompette... Ah ! mon général, poursuivit-il, vous venez de rappeler le plus beau souvenir de notre famille ! C'est à la suite de ce fait mémorable que mon trisaïeul, Pierre d'Arramonde, a été autorisé par le roi à ajouter à ses armes cette devise : *Ex fortibus fortes !*

— Ainsi, messieurs, reprit M. de Montcalm en jetant les yeux sur la lettre du maréchal de Belle-Isle, vous avez fait quinze cents lieues pour venir vous battre au Canada ?...

— Oui, mon général, fit d'Arramonde en relevant la tête d'un air triomphant, et je vous supplie de vouloir bien nous désigner de quelle façon nous devons vider cette querelle. Ne pourrions-nous pas nous battre immédiatement, à l'épée ?... J'ai remarqué près d'ici une petite clairière où l'on serait à merveille... Vous commanderiez à une vingtaine de vos soldats de tenir des torches autour de nous...

— Cela serait, en effet, du dernier galant, répliqua M. de Montcalm dont la physionomie fine [et expressive s'anima d'un sourire un peu ironique. Cela rappellerait le temps où l'on se battait à Paris à la clarté des réverbères... Mais, voyez-vous, mes soldats ont eu aujourd'hui une rude journée, et je ne les

réveillerais certainement pas pour leur faire porter des lanternes...

— Eh bien ! demain matin, aux premières lueurs du jour...

Le marquis de Montcalm prit une feuille de papier qu'il couvrit de quelques lignes rapides, puis, la tendant à d'Arramonde :

— Monsieur, lui dit-il, je désire vous donner un témoignage d'estime en souvenir de l'amitié qui unissait votre grand-père à mon père vénéré. En vertu des pouvoirs que le roi m'a conférés, je vous nomme officier dans un régiment de volontaires canadiens que je viens de former.

— Monsieur le marquis ! s'écria Jean d'Arramonde stupéfait.

— Ne me remerciez pas... attendez. Je vous préviens, en outre, que j'interdis absolument le duel entre les officiers de mon armée.

— Mon général !!.. protesta de nouveau d'Arramonde.

— Et comme M. de Saint-Preux et vous êtes maintenant égaux, si vous mettez l'épée à la main l'un contre l'autre, je vous fais enfermer dans un fort jusqu'à la fin de la campagne.

— Mon général, je ne puis accepter !... exclama d'Arramonde qui, fort animé, prit sa commission d'officier entre le pouce et l'index comme s'il allait la déchirer.

— Monsieur, poursuivit imperturbablement le marquis de Montcalm qui, malgré l'air sévère qu'il essayait de prendre, avait grand'peine à tenir son sérieux devant la figure décontenancée du gentilhomme béarnais, monsieur, donnez votre démission, déchirez votre brevet si cela vous plaît. Mais alors vous redevenez simple gentilhomme et, comme je ne souffre pas la présence de civils à mon camp, je vous prie aussitôt de retourner à Québec et je vous prévins, en outre, que si vous provoquez M. de Saint-Preux je vous fais condamner par le conseil de guerre comme ayant insulté un officier de Sa Majesté ; nos lois sont très-sévères sur ce point.

— Eh bien ! monsieur, retournons en France, alors ! s'écria d'Arramonde en s'adressant à Saint-Preux d'un air désespéré.

— Ceux qui excitent un officier à désertir sont punis de cinq ans de fers, observa froidement le marquis de Montcalm.

— Mais, mon général, il faut que je revienne à Versailles, que je me présente au roi, que je parte ensuite pour l'armée d'Allemagne où l'on m'attend!... Je suis touché de la marque d'estime que vous voulez bien me donner, — et en disant ces mots il grinçait presque des dents, — mais enfin je ne puis servir au Canada !

— Et vous vous imaginez que moi, général français, j'aurai dans mon camp le descendant de

Pierre d'Arramonde, le petit-fils d'un des meilleurs amis de mon père, un jeune homme brave, intelligent, plein de fougue, d'ardeur, et que je le laisserai échapper, alors que chez nous les bons officiers sont si rares?... Non, non, mon cher monsieur, vous resterez parmi nous. Vous êtes mon prisonnier, vous ne me quitterez pas !...

M. de Montcalm, qui connaissait bien ses compatriotes, avait touché juste en s'adressant à la vanité du gentilhomme gascon.

Ébloui par des éloges qui caressaient si agréablement son amour-propre, Jean d'Arramonde ne fit plus que de faibles objections, puis finit par mettre son brevet d'officier dans la poche de son habit avec un soupir de résignation.

Mais alors Saint-Preux intervint :

— Mon général, dit-il, mon adversaire et moi avons juré à M. de Belle-Isle de respecter la décision que vous prendriez à notre égard. Permettez-moi de vous faire observer toutefois que nous sommes venus en ce pays pour terminer une affaire d'honneur et avec l'assurance formelle du maréchal que nous pourrions nous y battre librement.

— Messieurs, dit le marquis de Montcalm avec animation, il me semble en vérité, que je rêve !... Peut-être le long séjour que je viens de faire parmi les sauvages ne me permet-il plus de bien juger ce que vous appelez « honneur » là-bas, en France,

mais ce que je puis vous déclarer, c'est que vous ne vous battrez pas.

« Si encore il y avait entre vous une haine mortelle causée par quelque grave offense..... Mais non, vous avez eu une discussion un peu vive, discussion où tous les torts me semblent être de votre côté, monsieur d'Arramonde ; vous vous êtes provoqués et vous avez cru que l'honneur exigeait une réparation par les armes... Et voilà pourquoi vous êtes ici ! Vous êtes venus trouver Montcalm, moins pour lui offrir votre épée, votre dévouement, que pour lui demander de vous aider à terminer votre misérable querelle !

« En vérité, messieurs, vous auriez mieux fait de rester en France, ou, si vous teniez tant à vous couper la gorge, il fallait aller en Italie ou en Allemagne. Ici on ne se bat que contre les ennemis du roi. Nous avons devant nous soixante mille Anglais et nous sommes six mille. Vous verrez dans mon camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de seize. On ne songe ici qu'à défendre la colonie ou à mourir. Et c'est ce moment que vous choisissez pour venir me faire perdre une heure de mon temps en me racontant que M. d'Arramonde et M. de Saint-Preux veulent recommencer les ridicules traditions des duels de la Régence !.. nous ne sommes pas en France, ni à la cour du roi, messieurs. Vous avez maintenant l'honneur d'appartenir

à une armée où, comme je viens de vous le dire, la vie de chaque homme en vaut dix. Vous avez devant vous un général en qui, si vous faites bien votre devoir, vous trouverez toujours un ami, je pourrais presque dire un père, — car mon armée est assez petite pour n'être qu'une grande famille, — mais qui se montrera inexorable si vous manquez à ses ordres. — Et maintenant, donnez-vous la main !... »

Ils hésitèrent un moment, puis restèrent immobiles. Ils avaient tous deux trop d'amour-propre pour consentir à la réconciliation que leur demandait le marquis de Montcalm.

Si d'Arramonde avait tendu la main à Saint-Preux, ce dernier n'eût probablement pas hésité à l'accepter et à oublier les paroles blessantes dont le gentilhomme béarnais l'avait publiquement outragé.

Mais nous savons que jamais un d'Arramonde ne donna la main à un adversaire avant le combat.

Et leur digne descendant tenait bon !

Le marquis de Montcalm fixa sur eux ses yeux vifs et perçants.

— Vous ne voulez pas vous réconcilier ? dit-il après un instant de silence. Eh bien ! je consens au duel.

— Ah ! mon général, s'écria d'Arramonde, vous me rendez la vie !

— Un instant... Vous acceptez d'avance les conditions que je vais vous fixer ?

— Nous les acceptons ! dirent ensemble les deux jeunes gens.

— Vous le jurez ?

— Nous le jurons !

— Eh bien ! écoutez-moi... Demain matin, dès l'aube, je vous confierai à chacun une mission difficile où vous aurez bien mieux l'occasion de montrer votre courage que dans un duel ordinaire, car vous aurez devant vous dix adversaires au lieu d'un... Peut-être trouverez-vous l'un ou l'autre une mort glorieuse dans l'accomplissement de cette mission. En ce cas, celui qui reviendra sain et sauf sera considéré comme le vainqueur du duel. Si tous deux vous revenez vivants, la victoire sera à celui qui aura fait le plus de mal aux Anglais.

« Et maintenant, messieurs, dit Montcalm en se levant et sans laisser aux deux jeunes gens le loisir de discuter cette étrange décision, je vous ai dit que j'ai à m'occuper ici d'un détail immense... tout mon temps appartient à l'armée, et si je vous ai retenus si longtemps, c'est que je voulais témoigner quelques égards au petit-fils de l'ancien ami de ma famille et au parent de mon excellent ministre. Demain, au lever du jour, vous recevrez mes ordres par M. de Bourlamaque, qui vous dira en outre, en quelques mots, comment vous devrez vous conduire envers les sauvages et les Canadiens pour vous concilier leur confiance et leur amitié. Tâchez de bien

dormir cette nuit, car, à partir de demain, vous serez obligés de demander au sommeil un crédit sans doute fort long... Au revoir, messieurs, je vous souhaite bonne chance !

— En vérité, pensa d'Arramonde en mettant le pied hors de la tente du général, il n'y a pas moyen de lui répondre, à ce diable d'homme ! Il fait de vous tout ce qu'il veut. Me voici officier de Canadiens, forcé d'entrer en campagne dès demain matin avec une escorte de Peaux-Rouges qui m'apprendront sans doute à scalper... car M. de Montcalm va évidemment nous demander au retour le nombre de chevelures que nous aurons prises à l'ennemi... Quand verrai-je le roi, maintenant ? Bah ! à la grâce de Dieu ! Après tout, l'honneur est sauf, et c'est tout ce qu'un d'Arramonde peut exiger.

Comme on le voit, un des côtés charmants du caractère du gentilhomme béarnais, c'était la facilité avec laquelle il acceptait les diverses situations où le jetait la fortune, une fois que, son opiniâtreté naturelle étant vaincue, il reconnaissait qu'il ne lui servirait à rien de récriminer ni de se plaindre.

Le duel ordonné par M. de Montcalm était assez singulier, mais on n'était pas en France, et ce genre de combat était peut-être conforme aux mœurs de l'Amérique !

Et puis, quelles aventures étonnantes allaient peut-être lui advenir et quels beaux récits il pourrait en

faire là-bas, au Béarn, alors que la grande distance lui permettrait d'y ajouter quelques-uns de ces traits pittoresques sans lesquels une narration gasconne serait dépourvue de charme et d'intérêt !

Cela ne valait-il pas mieux que d'aller servir, comme tout le monde, dans l'armée d'Allemagne ? D'autant plus qu'elle était toujours battue, cette pauvre armée d'Allemagne, tandis que M. de Montcalm avait été sans cesse victorieux. Ne devait-on pas avoir plus de gloire et de profit à servir sous les ordres d'un si excellent général ?

Ce n'était pas avec cette philosophique résignation, mais avec un véritable enthousiasme, — contenu, il est vrai, dans les limites de sa nature froide et peu expansive, — que Saint-Preux avait accepté la décision de M. de Montcalm.

Il allait trouver dans ce duel original un stimulant pour son ambition et en même temps, peut-être, l'occasion de se couvrir d'une gloire qu'il ne devrait qu'à lui-même, car M. de Montcalm allait sans doute lui confier le commandement d'une petite expédition dont il aurait seul la responsabilité en cas d'échec, et l'honneur en cas de victoire.

Ni l'un ni l'autre, il faut le dire, ne pensa à la fâcheuse hypothèse prévue par M. de Montcalm : le cas où l'un des deux laisserait sa vie dans la lutte.

Aucun songe sinistre ne troubla leur sommeil calme et profond. Saint-Preux rêva qu'il enfonçait à

lui seul un carré anglais et l'exterminait tout entier de sa main, et d'Arramonde vit en songe tous les arbres du parc paternel ornés de chevelures levées sur l'ennemi ; au milieu de ces trophées se détachait triomphalement, sur le sommet d'un gros hêtre, — qu'elle inondait de ses boucles ruisselantes, — l'énorme perruque Louis XIV de messire Paterne.

VII

LE SECRET DE DAVID KERULAZ.

Dès que Saint-Preux et d'Arramonde furent sortis de la tente du général, ce dernier déplia vivement une carte annotée tout entière de sa main, approcha le flambeau et suivit attentivement du regard et du doigt les lignes tracées sur le parchemin.

Au bout de quelques instants, il appela un des soldats qui montaient la garde devant sa tente et lui ordonna d'aller chercher David Kerulaz.

Le chasseur de bisons attendait à quelques pas de là que M. de Montcalm voulût bien lui accorder l'entretien qu'il lui avait promis. Il se présenta donc immédiatement devant le général.

— Mon brave David, dit M. de Montcalm, tu devras te tenir prêt à partir demain au lever du jour avec M. de Saint-Preux. Les Anglais se sont avancés du

côté du fort Sainte-Anne et il faut leur faire sentir que nous sommes là. M. de Saint-Preux se mettra en route à la tête d'une compagnie du Royal-Roussillon, avec ordre de reprendre le fort si les Anglais s'en sont rendus maîtres ou de le secourir s'ils ne font que l'attaquer. Je compte sur toi pour guider la petite expédition par le chemin le plus direct et pour aider au besoin M. de Saint-Preux de tes conseils.

— Je serai prêt à partir dès l'aube, monsieur le marquis, répondit le chasseur de bisons.

Mais en même temps il poussa un soupir et son visage prit une expression triste et inquiète qui n'échappa point à l'œil perçant de M. de Montcalm.

— Voyons, mon pauvre David, dit-il avec bonté, tu as quelque chose sur le cœur, n'est-ce pas ?

Le chasseur de bisons fit un signe affirmatif.

— Tu m'as demandé un instant d'entretien. Est-il en mon pouvoir de faire quelque chose pour toi ?

— Oui, monsieur le marquis, dit David avec effort.

— Eh bien ! parle, explique-toi. Tu sais que j'ai contracté une dette envers toi, David ; je n'ai pas oublié la façon dont tu as conduit nos Canadiens l'an dernier à la bataille de Carillon, ni les trente officiers anglais tombés sous les coups de ta carabine.

— Monsieur le marquis, dit David le Chasseur, je viens vous demander justice.

— Aurais-tu à te plaindre d'un de mes officiers ? interrogea vivement Montcalm.

— Non, mon général, il ne s'agit pas d'un des officiers de votre armée.

— De qui s'agit-il donc ?

David hésita un instant et tourmenta son bonnet de castor entre ses robustes mains.

— Mon général, dit-il enfin, vous savez que je devais me marier à Québec.

— Oui... eh bien ?

— Comment cette idée a-t-elle pu venir à un sauvage tel que moi, habitué à la vie des bois et des prairies ?... Je l'ignore, et celui qui, il y a quelques mois, m'aurait dit que je renoncerais à la chasse aux bisons, aux martres et aux castors pour m'enfermer entre les murs d'une maison m'aurait certes bien surpris !

Il fit une pause, puis continua d'un ton plus bas :

— Je l'ai rencontrée par hasard un jour que j'étais allé au marché de Québec échanger mes peaux de castor contre de la poudre. Jusqu'alors, je crois que je n'avais jamais regardé un visage de femme... Enfin, que vous dirai-je, monsieur le marquis ?...

— Eh ! mon pauvre ami, dit Montcalm en souriant, ne rougis pas comme cela... Nous avons tous passé par là, et vraiment, si cette jeune fille est digne de toi, je ne puis que te féliciter de la décision que tu as prise. Elle se nomme ?

— Marthe Dervieux.

— Son père ?

— Un fermier des environs de Sillery, près de Québec.

— Bien... mais je ne vois pas quel obstacle...

— J'ai un frère, monsieur le marquis.

— Après ?

— Ce frère n'a jamais eu de goût pour la vie d'aventures que je menais. Mon pauvre Pierre est aussi frêle que je suis fort et vigoureux. J'ai essayé au commencement de l'emmener avec moi dans la prairie. Mais il n'a pu s'habituer à cette dure existence de chasseur. Il a reçu de l'instruction et sait mieux tenir une plume qu'un fusil. Il est entré dans les bureaux de l'intendant général.

— Ensuite ?

— Il y a dix jours, en arrivant chez le père Der-
vieux, je vis sa figure bouleversée. Marthe avait les
yeux rouges. Assurément il était arrivé quelque
malheur. Je restai un instant interdit, sans parler,
les regardant tous deux.

« — Vous ne savez donc rien ? me demanda le
vieux fermier en relevant sur moi son regard fixe
et sévère.

« — Rien, répliquai-je ; que voulez-vous dire ?

« — Votre frère...

« — Eh bien ?

« — Il était à l'armée du lac Champlain avec
M. Varin l'intendant ?

« — Oui.

« — Il est revenu ce matin.

« — En vérité ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Serait-il malade ? dis-je avec anxiété, car l'expression du visage et de la voix du père Dervieux me remuait profondément.

« — Non, il n'est pas malade, il est... Vous savez que je connais le gardien de la prison de Québec ?

« — En effet, François Taboureau.

« — Eh bien ! c'est lui qui a reçu votre frère ce matin.

« — Mon frère en prison ! m'écriai-je en devenant pâle comme la mort ; mais c'est impossible ! Qu'a-t-il fait, le malheureux ? De quoi l'accuse-t-on ?

« — D'un vol, » dit rudement le fermier.

« Et comme je restais anéanti sur le siège où je venais de me laisser tomber, Marthe, ma chère Marthe, s'approcha de moi, me prit la main et me dit de sa voix douce :

« — Ne vous désolez pas, David ; cette accusation n'est peut-être pas fondée. Il paraît que M. Varin, l'intendant, a trouvé une erreur dans les écritures de votre frère, mais cette erreur n'était peut-être qu'involontaire. Espérez que tout s'arrangera.

« — En attendant, reprit le père Dervieux en redressant sa haute taille, tant que votre frère sera en prison, David, tant que son innocence n'aura pas été démontrée, vous comprenez, n'est-ce pas, que vous ne pouvez épouser Marthe?... »

« Je me retirai sans dire un mot. Il me semblait que ma tête était vide ; il m'était impossible de rassembler deux idées. C'est à peine si j'entendis la douce voix de ma fiancée qui me répétait :

« — Ayez confiance, David, confiance et courage ! »

« Depuis quinze ans que je fais le métier de chasseur, je me suis trouvé souvent dans des situations bien terribles. J'ai vu la mort de près plus de vingt fois. J'ai été attaché par les Sioux au poteau de torture... Mais je vous jure, monsieur le marquis, que jamais je n'ai souffert comme à cette heure affreuse. Vous savez que je ne manque ni de courage ni d'audace. Eh bien ! je me sentais anéanti comme si j'avais reçu sur la tête un coup de massue. — Mon frère un voleur ! Le fils de Vincent Kerulaz en prison ! Il y avait de quoi devenir fou. Et ma pauvre Marthe que j'aimais tant !... qui, la veille encore, brodait son bonnet de mariage ! Et cette vie de calme, de repos, de bonheur que j'avais rêvée !... Tout cela perdu, perdu pour moi !!

« Au bout d'une heure, je revins à moi. — Ce n'est pas le moment de pleurer comme une femme, me dis-je, il faut agir. Je courus à la prison de Québec. Le gardien, qui m'avait vu deux ou trois fois chez le père Dervieux, son ami, ne fit pas de difficulté pour m'introduire dans cet horrible endroit. Ce que j'éprouvai, moi habitué à la libre vie des prairies et des déserts immenses, en voyant ces grands murs, ces ver-

rous, ces grillages, je ne vous le dirai pas. Il me semblait que j'étouffais là-dedans. Sans dire un mot, le gardien me conduisit devant une petite porte cadenassée et couverte de barreaux de fer. Il fit jouer les verrous et mit une grosse clef dans la serrure. Je ne vis d'abord rien dans la cellule où j'étais entré ; il y faisait tout noir. Mais j'entendis un cri douloureux qui me déchira l'âme et, en même temps, deux bras me serrèrent convulsivement le cou.

« — David ! David ! criait mon pauvre frère en se pressant contre moi, je suis innocent !... »

« Je regardai autour de moi, éperdu, terrifié... Des murs noirs et luisants d'humidité, un peu de paille et, tout en haut, une lucarne grillée à travers laquelle arrivait un faible rayon de lumière. Mon Dieu ! est-il possible que les hommes infligent à leurs pareils de semblables supplices ? Vrai, monsieur le marquis, j'aime mieux le poteau de torture des Indiens.

« — David, je suis innocent ! » répétait mon pauvre Pierre qui semblait chercher dans mes bras un refuge, une défense. Je l'écartai et, lui prenant les deux mains :

« — Écoute, lui dis-je, notre père était un honnête homme qui se serait fait tuer plutôt que de dérober un écu... notre mère était une sainte femme qui t'a appris à aimer Dieu et à craindre sa justice. Eh bien ! es-tu prêt à jurer sur l'âme de notre père et de notre mère que tu es innocent du crime dont on t'accuse ?

« — David, je te le jure ! s'écria mon frère.

« — Ah ! Dieu soit loué ! m'écriai-je, et, en même temps, il me sembla qu'un poids énorme était arraché de ma poitrine.

« — Je te crois, mon pauvre frère, je te crois, dis-je en l'embrassant. Mais il faut prouver ton innocence, il faut sortir d'ici... Voyons, cette preuve doit être facile à donner au juge qui t'interrogera ?... »

« Mais Pierre secoua tristement la tête. Il tomba assis sur un banc d'un air désespéré et, me faisant placer près de lui :

« — David, me dit-il, il y a des choses que tu ne peux pas comprendre... il y a des choses...

« — Achève, lui dis-je en voyant qu'il hésitait à parler, comme si un terrible secret l'eût étouffé.

« — David, reprit-il avec effort, sais-tu quelle est la somme que l'on m'accuse d'avoir volée ?

« — Non.

« — Vingt mille livres !... »

« Je le regardai stupéfait.

« — N'est-ce pas, dit-il avec un triste sourire, qu'il n'est guère vraisemblable qu'un pauvre diable comme moi ait cherché à s'approprier une pareille fortune ?

« — Évidemment, c'est absurde ; qu'aurais-tu fait de tout cet argent ?... Mais n'as-tu pas quelque soupçon, quelque indice qui puisse nous mettre sur la trace du vrai coupable ?

« — J'ai plus qu'un soupçon, dit Pierre en baissant la voix. Ce voleur, je le connais.

« — Tu le connais et tu ne le dénonces pas ! Es-tu donc devenu fou, mon pauvre Pierre ?... Quel est cet homme ? As-tu peur de lui ? Mais je suis là, moi, et tu sais qu'un homme ne pèse guère dans ma main... Dis-moi son nom, vite, que j'aie le répéter aux juges, afin qu'ils te rendent la liberté et qu'ils enferment l'autre à ta place... »

« Je m'étais déjà levé. Pierre me prit la main et me fit rasseoir à ses côtés. Puis le malheureux garçon regarda timidement autour de lui, comme s'il eût craint que ses paroles pussent traverser les murs épais de la prison. Enfin, se penchant à mon oreille :

« — David, dit-il, le coupable est si puissant, si haut placé, que, si je l'accuse, personne ne me croira.

« — Pierre, dis-je avec force, j'exige que tu me dises le nom de cet homme ! je me charge, moi, de le livrer à la justice, si puissant qu'il puisse être ! Et, en faisant cela, non-seulement je te sauverai, mon pauvre frère, mais je remplirai encore mon devoir d'honnête homme. »

— Et ton frère t'a dit ce nom ? demanda M. de Montcalm qui avait écouté ce récit avec attention.

— Oui, monsieur le marquis.

— Tu as dénoncé le coupable à la justice ?

— Je viens vous le dénoncer, mon général, car il est à votre camp, il est ici, près de vous, sa tente est à quelques pas de la vôtre.

Le marquis de Montcalm tressaillit.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis, David ? demanda-

t-il. Et, en même temps, son clair regard s'assombrit.

— Mon général, s'écria le Chasseur de bisons, celui qui a volé les vingt mille livres à la caisse de l'armée, c'est M. Varin lui-même, l'adjoint de M. Bigot l'intendant !...

Et étendant son poing fermé du côté de la tente des intendants, qui s'élevait à quelque distance, il poursuivit :

— Vous les connaissez bien, ces misérables, monsieur le marquis ! Vous savez que, pendant que la colonie souffre de la guerre et de la faim, ils vivent dans le jeu, dans les plaisirs ! Ils volent le roi, ils volent vos troupes, ils volent vos alliés les Indiens !...

— David, parle plus bas, dit Montcalm.

Mais, emporté par la violence des sentiments qui débordaient de son âme honnête, le Chasseur de bisons ne put se contenir, et sa voix accusatrice retentit dans le silence de la nuit :

— Vous savez que ces intendants maudits laissent vos soldats sans pain, sans poudre, sans chaussures !... Vous savez qu'ils vous haïssent parce que chacune de vos victoires retarde la perte de la colonie, et maintenant qu'ils sont gorgés d'or ils voudraient voir notre pays aux Anglais, car alors l'impunité leur serait assurée et ils pourraient aller jouir en France du fruit de leurs vols... Vous savez tout cela, monsieur le marquis, et je suis sûr que vous aviez deviné, avant même que je l'eusse prononcé, le nom

du misérable qui a forcé sa propre caisse et qui a fait arrêter mon frère comme coupable !

— David, reprit Montcalm qui avait peine à maîtriser son émotion, penses-tu à la gravité de l'accusation que tu portes contre cet homme ? Je veux bien croire à l'innocence de ton frère, car il me semble impossible que le même sang puisse couler dans les veines d'un voleur et dans celles d'un brave et loyal garçon tel que toi... Mais, si ton frère est innocent, qui prouve que l'intendant soit coupable ?

— Qui le prouve ? dit David avec feu. Mais vous n'ignorez pas, monsieur le marquis, que les intendants jouent un jeu d'enfer : M. Bigot a perdu deux cent mille livres l'an dernier ; son délégué peut bien avoir subi une perte de vingt mille livres. Ici on est loin de Québec, on n'a pas d'argent pour payer ni pour continuer son jeu. Qu'importe ? la caisse de l'armée n'est-elle pas là ? On y prend la somme dont on a besoin, on accuse un pauvre diable du vol que l'on a commis soi-même, et tout est dit !... Voilà pourquoi je suis venu vers vous, monsieur le marquis. Il est si facile d'écraser les pauvres gens quand ils n'ont personne pour les défendre ! Mais vous êtes là, n'est-ce pas ? vous ferez bonne et prompte justice, vous ne laisserez pas condamner un innocent... En remontant le Saint-Laurent, j'ai vu sur la rive, près de Sillery, ma pauvre Marthe qui m'envoyait un dernier adieu, et ses signes semblaient me dire encore :

« — Ayez confiance, David, courage et confiance ! »

« Ah ! monsieur le marquis, vous aurez pitié de ma pauvre Marthe et de moi !... »

Le marquis de Montcalm paraissait en proie à une vive agitation. Il marcha quelque temps, les bras croisés, le front pensif. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant le Chasseur de bisons :

— David, lui dit-il, tu connais l'audace et l'habileté de celui que tu accuses. Tant que tu n'auras pas contre lui des preuves bien positives, il est inutile d'agir et il serait peut-être dangereux de lui montrer qu'il est soupçonné. Aie un peu de patience. Vers la fin de ce mois, j'irai à Québec prendre le commandement de l'armée du Centre. Si tu m'apportes alors la preuve évidente du crime commis par Varin, je te promets mon appui le plus énergique pour sauver ton malheureux frère.

— Cette preuve, vous l'aurez, monsieur le marquis, je vous le jure.

— Je n'ai pas à te recommander d'être prudent, ajouta Montcalm. Tes amis les sauvages t'ont appris comment on suit une piste et comment on tend à son ennemi des pièges adroitement préparés...

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit le chasseur dont, pour la première fois, un sourire vint animer l'intelligente physionomie. Il faudra que Varin ait de bonnes dents s'il peut ronger les mailles du filet que je compte jeter sur lui !

VIII

L'INTENDANT VARIN.

Il était environ minuit lorsque le Chasseur de bisons sortit de la tente de M. de Montcalm.

La nuit était sombre; pas une étoile ne se montrait au ciel, où roulaient de gros nuages noirs.

Aucun bruit ne s'élevait du camp endormi; tous les feux étaient éteints.

Cependant, au milieu de cette obscurité, se détachait, sur un monticule voisin, un vaste cône de toile vivement éclairé.

— C'est la tente de l'intendant, fit David en suspendant tout d'un coup sa marche.

Il réfléchit un instant, puis, prenant une de ces déterminations hardies et soudaines qui lui étaient habituelles, il se dirigea résolument de ce côté.

— Il faut au moins, dit-il, que je voie sa figure, afin qu'à l'occasion je puisse le reconnaître.

Lorsqu'il fut plus près de la tente, il entendit un bruit de voix fort animé, mêlé au choc des verres. Un disque de lumière projeté sur la toile blanche y faisait une large auréole.

— Par mon saint patron! pensa David en entendant ce bruit et en voyant l'éclat de cette lumière,

on dirait qu'ils ont peur que l'ennemi ne connaisse pas la position de l'armée !

— Qui va là ? demanda aussitôt une voix dans l'ombre.

— Diable ! se dit le Canadien, ces messieurs sont mieux gardés que M. de Montcalm lui-même !

Il s'arrêta.

— Je voudrais parler à M. Varin, l'intendant, répondit-il.

— A une pareille heure ?

— Sans doute.

— M. Varin est occupé ; il ne peut pas vous recevoir.

— Même si on lui apportait de l'argent ? demanda David avec ironie.

— Hein ! que dites-vous ?

Et en même temps l'homme qui parlementait à distance s'étant rapproché, le Chasseur de bisons reconnut un de ces agents préposés aux vivres, désignés déjà à cette époque sous le pittoresque surnom de *Riz-Pain-Sel* et qui n'avaient de militaire que l'habit.

— Comment vous nommez-vous ? demanda l'agent ; qui êtes-vous ? que voulez-vous à M. Varin à cette heure de la nuit ?

Pour toute réponse, le Chasseur de bisons prit l'homme par le collet de son habit, le souleva de terre, le posa un peu plus loin et, entr'ouvrant ensuite le vaste pan de toile qui fermait la tente, il entra sans cérémonie chez l'intendant.

David Kerulaz fut d'abord ébloui par le luxe éblouissant qui régnait dans cette tente et formait un étrange contraste avec l'intérieur si simple et si austère du général en chef.

Un tapis de velours rouge à franges d'or recouvrait une table carrée autour de laquelle trois joueurs étaient assis. Un haut chandelier doré à six branches projetait son éclat lumineux sur les têtes soigneusement poudrées, les habits brodés et les boutons de pierreries de ces trois hommes, qui étaient M. Varin, subdélégué de l'intendant Bigot, Deschenaux, secrétaire de ce dernier, et un négociant nommé Perreault, associé de Cadet, le munitionnaire général de la colonie.

Il y avait sur cette table plusieurs tas d'or qui scintillaient. On y apercevait aussi deux bouteilles, l'une de vin d'Espagne, l'autre de champagne, et des verres délicatement ciselés dont les feux des bougies faisaient briller les facettes.

En voyant un homme s'encadrer ainsi brusquement dans l'ouverture de la tente, Varin, qui faisait face, se leva soudain et, par un mouvement instinctif, posa sa large main sur l'or étalé devant lui.

Le fait est que l'apparition, à une heure aussi tardive, de cet homme vigoureux, aux vêtements sombres, au visage encadré d'une large barbe et dont la main robuste serrait le canon d'une carabine, n'était pas faite pour tranquilliser l'intendant.

— Sarrol ! cria ce dernier d'une voix légèrement étranglée, que fais-tu donc ? Comment nous gardes-tu ? Quel est cet homme que tu as laissé entrer ?

Mais Sarrol ne répondit pas, par la bonne raison que, son courage étant à peu près à la hauteur de celui de son maître, il avait été pris d'une belle peur à l'aspect du Canadien et qu'à peine échappé de la formidable étreinte de David il s'était répandu dans le camp en criant qu'on assassinait M. Varin.

Il est juste de dire que ses cris d'effroi n'avaient causé qu'une émotion médiocre. On rapporte même qu'un officier, réveillé en sursaut par les gémissements de l'agent aux vivres, s'était retourné philosophiquement sur son lit de camp et s'était rendormi en murmurant :

— Ce n'est pas la peine de nous déranger pour si peu...

Voyant que son appel restait sans réponse :

— Qui êtes-vous ? dit Varin en s'adressant directement au Chasseur de bisons.

— Que venez-vous tenter ici ? ajouta le négociant Perreault, qui, s'étant levé à son tour, crut devoir enfler sa voix afin d'effrayer cet importun qui pouvait être un voleur.

David Kerulaz fit trois pas et se rapprocha du groupe inquiet des joueurs :

— Eh mon Dieu ! messieurs, dit-il en restant tranquillement appuyé sur sa carabine, n'appellez pas

au secours, je vous prie. J'aime à croire qu'il n'y a pas de voleurs ici, poursuivit-il de sa voix mordante en jetant sur les trois hommes un regard circulaire ; du moins, je vous donne ma parole d'honneur que je n'en suis pas un. Je voudrais entretenir M. Varin d'une affaire très-importante, et c'est pour ce motif que j'ai pris la liberté de me présenter devant vous.

— Je suis M. Varin, dit l'intendant avec dignité ; que me voulez-vous ?

— Un mot en particulier, s'il vous plaît, monsieur l'intendant.

Varin hésita, regarda la carabine sur laquelle David était appuyé, puis ses deux compagnons, et enfin, faisant un grand effort de courage :

— Veuillez jouer un instant sans moi, messieurs, dit-il d'un ton dégagé, que j'en finisse avec cet homme. Maudit Sarrol ! murmura-t-il entre ses dents en se rapprochant du Chasseur de bisons.

M. Varin était un petit homme dont l'habit paré et la perruque poudrée avaient peine à dissimuler l'air bas et commun. Des sourcils noirs et touffus surmontant de petits yeux actifs où brillait le feu de l'intelligence, un menton large, une bouche aux lèvres épaisses, deux grosses mains rouges sortant lourdement des dentelles et chargées de bagues trop étroites qui bleuisaient l'extrémité des doigts, une démarche ordinairement cauteleuse et rampante, mais qui se raidissait jusqu'à l'arrogance quand l'inten-

dant se trouvait en présence d'un inférieur, tel était en quelques mots ce personnage, vivante incarnation des vices les plus sordides, véritable image du parvenu audacieusement cupide et insolent, être sans cœur, sans âme, sans entrailles, dont l'intelligence vive et remarquable ne poursuivait passionnément qu'un seul but, le gain.

— Voyons, en deux mots, qu'est-ce qui vous amène ? Pourquoi avez-vous forcé l'entrée de ma tente ? dit l'intendant en adressant à David un regard qui voulait être hautain et sévère, mais qui avait le tort d'aller peu à peu se fixer d'un air assez piteux sur la carabine du chasseur canadien.

— En deux mots, je vais vous le dire, répondit David. Et d'abord il faut que vous sachiez qui je suis. Bien que vous soyez plus souvent à Québec ou à Montréal que dans les camps ou dans les bois, vous avez peut-être entendu parler d'un certain chasseur canadien, nommé David, que les Indiens ont surnommé....

— Le *Chasseur de bisons*, *Bras-de-Fer*, le *Tueur de panthères*, s'empessa de dire Varin... Oui, en effet, j'ai lu souvent dans la *Gazette de Québec* le récit de ses prodigieux exploits.

— La *Gazette de Québec* est bien bonne de s'occuper de moi.

— Quoi ! vous seriez ?..

— Oui, je suis le *Chasseur de bisons* en personne.

— Ah vraiment !.. Ah ! palsambleu, messieurs !..

Et, obéissant à un sentiment de parvenu sottement orgueilleux, il fit un mouvement pour montrer à ses deux amis cette curiosité de la prairie qui venait tomber ainsi à minuit dans sa tente.

— Laissez ces messieurs jouer tranquillement, monsieur l'intendant, dit David qui, pas plus que Jean d'Arramonde, n'aimait à passer sous le feu des lorgnons comme un animal étrange qu'un savant observe au microscope. Oui, vous connaissez bien les surnoms que les sauvages m'ont donnés, mais je parie que vous ignorez mon véritable nom.

— En effet.

— Je me nomme David Kerulaz, monsieur l'intendant.

— David Ker...

— Kerulaz, oui ; ce nom ne paraît pas vous être étranger, continua le Canadien à l'œil attentif duquel un léger soubresaut de l'intendant n'avait pu échapper.

Varin reprit promptement son assurance. Il joua avec le ruban de soie de son lorgnon et, toisant le chasseur d'un air devenu tout d'un coup fier et hautain, il demanda :

— Seriez-vous par hasard le parent...

— Je suis son frère, monsieur l'intendant, répliqua brusquement David.

Il fit un pas, plaça sa carabine devant lui, y appuya

ses deux mains solides et regarda l'intendant bien en face.

Instinctivement, Varin recula un peu et glissa son regard sournois derrière lui.

Sans paraître remarquer ce prudent mouvement, David fit un violent effort sur lui-même afin d'éteindre le feu de ses yeux prêts à lancer des éclairs et d'étouffer le son de sa voix que la colère faisait sourdement gronder.

— Voyons, monsieur l'intendant, fit le rusé Canadien d'un ton de bonhomie bien joué, le pauvre garçon ne peut être coupable. Je le connais, je pourrais presque dire que je l'ai élevé ; il est faible, timide, mais de là à devenir criminel... Oh ! non, non, soyez-en sûr... Avez-vous des preuves bien certaines ? Ne pensez-vous pas que vous avez été peut-être un peu vite en le faisant arrêter ? Songez qu'il est capable d'en mourir de chagrin ! Il a l'âme si mal chevillée au corps !.. Voyons, vous en coûterait-il beaucoup de déclarer que les soupçons étaient mal fondés ?... Ne pourrait-on pas lui donner la clef des champs ?

L'intendant se laissa prendre à l'air humble et respectueux du Canadien :

— Voici, pensa-t-il, un homme dont nous aurons facilement raison.

Et il osa regarder en face la terrible carabine. Il eut même pour elle un regard presque dédaigneux.

— Sarrol ! appela-t-il de nouveau.

Cette fois, Sarrol entra.

Le commis aux vivres, n'entendant dans la tente aucun bruit suspect, avait, lui aussi, repris confiance.

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'il voyait un homme de mauvaise mine entrer chez son patron.

Il avança la tête dans l'entrebâillement de la tente. M. Varin s'approcha de lui et lui dit quelques mots à l'oreille.

Sarrol disparut.

Alors, prenant une prise dont il laissa la moitié inonder son jabot de dentelles, l'intendant tourna lourdement sur ses talons, s'avança vers la table et les joueurs et parut ne pas plus s'occuper du Chasseur de bisons que s'il n'eût jamais existé.

Sans se déconcerter, David assujettit solidement sa carabine sur le tapis moelleux qui recouvrait le sol ; il croisa ses deux bras sur le bout du canon, appuya son menton sur ses poignets et attendit.

Au bout de dix minutes, Sarrol entra traînant une lourde caisse et portant sous son bras deux gros registres qu'il plaça près de l'intendant Varin.

— Venez ici, je vous prie, mon bon Tueur de panthères, dit alors ce dernier en faisant signe à David d'approcher.

David s'avança vers la table.

Le secrétaire Deschenaux et Perreault le négociant continuaient leur jeu avec ardeur et ne prêtaient au-

cune attention à la scène qui se passait près d'eux

M. Varin se baissa, prit un des registres et l'ouvrit.

Le Chasseur de bisons jeta un regard curieux sur ces longues pages divisées en colonnes où les chiffres descendaient en files serrées.

Se sentant maintenant sur son terrain, l'intendant avait recouvré tout son audacieux aplomb.

Il froissait entre ses gros doigts les pages épaisses, les tournait rapidement, faisait miroiter aux yeux du chasseur ces chiffres innombrables, et, tout en maniant ce registre avec dextérité, il étourdissait le pauvre David de ses explications.

— Vous ne connaissez pas notre comptabilité ; n'importe, vous allez saisir, disait-il de sa voix aigre et sans prendre le temps de respirer. Voici les livres de votre frère ; ils étaient soigneusement tenus, en vérité... qui aurait pu soupçonner un pareil événement?... Tenez, ceci est le relevé de toutes les sommes encaissées pour le compte de l'armée depuis le 1^{er} avril... Le 1^{er}, il y avait en caisse 55,232 livres 8 deniers. Le 2, la caisse a reçu 25,000 livres en or ; le 8, 30,000, moitié en or, moitié en billets ; le 15, 10,000 livres ; ainsi de suite, ainsi de suite... Où en sommes-nous ? Ah ! voici le point intéressant. Le 20, M. Deschenaux, ici présent, secrétaire de M. Bigot, a apporté de Québec 60,000 livres... Or nous n'en trouvons inscrites ici que 40,000. Mais il y a un chiffre gratté, cela est facile à voir, tenez, comme cela, à la lumière.

Hein ! qu'en dites-vous ? Et, au total, nous devons trouver 180,232 livres, 8 deniers, n'est-ce pas ? Que lisons-nous ? 160,232 livres 8 deniers seulement... Oui, mais ici encore un chiffre gratté ! Mettez la page devant le flambeau, vous le verrez. Voici l'*avoir* de ce côté ; voyons maintenant le *doit* sur cette autre page : *Relevé des dépenses faites pour l'armée...*

David avait des éblouissements ; les chiffres dansaient devant ses yeux, ses oreilles tintaient en entendant cette démonstration verbeuse, intarissable, dont l'intendant prétendait l'étourdir.

Impatiente, il frappa le tapis avec la crosse de sa carabine.

M. Varin ferma alors brusquement son registre en ajoutant d'un ton un peu moins assuré :

— Vous avez compris, n'est-ce pas ? C'est clair et lucide... Autre chose, maintenant. Tenez, dit-il en poussant du pied la caisse qui reposait à terre, voici la malle de ce malheureux.

Il l'ouvrit, remua les effets qu'elle contenait, y prit un habit et, froissant la doublure :

— Vous entendez, dit-il ; il y a du papier là-dedans. Attendez.

Il plongea la main dans la déchirure qui avait été faite lors de la découverte du vol et en retira deux billets de la colonie.

— Voici, dit-il, deux billets qui ont été cousus dans ce vêtement. Ce sont, comme vous le voyez, des

billets de la colonie de mille livres chacun. Remarquez bien les numéros : 2,171 et 2,172. Or les soixante billets apportés par Deschenaux formaient une série à partir de 2,112. N'est-ce pas, Deschenaux ?

Ce dernier, tout en jouant, fit un signe approbatif.

— Ceux que nous trouvons cachés ici, poursuivit Varin, sont donc les derniers de la série. Il est clair, par conséquent, qu'ils ont été pris à la caisse, comme les dix-huit autres.

— Il y avait dix jours, n'est-ce pas, que le vol avait été commis lorsque vous avez fait arrêter et conduire à Québec mon malheureux frère ? demanda David d'un air triste et résigné en apparence.

— Oui.

— Et vous pensez qu'en dix jours il a pu dépenser 18,000 livres ?

— Oh ! vous savez, les jeunes gens... ça a des dettes, ça aime le plaisir... Une folie est bientôt faite... Et puis il y a le jeu...

— Oui, le jeu fait de grands coquins, répliqua David. Pourtant Pierre était tranquille et rangé... C'est inconcevable.

— Enfin il faut se rendre à l'évidence ; les preuves sont là.

— En effet.

— Elles sont décisives.

— Je ne dis pas le contraire.

Varin triomphait. Il daigna adresser au chasseur canadien quelques paroles de consolation.

— Après tout, dit-il, votre frère pourra peut-être se tirer de ce mauvais pas plus vite que vous ne le pensez.

— Comment cela ? fit David en dressant l'oreille.

— Sans doute. Vous savez que les Anglais marchent vite et sont nombreux. M. de Montcalm aura beau faire, le pauvre homme, il n'est pas de force à lutter. Dans quelques mois, la colonie sera aux Anglais et on aura bien autre chose à faire qu'à s'occuper de votre frère.

Heureusement que le canon de la carabine du chasseur était en acier bien trempé, car il n'aurait pu résister sans cela à l'étreinte que David indigné lui fit subir.

— Ah ! misérable, pensa le brave Canadien, c'est ainsi que tu parles de M. de Montcalm et de ses soldats !.. Mais je sais maintenant ce que je voulais savoir... En route !

« Je vous remercie, monsieur Varin, dit-il en évitant de regarder l'intendant qui aurait été sans doute effrayé de l'éclat que la colère avait allumé dans les yeux de l'honnête chasseur. Je vous remercie de vos explications. Je vous demande pardon de vous avoir dérangé.

Et il sortit brusquement, car il sentait qu'il n'allait plus être maître de lui. David Kerulaz n'était guère

habitué à cacher ses sentiments ni à dissimuler sa pensée.

— Bonsoir, mon ami, dit Varin d'un air protecteur. Si un de ces jours vous tuez un beau daim, envoyez-le-moi ; je vous l'achèterai volontiers.

Sur le seuil de la tente, David se retourna vivement.

— Ma carabine est à votre service, monsieur l'intendant, dit-il.

L'obscurité ne permit pas à Varin de remarquer l'effrayant regard que David lui jeta, ni la façon menaçante dont il saisit son arme pour la placer sur son épaule.

— A notre jeu, messieurs, dit Varin en se rapprochant de la table avec l'air empressé et rayonnant d'un homme qui vient de se tirer habilement d'un pas difficile. Deschenaux, je me sens en veine, je vous fais mille livres !

IX

EN AVANT !

Le lendemain matin, au point du jour, deux petites troupes sortaient de la vallée profonde où était établi le camp français.

En tête de la première, composée de volontaires

canadiens, marchait Jean d'Arramonde, accompagné de l'Aigle-Noir qui, avec quelques-uns de ses guerriers, devait le guider dans sa marche et lui prêter au besoin aide et assistance.

Le gentilhomme-béarnais avait reçu l'ordre de battre la rive du lac Saint-Sacrement, de reconnaître la position des Anglais et de détruire les ouvrages avancés qu'ils élevaient depuis quelque temps près des lignes françaises.

M. de Montcalm lui avait fait remettre, en outre, une enveloppe scellée qu'il ne devait ouvrir que huit jours après son départ et où il trouverait de nouveaux ordres.

L'autre troupe, formée d'une compagnie du Royal-Roussillon, sous les ordres de Gaston de Saint-Preux, avait pour mission de s'avancer vers le fort Sainte-Anne, situé au sud-ouest du lac, d'attaquer ce fort si les Anglais l'occupaient ou, dans le cas contraire, de le défendre à outrance.

Après avoir gravi la colline au bas de laquelle s'étendait le camp français, les deux troupes suivirent une route différente.

Au moment de se séparer, Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux tirèrent leurs épées et se saluèrent courtoisement, comme le font sur le terrain deux adversaires avant de croiser le fer.

Le gentilhomme gascon se dirigea vers le bord du lac où étaient campés les Abénaquis, afin que Ouin-

nipeg pût réunir les guerriers qui devaient les accompagner. Saint-Preux s'enfonça dans les terres et bientôt pénétra au milieu des grands bois touffus qui s'élèvent sur la rive du lac Champlain.

A côté de lui marchait le Chasseur de bisons.

Depuis l'entretien qu'il avait eu avec M. de Montcalm et avec l'intendant Varin, le brave Canadien n'avait guère eu le temps de réparer ses forces.

Après avoir dormi quelques instants sur l'herbe fraîche, roulé dans son manteau, il s'était levé dès la pointe du jour et s'était dirigé vers la partie du camp où se trouvait l'atelier des ouvriers militaires.

Il connaissait de longue date un de ces ouvriers, nommé Franchot, qui était armurier ; il pensa tout à coup que cet homme pourrait lui donner un renseignement utile et il alla le trouver sur-le-champ.

Franchot dormait encore lorsque David, pénétrant sous la hutte de feuillage qui lui servait d'abri, le réveilla en lui frappant sur l'épaule.

Sans laisser à l'armurier le temps de se reconnaître, le Chasseur de bisons se pencha vers lui et lui dit à voix basse :

— Oui, c'est moi ; ne me fais pas de questions, je n'ai pas le temps d'y répondre, mais réponds à celles que je vais t'adresser. Il n'y a pas au camp d'autre ouvrier que toi qui connaisse le métier d'armurier ou de serrurier ?

— Non, certes... Mais je te croyais à Québec, David. Comment se fait-il?...

— Silence ! M. Varin l'intendant t'a-t-il fait demander dernièrement ?

— M. Varin?... Attends un peu, attends ! je dors encore... M. Varin ? fit-il en se frottant les yeux... Mais oui, je me rappelle être allé dans sa tente.

— Quand ?

— Quand ? Ma foi ! il y a peut-être une vingtaine de jours.

— Que t'a-t-il demandé ?

— Il voulait ouvrir une malle dont il avait perdu la clef.

— Bien. Comment était cette malle ?

— Une grande caisse noire, assez longue, avec des clous de cuivre.

— Il y a une vingtaine de jours, dis-tu ?

— Oui.

— Et tu étais seul avec lui ?

— Tout seul. Et puis, trois jours après, il m'a fait encore demander.

— Ah !

— Pour ouvrir la même malle.

— Et, cette fois, tu étais encore seul avec lui ?

— Non ; il y avait plusieurs personnes.

— Lesquelles ?

— Ma foi ! je ne les connais pas. J'ai seulement remarqué un pauvre diable qui avait fort mauvaise

mine et le prévôt de l'armée. Les autres, je les voyais pour la première fois. Ils avaient l'air d'étrangers. C'étaient sans doute des amis de M. Varin, de gros Riz-Pain-Sel.

— Es-tu resté dans la tente après avoir ouvert la malle ?

— Non ; ma besogne terminée, on m'a renvoyé.

— Très-bien... mon brave Franchot, je te remercie. Il faut que je te quitte, car je dois partir au petit jour. Encore en un mot : si tu as quelque amitié pour moi, ne dis à personne que tu m'as vu ce matin, ni à M. Varin surtout.

— Je ne demande pas mieux, David ; mais du diable si je comprends...

— Tu comprendras plus tard... Adieu !

Voici un témoignage précieux, pensa le chasseur en rejoignant à grands pas la partie du camp où Saint-Preux l'attendait. L'intendant a fait ouvrir une première fois la malle devant lui, sans témoin, évidemment pour cacher ses maudits billets dans l'habit de mon pauvre Pierre ; la seconde fois devant le grand prévôt et devant d'autres personnes, afin de faire constater les traces du vol... Ah ! M. le marquis demande des preuves... Que dira-t-il de celle-là ?

Quelques instants après, il retrouvait Saint-Preux, que M. de Bourlamaque venait de présenter à la Compagnie de Royal-Roussillon, dont le gentilhomme

français allait avoir l'honneur de prendre le commandement.

La petite colonne se mit en route à travers les grandes prairies au bout desquelles apparaissait, à l'horizon, le feuillage sombre d'une forêt.

Léveillé fermait la marche et veillait sur une charrette basse qui contenait les volumineux bagages de son maître et que traînait un vigoureux mulet.

Laissons cette troupe se diriger vers le lac Saint-Sacrement, sous la conduite de Gaston de Saint-Preux et du brave Chasseur de bisons, et retournons au bord du Champlain, où Jean d'Arramonde vient de s'embarquer avec ses Canadiens, Ouinnipeg et quelques guerriers sauvages.

Ouinnipeg comptait côtoyer le lac pendant deux ou trois jours, puis entrer dans les terres à la hauteur des lignes anglaises.

Six pirogues conduites par ces vigoureux rameurs, dont Jean d'Arramonde avait déjà eu l'occasion d'admirer l'agilité et la vigueur infatigable, contenaient la petite expédition.

D'Arramonde, Ouinnipeg et l'honnête Paterne se tenaient dans la première pirogue.

Aux questions timides que son valet lui avait posées au moment de s'aventurer de nouveau sur l'élément perfide, d'Arramonde n'avait pas eu le courage de répondre par un aveu sincère de la réalité.

En effet, si messire Paterne avait su que le but final

de l'expédition allait être une rencontre avec les troupes anglaises ou les hordes sauvages, il se serait sans doute obstinément refusé à partager les aventures de son maître.

Jean d'Arramonde avait donc employé à l'égard de l'ancien aide-droguiste le procédé ingénieux qu'il avait vu appliquer en Espagne aux pauvres chevaux craintifs que l'on met dans l'arène pour combattre le taureau.

Il avait appliqué un bandeau sur les yeux du trop confiant Paterne, et, lui cachant le but réel de l'expédition, il lui avait affirmé qu'ils allaient faire une promenade de quelques jours dans un pays magnifique, inconnu, où il pourrait faire une ample moisson de plantes rares.

— Pourvu que je trouve la *campanula rubra* ! s'était aussitôt écrié Paterne.

Et sa large figure s'était épanouie à l'idée qu'il allait peut-être mettre la main sur cette plante merveilleuse qui devait lui donner la fortune. Il s'était donc embarqué avec un joyeux empressement sur les pirogues indiennes.

X

LE PÈRE ANDRÉ.

La petite flottille naviguait depuis deux heures

environ en suivant de près les rives du lac ombragées de grands arbres, lorsque, au détour d'un îlot bordé de saules, Ouinnipeg aperçut tout à coup une barque amarrée et montée par un homme qui tenait en main une longue ligne de pêche.

L'inconnu suivait avec une attention si sérieuse et si passionnée les oscillations de sa ligne que le bruit léger des pagaies indiennes ne parvint pas à son oreille.

Ouinnipeg fit entendre un sifflement doux qui ressemblait au chant plaintif du martin-pêcheur.

Aussitôt les rames demeurèrent suspendues et les pirogues s'arrêtèrent.

A travers les branches des saules derrière lesquels il avait fait glisser sa barque, l'Aigle-Noir examinait attentivement le pêcheur mystérieux.

C'était un homme de haute stature, dont les larges épaules révélaient une force peu commune. Il tournait à moitié le dos aux nouveaux arrivants, et les traits de son visage étaient cachés par l'ombre d'un grand chapeau fait d'écorces tressées.

Ouinnipeg continuait son examen attentif et silencieux. Cet homme pouvait être un espion des Anglais, et il fallait être sur ses gardes.

Mais le pêcheur restait toujours immobile.

Jean d'Arramonde, qui n'avait nullement les qualités de patience des guerriers indiens, commençait déjà à s'irriter du retard causé par cet incident.

— Allons ! murmura-t-il, s'il plaît aux poissons du lac de ne pas mordre à la ligne de ce brave homme, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

L'Aigle-Noir parut avoir égard à l'impatience de son jeune compagnon. Il ramassa un caillou dans le fond de la pirogue et le jeta adroitement près de la ligne du pêcheur. Une aigrette argentée jaillit du fleuve ; l'inconnu tressaillit comme s'il eût été réveillé en sursaut et se retourna à demi.

— Mais c'est le père André ! s'écria un des Canadiens.

— Ah ! dit Ouinnipeg dont la physionomie exprima la surprise et la joie.

En même temps, il fit un signe et les six pirogues, doublant l'îlot, se rapprochèrent de la barque du pêcheur.

En voyant la petite flottille s'avancer tout à coup vers lui, ce dernier resta un instant la ligne en l'air, étonné de cette apparition soudaine.

Mais ayant reconnu Ouinnipeg debout à l'avant de sa pirogue il jeta sa ligne au fond du bateau et adressa au guerrier sauvage un sourire de bienvenue.

Le père André était un beau vieillard fort et robuste, aux traits accusés et brunis par le soleil. Il appartenait à cette race de missionnaires intrépides qui, deux cents ans auparavant, avaient si puissamment contribué, par l'énergie de leur caractère et



par l'austérité de leurs mœurs, à préparer la conquête du Canada et à gagner aux Français l'amitié et le dévouement des peuples sauvages.

Il avait passé quarante ans de sa vie dans le pays d'en haut, au milieu des tribus, les accompagnant soit à la chasse, soit à la guerre, et poursuivant son œuvre chrétienne avec l'ardeur infatigable d'un apôtre et la mâle énergie d'un soldat.

Depuis que les hostilités entre la France et l'Angleterre avaient recommencé dans la colonie, c'est-à-dire depuis quatre ans, le père André avait quitté les prairies et les bois et était venu s'établir au milieu des camps français. M. de Montcalm avait pour lui une vive affection et une vénération profonde. L'année précédente, à la bataille de Carillon, il avait eu l'occasion d'admirer son intrépidité. Lorsque le missionnaire, relevant sa robe brune, était allé ramasser les blessés sous le feu de l'ennemi et donner aux mourants les consolations suprêmes.

Il y avait chez ce vieillard accoutumé dès sa jeunesse à partager la rude existence des chasseurs et des guerriers et dont la vie tout entière s'était écoulée dans les solitudes des prairies, en face de l'œuvre admirable du Créateur, un singulier mélange d'énergie et de douceur, d'audace et de bonhomie.

Sous son aspect mâle et austère, il cachait l'âme candide d'un enfant. Il avait, en outre, cette sérénité d'esprit qui naît d'une vie pure et cette gaieté vivace

que Dieu a mise dans le sang français, ressort puissant et flexible qui semble acquérir une nouvelle force dans l'âme des soldats et des missionnaires.

— Sois le bienvenu, mon cher fils, dit le père André en tendant la main au chef sauvage, qui s'inclina respectueusement. Tu as donc quitté ton wigwam pour suivre les Français dans les sentiers de la guerre ?

— Oui, père ; les enfants de la prière ¹ auraient été traités de lâches et de vieilles femmes s'ils ne s'étaient pas levés pour défendre leurs frères blancs.

— Je reconnais le cœur généreux de mon fils rouge. L'Aigle-Noir est un grand guerrier, et les ennemis des Français peuvent compter les vides que son tomahawk a faits dans leurs rangs.

Quinnipeg se redressa fièrement, et cet éloge fit jaillir une flamme de sa noire prunelle.

— Comment se porte ma chère fille Sewannah ? reprit le missionnaire. Dieu a-t-il rendu à ton fils bien-aimé la santé et la vigueur ?

— Le Grand-Esprit a accordé ses bénédictions à la compagne de l'Aigle-Noir. Quant à mon fils, depuis que tes soins et tes prières lui ont rendu la vie l'an dernier, ajouta le chef sauvage dont la voix prit une touchante expression de douceur et de reconnais-

1. C'est le nom que portaient les Indiens convertis au catholicisme.

sance, il est devenu robuste et commence à tendre l'arc. Il m'a demandé souvent si son père à la barbe blanche ne viendrait pas visiter cette année les wigwams des guerriers abénaquis.

— J'irai les visiter dans quatre ou cinq lunes, s'il plaît à Dieu. Mais tu sais, mon cher fils, que ma place est avec les guerriers. Je dois rester ici tant que la hache de guerre sera levée entre ma nation et ses ennemis.

A ce moment, les yeux du vieillard tombèrent sur Jean d'Arramonde.

Le missionnaire regarda quelques instants avec attention le jeune gentilhomme, puis, quittant le ton grave et solennel qu'il avait pris pour parler au chef sauvage.

— Je vous prie d'excuser mon indiscretion, monsieur, dit-il en adressant à d'Arramonde un sourire bienveillant. D'après les insignes que vous portez, je vois que vous êtes officier. Or je connais tous les braves lieutenants de M. de Montcalm, et cependant il me semble que je n'ai pas encore eu le plaisir de vous rencontrer.

— Je ne suis à l'armée que depuis hier, mon père, répondit Jean d'Arramonde.

— Ah ! c'est donc cela ?

— Je suis arrivé de France il y a dix jours à peine.

— Vous venez de France, dit le missionnaire avec

émotion, de ce beau pays que j'aime sans le connaître et que je ne verrai sans doute jamais !... Ainsi, reprit-il après une pause, vous avez demandé à l'Aigle-Noir de vous faire visiter les rives ombragées du lac Champlain ?

— Non, mon père ; M. de Montcalm m'a confié le commandement d'une petite expédition, et le chef indien m'accompagne avec quelques-uns de ses guerriers pour me montrer la route et me prêter main-forte au besoin.

— Quoi ! vous allez vous battre contre les Anglais !

— Oui, mon père.

Le père André redressa sa haute taille ; son regard s'anima soudain.

Puis il demeura silencieux et ses mains tourmentèrent sa longue barbe. Le bon missionnaire semblait obsédé par une pensée ou par un désir qu'il n'osait exprimer.

— J'étais en train de pêcher, comme vous le voyez, dit-il enfin ; mais je crois, en vérité, que les poissons du lac commencent à connaître ma grande barbe... Ils n'approchent plus de mes lignes. Il est vrai que je leur fais depuis deux mois une guerre acharnée... Ah ! je m'aperçois que je vieillis, Aigle-Noir. Autrefois je ne serais pas resté ainsi inactif pendant deux mois. Te rappelles-tu, mon cher fils, le temps où j'accompagnais dans les grandes chasses aux bisons la tribu dont ton père était le vaillant sachem ? Tu

n'étais alors qu'un enfant. A cette époque, ajouta-t-il avec un soupir, on pouvait parcourir les vastes prairies de l'Amérique et ses grands lacs sans rencontrer un seul Anglais. Notre nation était souveraine maîtresse du pays et des chasses depuis le Saint-Laurent jusqu'au Mississipi!... Comme tout cela a changé ! Et comme nous changeons nous-mêmes !.. Assurément, il y a quelques années, je n'aurais pu rester pendant de longues semaines à la même place, un roseau à la main, attendant le bon plaisir des poissons qui, je le crains bien, sont plus madrés que moi.

Il y eut une pause de quelques instants.

— Mon père, dit l'Aigle-Noir dont l'esprit subtil semblait deviner ce qui se passait dans le cœur du vieux missionnaire, puisque les poissons du lac ne se laissent pas prendre à tes lignes, pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ? La poudre va peut-être bientôt parler, et si le Grand-Esprit rappelle à lui quelques-uns d'entre nous, tu pourrais leur dire les paroles qui ouvrent aux guerriers les prairies bienheureuses où ils chassent éternellement.

— Ouinnipeg a raison ! s'écria d'Arramondé. Venez avec nous, mon père. Nous aurons grand besoin sans doute de votre expérience, et peut-être, ajouta-t-il plus bas, de votre saint ministère.

— Eh bien ! j'accepte, dit le missionnaire, qui brûlait d'envie de suivre la petite expédition.

Il jeta ses lignes et ses filets dans le bateau qu'il poussa vivement sous les saules, puis sauta dans la pirogue de Ouinnipeg et vint s'asseoir auprès du gentilhomme béarnais.

L'Aigle-Noir fit un signal ; aussitôt les rameurs abénaquis saisirent leurs longues pagaies, et bientôt les six barques glissèrent de nouveau silencieuses et rapides sur la surface argentée du lac.

A ce moment, Jean d'Arramonde sentit une main timide lui toucher le bras.

Il se retourna. Paterne, l'œil triste et l'air piteux, se pencha vers lui et d'une voix mal assurée :

— Monsieur, fit-il, n'avez-vous pas dit tout à l'heure que nous allions nous battre contre les Anglais ?

— Ai-je dit cela ? répliqua d'Arramonde un peu interdit. Au fait, reprit-il, c'est bien possible, mon garçon. Nous rencontrerons peut-être quelques habits rouges là-bas, dans les bois.

— Mais, monsieur, je ne suis pas venu ici pour me battre, moi !

— Eh ! sois tranquille, Paterne, Tu trouveras bien toujours un arbre pour abriter ta précieuse personne, dans le cas où on nous tirerait des coups de fusil. D'ailleurs tu dois être rassuré maintenant. Si une balle te touche, voici un saint missionnaire qui pourra te donner l'absolution et te pardonner toutes les erreurs que tu as dû commettre au préjudice des

clients de ton ancien patron, lorsque tu préparais tes abominables drogues.

Cette perspective ne parut sourire que médiocrement à l'infortuné Paterne. Il fit une grimace significative. Mais son maître lui ayant représenté qu'il était trop tard pour reculer et, que s'il débarquait, il risquait de se perdre et de tomber sous le couteau à scalper des sauvages, le pauvre diable poussa un soupir et parut se résigner à son rôle de héros malgré lui.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

I

CONFIDENCES.

Jean d'Arramonde bénit le hasard heureux qui lui avait fait rencontrer le père André. La perspective d'avoir un chef peau-rouge pour unique compagnon pendant une longue route ne lui souriait que médiocrement; car, bien que Ouinnipeg se fût toujours montré pour lui plein de politesse et de déférence, il y avait dans ses manières un air de dignité froide et de supériorité un peu orgueilleuse auquel le jeune Français avait peine à s'habituer.

Et puis l'Aigle-Noir était grave, silencieux, et détestait les paroles inutiles. Or Jean d'Arramonde avait un vif besoin d'expansion, de mouvement, qu'il pouvait difficilement satisfaire dans la compagnie de cet Indien taciturne qui ne parlait que par sentences,

entre les lentes bouffées de son calumet, et qui ignorait jusqu'à l'existence du grand roi Henri.

Les détails que le missionnaire lui donna sur l'histoire de la Nouvelle-France, sur les mœurs des colons français ou des peuples sauvages qui l'habitaient, l'intéressèrent d'autant plus que toutes ces choses étaient parfaitement inconnues de cette France frivole qui soupçonnait à peine le riche et magnifique empire qu'elle possédait en Amérique.

Puis la conversation tomba sur M. de Montcalm et son armée. Alors la voix du vieux missionnaire devint émue, pénétrée, enthousiaste. Il raconta cette merveilleuse épopée qui durait depuis quatre ans et dont le grand marquis était le vaillant héros. Il redit ces victoires remportées dans les vastes solitudes de l'Amérique et dont le faible écho était à peine arrivé à Paris, ces batailles gagnées contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, cette invasion chaque année plus menaçante et repoussée chaque année avec un bonheur qui tenait du prodige, l'incroyable valeur et l'inaltérable gaieté du soldat au milieu des privations et des souffrances les plus cruelles, l'audace des officiers, Lévis, Bougainville, Bourlamaque, et enfin les vertus du général en chef, grand et simple comme un de ces héros de Plutarque dans l'intimité desquels il vivait, infatigable, valeureux, modeste, aimant la France par-dessus tout, demandant chaque jour secours à Dieu, en bon chrétien, se

conduisant ensuite en bon soldat et facilitant par son génie de capitaine les effets de cette protection divine.

Puis le père André dévoila avec indignation les plaies secrètes qui rongeaient cette belle et malheureuse colonie; il fit le portrait exact du gouverneur, homme honnête, mais faible, indécis, subjugué par les adroites manœuvres de l'intendant Bigot; il révéla l'existence honteuse de cette société d'accapareurs et de concussionnaires qui ruinaient la colonie et déshonoraient le nom français.

— Ah ! dit le missionnaire avec tristesse, si M. de Montcalm n'avait d'autres ennemis que les Anglais !... Mais croiriez-vous, monsieur, qu'après chacune de ses victoires il est obligé d'expliquer sa conduite et de s'excuser presque d'avoir vaincu ! Le lendemain de la bataille de Carillon où nos 3,000 soldats se battirent contre 20,000 Anglais et en tuèrent 6,000, M. de Montcalm écrivit à Paris une lettre qu'il m'a montrée ; et savez-vous quelle faveur il demandait pour récompense de sa victoire ? Il suppliait le ministre de le rappeler en France, tant il était indigné des intrigues qui se tramaient sans cesse autour de lui, tant son noble cœur souffrait des abus, des désordres qu'il était impuissant à réprimer ! On lui a refusé la grâce qu'il demandait, on lui a fait savoir que le roi comptait sur lui pour défendre la Nouvelle-France... Alors il a oublié les tristesses dont son âme était remplie, il a fait le sacri-

fice de sa fortune et de sa santé qui s'épuisent ici, il s'est incliné devant l'ordre du roi et a répondu qu'il sauverait la colonie ou qu'il périrait. Vous verrez qu'il tiendra sa parole... Mais, hélas ! sauvera-t-il la colonie ?

Le missionnaire se tut quelques instants, et son regard devint triste et pensif comme s'il eût contemplé par avance le fatal dénouement du grand drame dont la Nouvelle-France était le théâtre.

Puis, au bout d'un long silence, il murmura :

— S'il doit mourir, Dieu veuille qu'il périsse du moins de la main des Anglais

II

LA CHASSE DU PÈRE ANDRÉ.

Après trois jours de navigation, les pirogues indiennes entrèrent dans le lac Saint-Sacrement, puis, au bout de quatre autres jours, elles parvinrent à l'extrémité de ce lac, à proximité des lignes anglaises.

A mesure que l'on approchait de l'ennemi, Quinipeg redoublait de précautions. La meilleure partie du trajet se faisait pendant la nuit. Le jour, les pirogues suivaient les bords du lac et comme, à la suite de la fonte des neiges et des glaces, les eaux étaient très-hautes, on passait souvent entre des arbres inondés

dont les troncs énormes dérobaient à tous les regards la marche de la petite expédition. Mais le rapprochement des troncs et l'enchevêtrement des branches et des lianes, qui pendaient comme les réseaux déchirés d'immenses filets, rendaient cette marche extrêmement lente.

Le gentilhomme béarnais commençait à s'impatienter de la longueur de la route. Il se disait que peut-être, au moment même où les pirogues s'avançaient avec tant de peine à travers ce dédale de troncs d'arbres, Saint-Preux avait déjà rencontré les Anglais et pris sur lui un avantage décisif.

A la fin du septième jour, il pria Ouinnipeg d'envoyer deux Indiens à la découverte et, comme la nuit allait venir, il proposa au chef abénaqui de faire une halte dans la forêt qui bordait le lac, en attendant les nouvelles que les deux guerriers partis en reconnaissance devaient leur apporter.

Il était indispensable d'accorder quelque repos aux sauvages et aux volontaires canadiens qui, malgré la résistance extraordinaire qu'ils savaient opposer à la fatigue, étaient exténués par les efforts qu'ils faisaient nuit et jour pour diriger les pirogues pesamment chargées à travers les obstacles qui encombraient la rive.

Depuis le lever du soleil, les pauvres gens n'avaient pris aucune nourriture et ils avaient grand besoin de réparer leurs forces épuisées.

Ouinnipeg donna à ses rameurs l'ordre d'accoster.

Mais alors se produisit un incident qui plongea la petite troupe dans la consternation.

Les cinq premières pirogues avaient déjà abordé, lorsque, par suite d'une fausse manœuvre des Canadiens qui la montaient, la sixième se heurta violemment contre un tronc à fleur d'eau.

Elle sombra aussitôt.

Or cette dernière pirogue contenait les vivres, les salaisons, la farine et le baril de rhum qui constituaient toutes les provisions de la petite expédition.

On se trouvait donc tout à coup sans vivres, au moment même où ces estomacs affamés réclamaient le plus impérieusement satisfaction.

Les Canadiens s'entre-regardèrent avec stupeur, Jean d'Arramonde s'emporta, le père André leva les yeux au ciel, comme pour demander à la Providence un peu de cette manne qu'elle avait envoyée jadis si à propos aux Hébreux mourants de faim.

Seul, Ouinnipeg ne perdit rien de son calme et de son sang-froid. Il fit amarrer solidement les cinq pirogues qu'il dissimula avec soin sous le feuillage d'un gros arbre dont l'inondation avait miné les racines et qui baignait sa tête chevelue dans les eaux du lac.

Puis il donna un ordre à trois de ses guerriers qui partirent dans trois directions différentes, après avoir changé leur fusil contre un arc.

Il revint ensuite vers le groupe consterné formé par Jean d'Arramonde, le missionnaire et les volontaires

canadiens. Quant à Paterne, il s'était mis sournoisement à l'écart et, armé d'un long bâton, il suait sang et eau pour attraper un jambon échappé au naufrage et que le courant entraînait rapidement.

— Mon frère blanc désire sans doute se reposer, dit l'Aigle-Noir à Jean d'Arramonde. Je connais près d'ici une petite clairière où ses guerriers pourront passer la nuit. Mes jeunes hommes veilleront.

— Eh bien ! conduisez-nous, Aigle-Noir, dit d'Arramonde en soupirant. Nous allons tâcher de remplacer par quelques heures de sommeil le souper absent.

— Trois de mes jeunes hommes parcourent le bois en ce moment. Ils apporteront peut-être un daim ou un orignal.

— Ah ! par le ciel, Ouinnipeg, vous êtes un sage et prudent guerrier ! s'écria d'Arramonde à qui la présence d'esprit du chef sauvage rendit soudain courage et confiance. En avant donc !

Tandis que la petite troupe s'installait dans la clairière où l'Aigle-Noir l'avait conduite et allumait le feu destiné à rôtir le daim promis par le chef indien, le père André s'éloignait, dans l'espoir de trouver parmi les mousses de la forêt quelques œufs d'outarde ou de poule de bruyère.

Le missionnaire marcha longtemps à travers bois, écartant les herbes du bout de son bâton, levant les yeux vers les branches des arbres pour tâcher d'y découvrir un nid, mettant enfin dans ses recherches le zèle

et l'ardeur qu'il apportait à toutes ses actions. Il ne sentait ni les épines qui lui piquaient les jambes ni les grandes lianes qui lui fouettaient le visage.

Il ne s'inquiétait guère non plus de la route qu'il suivait, ni des difficultés que pourrait présenter le retour à travers les fourrés épais d'un bois inconnu.

— Ces pauvres enfants ! murmurait-il en allant droit devant lui à grandes enjambées et en se débattant avec vigueur contre l'enchevêtrement des branches et des lianes, ils sont épuisés de fatigue et de faim... à la veille peut-être de se battre. Si je pouvais leur rapporter au moins quelques œufs et quelques fruits !

Tout à coup un léger bruit dans un fourré voisin parvint à son oreille.

Il s'arrêta et écouta.

Il ne s'était pas trompé : il entendit à peu de distance un froissement de branches produit sans doute par le passage d'un animal qui devait être de forte taille.

Le père André se dirigea aussitôt de ce côté en marchant doucement.

Il écarta les ronces et les lianes et se trouva bientôt devant une sorte de petite clairière entourée de tous côtés de sapins élevés.

Au milieu de cette clairière, un animal au pelage fauve gisait à terre ; c'était un jeune daim.

La tête à demi renversée, le pauvre animal léchait lentement une large blessure qu'il avait au flanc.

L'herbe autour de lui était toute sanglante. Un morceau de bois planté dans sa blessure indiquait qu'il avait été atteint d'une flèche. Dans sa fuite rapide, il avait sans doute heurté des branches, traversé des buissons, et la flèche en tournant dans la plaie l'avait affreusement déchirée.

Épuisé par la perte de son sang, il était venu tomber en cet endroit écarté.

Un éclair de joie traversa les regards du père André. Il serra le bâton qu'il tenait à la main et entra rapidement dans la clairière afin d'achever l'animal. Il se représentait par avance le plaisir qu'éprouveraient « ses pauvres enfants » lorsqu'ils le verraient arriver portant sur ses épaule cette belle pièce de venaison.

En entendant un bruit de pas, le daim blessé releva brusquement la tête. Il aperçut le vieillard et, par un effort désespéré, se mit debout pour essayer de fuir ; mais ses jambes tremblèrent sous lui et, fléchissant les jarrets, il retomba lourdement à terre. Un frisson de fièvre ou de terreur courut sur son pelage sombre.

Le père André s'approcha ; déjà son bras vigoureux se levait pour frapper... L'animal tourna vers lui ses grands yeux noirs, doux et profonds, il fit entendre un petit brame plaintif et le regard qu'il attachait sur le vieux missionnaire devint humide, comme si une larme eût humecté le jais de ses prunelles.

Le vieillard parut hésiter ; son bras resta un instant levé, immobile, puis peu à peu s'abaissa. La pointe du bâton toucha doucement la terre et le missionnaire, s'appuyant sur son arme, fixa son bon regard sur la victime qu'il allait sacrifier.

— Pauvre animal ! murmura-t-il, Dieu t'a permis d'échapper à l'ennemi qui t'avait blessé... Ne serait-ce pas l'offenser que de t'ôter la vie ?

Le bâton glissa de ses mains et tomba dans l'herbe.

Comme s'il eût compris la pensée de clémence qui avait désarmé son ennemi, le gracieux animal cessa de fixer sur le vieillard ses regards suppliants et recommença à lécher le sang qui coulait de sa blessure.

Le père André regarda cette plaie sanglante.

— Pauvre bête, dit-il, comme elle doit souffrir !

Il fit quelques pas dans la clairière, ramassa deux poignées d'herbes et cueillit les feuilles d'une plante que les Indiens employaient avec succès pour guérir leurs blessures.

Quelques instants après, il était agenouillé près du daim blessé. Il retira le fer de la flèche, étancha le sang avec une poignée d'herbes et mit sur la blessure une compresse de larges feuilles. Les grands yeux noirs de l'animal s'attachèrent de nouveau sur le visage du vieillard ; mais, cette fois, ils avaient une expression presque humaine de reconnaissance ; inclinant sa tête fine, le pauvre daim lécha doucement les mains vénérables qui le pansaient.

— Décidément, se dit le père André en regardant le blessé avec un sourire ému, je crois que j'aurais fait un bien mauvais chasseur... Je n'ai pas la vocation.

Prenant ensuite l'animal dans ses bras, comme s'il se fût agi d'un enfant, il alla le déposer sur les mousses épaisses qui tapissaient l'ombre du fourré.

— Comme cela, pensa-t-il en jetant un dernier regard sur le blessé, il sera à l'abri de la dent des bêtes féroces.

Après cette bonne action accomplie d'une façon si simple et si touchante, l'excellent vieillard s'apprêtait à reprendre sa course un peu aventureuse à travers le bois, lorsque tout à coup le fourré en face de lui s'ouvrit de nouveau et livra passage à un guerrier peau-rouge.

III

LE SERPENT-ROUGE.

Le missionnaire eut un mouvement de surprise, mais non de crainte, car il savait que l'habit dont il était revêtu était respecté des Indiens, qu'ils appartenissent à une tribu hostile ou amie, idolâtre ou catholique.

D'ailleurs il reconnut vite le nouvel arrivant. C'était Mounghaâla, un des guerriers abénaquis envoyés à la chasse par Ouinnipeg.

De son côté, le Peau-Rouge laissa échapper un geste de surprise en apercevant devant lui le missionnaire.

— Que mon père à la barbe blanche soit le bienvenu ! dit-il d'une voix haletante. J'ai aperçu tout à l'heure un troupeau de daims, j'ai tiré et je crois avoir blessé un de ces animaux. Mon père ne l'aurait-il pas vu passer près d'ici ? Son oreille subtile n'a-t-elle pas entendu le bruit de sa course légère ?

Le missionnaire se plaça résolument devant le daim blessé ; son cœur s'était serré à la pensée que le pauvre animal auquel il venait de sauver la vie pourrait tomber entre les mains du chasseur, et une inclination de tête équivoque répondit au guerrier.

Le Peau-Rouge eut un geste de dépit.

— Mon fils, reprit le père André avec un sourire malicieux, cela t'apprendra qu'un chasseur doit toujours tuer son gibier du premier coup.

— J'ai lancé ma flèche sans tenir compte du vent, dit l'Indien en baissant la tête d'un air un peu consterné, car il passait pour l'un des meilleurs tireurs de la tribu. Je croyais pourtant l'avoir atteint en pleine poitrine. Mais je sais la direction qu'a prise le troupeau, je vais la suivre. Il ne faut pas que Mounghaâla se présente les mains vides devant son père l'Aigle-Noir.

— Voici la nuit qui vient, dit le père André ; il serait, je crois, plus prudent de regagner le camp.

Tu trouveras peut-être sur ta route une outarde ou quelque coq d'Inde.

— Mon père m'accompagnera-t-il ?

— Je t'accompagnerai.

Un sourire d'espoir anima la grave physionomie du Peau-Rouge.

— Si le Grand-Esprit est avec nous, la chasse sera bonne, dit-il d'un air de triomphe.

L'événement ne tarda pas à justifier la confiance un peu superstitieuse de l'Indien.

Ils avaient fait à peine cinquante pas dans le bois lorsque tout à coup deux gros oiseaux se levèrent devant eux. Au moment où ils atteignaient à grand bruit d'ailes les premières branches d'un sapin touffu derrière lequel ils allaient disparaître, une flèche adroitement lancée par Mounghaâla toucha l'un d'eux. C'était un magnifique coq de bruyère.

Ce coup heureux consola aussitôt le guerrier peau-rouge de l'échec que son amour-propre de chasseur avait subi quelques instants auparavant.

De son côté, le père André félicita d'autant plus vivement Mounghaâla que son exploit diminuait un peu les remords qu'il éprouvait lui-même.

Le bon vieillard commençait, en effet, à se reprocher la faiblesse de son cœur et il était un peu confus de songer que, pour sauver un animal à demi mort il exposait peut-être ses compagnons aux cruelles souffrances de la faim.

L'adroite flèche de Mounghaâla était donc venue fort à propos calmer ses inquiétudes. En soulevant l'énorme oiseau que le jeune Peau-Rouge venait d'abattre, le missionnaire laissa échapper une exclamation de joie.

— Il est presque aussi gros qu'un daim ! s'écria-t-il.

Et cette pensée consolante dissipa aussitôt ses derniers regrets.

Ils reprirent leur marche un instant interrompue par cet heureux incident.

Au bout de quelques minutes, une sorte de gloussement doux et prolongé parvint à l'oreille exercée du Peau-Rouge.

Il s'arrêta soudain, mit un doigt sur ses lèvres, puis murmura :

— Écoutez, père ; j'entends le cri de la femelle. Elle doit s'être reposée dans ce petit bois d'érables.

Ajustant une flèche sur la corde de son arc, il s'élança légèrement dans cette direction et disparut bientôt aux regards du père André.

Quelques instants s'écoulèrent ; Mounghaâla ne revenait pas.

Le missionnaire pensa que le jeune Indien s'était peut-être laissé entraîner à la poursuite de l'oiseau.

Il attendit patiemment.

Mais les minutes s'écoulaient, le soir allait venir et il fallait regagner au plus vite le campement de la petite expédition.

Le père André se décida donc à pénétrer à son tour dans le bois d'érables afin d'appeler l'imprudent chasseur.

Traversant le fourré où Mounghaâla s'était enfoncé, il se dirigea dans une sorte de passage frayé sans doute par les animaux de la forêt et où le jour arrivait à peine à travers le feuillage touffu des érables.

Tout à coup un cri d'horreur s'échappa de la poitrine du missionnaire.

A deux pas devant lui, un guerrier peau-rouge gisait étendu sur le ventre ; un large couteau était enfoncé entre ses épaules, son crâne sanglant était dépouillé de sa chevelure.

Le père André devint tout pâle, il se baissa en frissonnant et ses mains tremblantes retournèrent le cadavre.

Il reconnut le pauvre Mounghaâla.

Glacé de stupeur, le vieillard regarda autour de lui pour chercher les traces de l'assassin.

L'obscurité qui régnait sous la sombre voûte des arbres ne lui permit pas d'apercevoir deux yeux noirs et ardents qui le regardaient à travers le fourré voisin.

Le père André s'agenouilla, et, après avoir constaté que le cœur du pauvre Indien avait cessé de battre, il prononça quelques prières sur ce corps inanimé.

Au moment où il allait se relever, une main s'appesantit sur son épaule. Il se retourna et vit près de

son visage la figure tatouée d'un Peau-Rouge aux regards cruels.

Le missionnaire comprit alors le piège dans lequel Mounghaâla était tombé ; cet Indien l'avait attiré dans le bois en imitant le cri du coq de bruyère et l'avait tué par derrière, sans défense.

Le vieillard se releva ; sa physionomie calme n'exprimait aucune émotion. Seulement il fixa sur le Peau-Rouge un regard triste et sévère et, sans parler, désigna de sa main étendue le cadavre du pauvre Mounghaâla.

L'Indien répondit par un signe affirmatif à la muette interrogation du missionnaire, puis, relevant fièrement la tête :

— Mon père à la barbe blanche ne me reconnaît donc pas ? dit-il d'une voix rude et gutturale. Je suis le Serpent-Rouge.

— Le chef de la tribu des Delawares ? Si, je te reconnais, fit le missionnaire d'un ton ferme. Ton père avait embrassé notre religion ; toi, tu es retourné au culte des idoles. Ton père était le fidèle ami des Français ; toi, tu combats avec leurs ennemis, et tu massacres leurs alliés.

— Le Chat-Tigre était vieux, dit l'Indien avec mépris ; il se laissait conduire comme un enfant timide. Le Serpent-Rouge n'a d'autre maître que le Grand-Esprit, et s'il combat avec les Anglais, c'est que les Anglais lui ont promis de lui rendre le territoire de

chasse que ton peuple a arraché autrefois par ruse à la faiblesse d'un vieillard. Quant à ce guerrier, ajouta-t-il en touchant du pied le corps du chasseur abénaqui, je l'ai tué, comme je tuerai tous ceux de sa tribu qui se trouveront à portée de ma hache ou de mon fusil. L'Aigle-Noir a massacré l'année dernière près de Carillon trente de mes jeunes hommes, et je n'enterrerai la hache de guerre que lorsque sa chevelure sera suspendue ici.

Et il indiqua du doigt sa ceinture ornée de quelques-uns de ces affreux trophées et où pendait la chevelure sanglante du malheureux Mounghaâla.

— L'Aigle-Noir a tué tes jeunes hommes dans le combat, dit le père André avec force; il les a frappés loyalement, en face; c'est un courageux guerrier qui n'a jamais attaqué par derrière un ennemi désarmé.

— Les cheveux de mon père ont blanchi dans les temples de son Dieu et non dans les sentiers de la guerre, répondit le chef peau-rouge d'un ton de mépris. Sa main n'a jamais touché la hache ou la carabine, il ne sait pas que le devoir d'un guerrier est de tuer son ennemi partout où il le rencontre.

En disant ces mots, le Serpent-Rouge se pencha, arracha tranquillement son couteau de la plaie profonde où il était planté, l'essuya dans un buisson et le mit à sa ceinture.

Puis, redressant sa haute taille, il continua avec une expression railleuse et hautaine :

— L'hospitalité que je vais offrir à mon père ne vaudra peut-être pas celle de son fils l'Aigle-Noir, mais il sera, je crois, plus en sûreté dans le camp des Delawares que dans celui des guerriers abénaquis.

Le père André ne se méprit pas au sens de ces paroles. Il était désormais le prisonnier d'une tribu ennemie et cruelle.

Toutefois la perspective de cette dangereuse captivité ne troubla guère son âme intrépide. Seulement il pensa avec une douloureuse inquiétude aux périls auxquels ses amis allaient être exposés.

La tribu des Delawares était nombreuse. Si le Serpent-Rouge parvenait à découvrir la retraite où la petite expédition avait établi son camp, il pouvait surprendre et massacrer, jusqu'au dernier, d'Arramonde et ses compagnons.

Comment les prévenir du danger qui les menaçait ?

IV

L'ATTAQUE.

Bien que l'Aigle-Noir ne pût soupçonner qu'une tribu nombreuse et hostile avait dressé ses wigwams dans cette même forêt, il avait pris toutes les précautions nécessaires pour garantir d'une surprise le détachement qu'il était chargé de conduire.

Cinq de ses guerriers étaient en sentinelle de distance en distance à cent mètres environ du camp. A la moindre alerte, les pirogues auraient été détachées du rivage et poussées au large.

Un seul feu avait été allumé pour attendre le fameux daim que le chef sauvage avait annoncé à Jean d'Arramonde, et trois Canadiens tenaient leurs grands manteaux étendus autour de ce feu afin d'en cacher la flamme.

Une heure s'écoula.

Au bout de cet espace de temps, l'un des chasseurs arriva ; il n'avait trouvé qu'un écureuil et deux œufs de poule d'Inde. Le second parut un quart d'heure après, portant une outarde de moyenne grosseur.

On attendait encore, espérant que Mounghaâla, le meilleur chasseur de la tribu, viendrait compléter ce triste menu. Mais comme, à mesure que le temps s'écoulait, la fatigue et la faim se faisaient plus cruellement sentir, on résolut d'attaquer, en attendant mieux, le maigre gibier apporté par les chasseurs.

Tandis que l'écureuil et l'outarde cuisaient de compagnie, embrochés dans une longue baguette qu'un Canadien tournait sans cesse, l'attention de Jean d'Arramonde fut attirée par le singulier manège auquel maître Patern... trait depuis quelques instants.

Ses deux grosses mains croisées derrière le dos, le nez au vent et la mine lasouciante, l'ancien aide-

droguiste se promenait tout seul à l'extrémité de la petite clairière.

Mais sa promenade le ramenait sans cesse vers un gros arbre dont il faisait consciencieusement le tour et derrière lequel il s'attardait toujours quelques instants.

D'Arramonde résolut d'éclaircir le mystère de ces singulières évolutions. Il se glissa doucement derrière Paterne, et au moment où ce dernier disparaissait de l'autre côté de l'arbre, il fit le tour opposé et alla se poster contre un épais buisson d'épine-vinette.

Il vit alors maître Paterne jeter autour de lui un regard circonspect. Après avoir constaté qu'aucun œil indiscret ne l'épiait, il se mit à genoux, écarta les hautes herbes et y prit avec précaution le fameux jambon qu'il avait sauvé du naufrage et caché prudemment en cet endroit retiré.

Il le soupesa, le flaira, le regarda d'un œil attendri, puis tailla dans une brèche déjà profonde une tranche épaisse que sa large bouche engloutit rapidement.

Ensuite il remia le jambon dans la cachette, plaça de nouveau ses mains derrière son dos et, tout en remuant les mâchoires avec une précipitation comique, reprit tranquillement sa promenade autour de l'arbre.

— Ah ! pendard, je t'y prends ! s'écria d'Arramonde qui s'élança aussitôt vers lui et le saisit par le collet

de son habit. C'est ainsi que tu t'empiffres tandis que ton maître et tes camarades meurent de faim!

Paterne faillit s'étrangler de peur en se voyant découvert et en sentant la main vigoureuse de son maître le secouer si rudement.

Il tomba à genoux et demanda grâce d'une voix entrecoupée autant par l'émotion que par les efforts désespérés qu'il faisait pour avaler l'énorme morceau qui lui gonflait les joues.

— Maraude ! poursuivit d'Arramonde furieux ; pour te punir, tu vas aller immédiatement monter la garde à cent mètres du camp... et si des Indiens anthropophages, séduits par ton aspect gras et dodu, s'emparent de toi, tu n'auras qu'à accuser ta gourmandise, et tu seras puni par où tu as péché !

Le pauvre Paterne, effrayé par cette terrible menace qu'il prit au sérieux, essaya de fléchir son maître ; mais d'Arramonde fut inexorable et, après avoir distribué à ses compagnons le superbe jambon qu'il venait d'arracher à la voracité de son valet, il fit conduire ce dernier à la garde du camp, sur la même ligne que les sentinelles indiennes et sans autre arme qu'un bâton pointu.

Grâce à ce supplément inattendu, la petite troupe put apaiser sa faim. Ce frugal repas fut arrosé de l'eau du lac, puis chacun se roula dans son manteau et s'endormit, à l'exception de l'Aigle-Noir, qui, après avoir éteint les dernières braises du foyer, s'assit sur

un arbre renversé et demeura immobile, attentif.

La nuit était complètement venue depuis près de deux heures, lorsque tout à coup le roucoulement doux du ramier frappa l'oreille du chef sauvage.

Il se retourna brusquement et darda son regard perçant dans l'obscurité de la forêt.

Quelques instants s'écoulèrent.

Bientôt Ouinnipeg entendit un froissement de branches à peine perceptible, et une forme noire rampant à travers les guerriers endormis dans la clairière s'avança vers lui.

— Oah ! dit le chef à demi-voix en se penchant vers cette singulière apparition.

Au même instant, l'homme qui rampait sauta sur ses pieds et s'approcha rapidement de l'Aigle-Noir.

Ce dernier reconnut alors Chérokéah, un des guerriers qu'il avait envoyés en reconnaissance quelques heures auparavant.

Étendant son bras dans la direction de l'ouest :

— Les Delawares ! dit le guerrier indien d'une voix basse.

Une rapide expression d'inquiétude passa sur le front grave de l'Aigle-Noir.

— Mon fils les a vus ? demanda-t-il.

— Chérokéah a pénétré dans l'enceinte de leurs wigwams, répliqua le Peau-Rouge en relevant la tête avec orgueil.

— Sont-ils nombreux ?

L'Indien désigna d'un geste circulaire les dormeurs étendus autour de lui et, levant la main en l'air, montra trois doigts à Ouinnipeg.

Cela signifiait que les Delawares étaient trois fois plus nombreux que les Abénaquis et les Canadiens.

Puis, baissant les yeux d'un air affligé, le guerrier peau-rouge mit une main sur sa poitrine :

— Mon père ne reverra plus son fils Mounghaâla, dit-il d'une voix sourde ; un couteau delaware a pris sa vie, sa chevelure pend à une ceinture delaware.

Un éclair rapide passa dans les yeux de l'Aigle-Noir, son visage cuivré devint blême.

— Ils ont tué Mounghaâla ! murmura-t-il avec une effrayante expression de colère.

Le guerrier inclina tristement la tête, puis reprit :

— L'Aigle-Noir ne reverra pas non plus son père aux cheveux blancs. J'ai aperçu le Serpent-Rouge qui entrait avec lui au milieu des wigwams de la tribu delaware. Il est leur prisonnier.

Ouinnipeg croisa ses bras sur sa poitrine. Baissant sa tête énergique, il réfléchit quelques instants et compta du regard les guerriers endormis autour de lui.

Sa première pensée avait été de marcher immédiatement sur le camp delaware, de le surprendre, de venger la mort de Mounghaâla et d'arracher le père André au Serpent-Rouge.

Mais le chef abénaqui était trop prudent pour ne

pas reconnaître que ce projet était impraticable.

Le Serpent-Rouge, averti de la présence des Abénaquis dans la forêt du Saint-Sacrement, devait être sur ses gardes. On ne pouvait espérer le surprendre. D'ailleurs la fatigue des guerriers sauvages et canadiens et leur petit nombre comparé à celui de l'ennemi ne permettraient pas, évidemment, de combattre avec quelque chance de succès.

Sombre et préoccupé, l'Aigle-Noir s'approcha lentement de Jean d'Arramonde, le réveilla en lui touchant l'épaule et lui apprit la fâcheuse nouvelle qu'il venait de recevoir.

— Eh bien ! s'écria le Béarnais en se levant vivement, il faut aller délivrer sur l'heure le père André et donner une leçon à ces mécréants. Ils sont nombreux, dites-vous ; tant mieux ! nous en tuerons davantage.

Le chef sauvage secoua la tête. Il ouvrait déjà la bouche pour persuader au jeune aventurier qu'une semblable expédition serait une folie et qu'il valait mieux, en cette circonstance, employer la ruse que la force, lorsque tout à coup un cri guttural, terrible, déchira le silence de la vieille forêt.

En un instant, tous les Abénaquis furent sur pied, le fusil à la main ; les volontaires canadiens les imitèrent, et tous demeurèrent le cou tendu, le doigt sur la détente de leur arme, le cœur serré par l'angoisse d'un danger inconnu.

Soudain un coup de feu retentit dans le bois ; quatre autres détonations suivirent aussitôt.

C'étaient les sentinelles indiennes qui venaient de tirer. Quelques secondes après, les cinq guerriers peaux-rouges franchissaient en bondissant les buissons qui entouraient la petite clairière et tombaient au milieu de leurs compagnons en criant :

— Les Delawares ! les Delawares !

Il y eut un moment de confusion.

— Aux pirogues ! cria le chef abénaqui.

— En avant ! dit Jean d'Arramonde qui, brandissant son épée, voulut entraîner ses Canadiens au-devant des ennemis cachés dans le bois. En avant ! en avant ! répéta-t-il en voyant ses hommes hésiter entre le combat qu'il ordonnait et la retraite conseillée par l'Aigle-Noir. Vous laisserez-vous effrayer par ces mendiants déguenillés ? En avant ! et feu sur les Delawares !

Au même instant, de vives lueurs éclairèrent les voûtes sombres de la forêt. Des feux rouges allumés de tous côtés par les Delawares illuminèrent les troncs des arbres gigantesques et les faisceaux de lianes qui pendaient aux branches.

Au sein de cette lumière ardente, les sauvages ennemis bondissaient comme des diables noirs, tirant au hasard, brandissant leurs haches et poussant de sinistres hurlements pour terrifier leurs adversaires. Effrayés par ces clameurs, de grands oiseaux de nuit

s'élevaient de tous côtés, tourbillonnaient au-dessus des torches enflammées et ajoutaient par leurs lourds battements d'ailes et par leurs cris à l'étrangeté de cette scène nocturne.

— Feu ! répéta d'Arramonde.

Et avant que l'Aigle-Noir, qui avait couru aux pirogues avec ses guerriers, eût pu s'interposer pour empêcher cette folle imprudence, quelques coups de feu avaient été tirés par les volontaires canadiens sur les ombres noires qui couraient à travers les arbres de la forêt.

Cette décharge apprit aux Delawares la position exacte de leurs ennemis.

Cessant aussitôt leurs mouvements désordonnés, ils serrèrent leurs rangs et firent feu à leur tour.

Deux Canadiens tombèrent blessés : une balle perça le chapeau de Jean d'Arramonde.

— Aux pirogues ! cria de nouveau l'Aigle-Noir.

Les Canadiens battirent aussitôt en retraite, se rapprochèrent de la rive, et, tandis que les balles sifflaient autour d'eux et déchiquetaient l'écorce des arbres, ils s'enfoncèrent dans les buissons qui cachaient les bords du lac et montèrent rapidement dans les pirogues.

Les guerriers abénaquis les y avaient précédés et tenaient déjà les pagaies dans leurs mains robustes, prêts à lancer leurs légères embarcations au milieu du lac à un signal de l'Aigle-Noir.

Quinnipeg donna ce signal, car il croyait que toute la troupe s'était ralliée dans les barques et il ne pouvait soupçonner que le chef de cette troupe, emporté par son ardeur irréflechie, s'était obstiné à poursuivre un combat inutile.

Tandis que, silencieuses et rapides les pirogues s'éloignaient du rivage, Jean d'Arramonde, sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi ou non, se précipitait, un pistolet d'une main, son épée de l'autre, sur les Delawares qui venaient de franchir le cercle de broussailles dont la clairière était entourée.

Il déchargea son pistolet et tua un Indien; mais, au moment où il portait un coup furieux au Serpent-Rouge, son épée se brisa sur la hache du chef delaware. Déjà un Indien levait son couteau pour le frapper, lorsque le Serpent-Rouge arrêtant le bras de son guerrier :

— Ce prisonnier m'appartient, dit-il avec hauteur; qu'on lui lie les mains.

Puis, brandissant sa hache, il reprit sa course, espérant atteindre l'Aigle-Noir; mais lorsqu'il eut traversé la clairière déserte et franchi les buissons il aperçut les eaux du lac et comprit que son plus mortel ennemi venait de lui échapper.

Le Serpent-Rouge poussa une exclamation de rage.

L'obscurité profonde l'empêchait de suivre du regard la direction que les pirogues avaient prise.

Il entendait seulement un faible clapotement produit par le jeu régulier des pagaies.

Arrachant une carabine des mains d'un de ses guerriers, le delaware fit feu du côté d'où venait ce bruit de rames. Quelques Delawares l'imitèrent et tirèrent au hasard; mais cette fois aucune détonation ne vint leur indiquer la position de la petite flottille.

L'Aigle-Noir répondait par un dédaigneux silence aux provocations de son ennemi.

Le chef delaware et ses guerriers étaient fous de rage en voyant le peu de succès de leur expédition, dont l'échec aurait été complet, si l'imprudent d'Arramonde n'était pas venu se jeter étourdiment entre leurs mains.

Le Serpent-Rouge avait pourtant bien pris ses mesures pour surprendre son ennemi.

Malgré l'adresse avec laquelle il croyait avoir rempli sa mission, l'Abénaqui Chérokéah avait été aperçu par un guerrier delaware au moment où, caché dans les grandes herbes, il épiait le camp ennemi.

Aussitôt l'éveil avait été donné secrètement et, lorsque le guerrier abénaqui avait quitté sa cachette pour revenir au camp de l'Aigle-Noir, trente Delawares, choisis parmi les plus vigoureux et les plus adroits, s'étaient engagés sur sa piste, conduits par le Serpent-Rouge.

Mais la précaution prise par Ouinnipeg d'établir son

camp sur les rives du lac avait fait échouer cette entreprise audacieuse, et l'Aigle-Noir avait pu échapper heureusement à l'ennemi qui comptait le surprendre.

V

LES WIGWAMS DELAWARES.

En faisant feu sur les Delawares dispersés dans le bois, les adroits tireurs canadiens avaient tué quelques-uns de ces sauvages.

Aussi, lorsque, vers le matin, la troupe dirigée par le Serpent-Rouge revint au campement de la tribu delaware, une explosion de cris de douleur et d'imprécations accueillit son retour.

Une horde de femmes assaillit les guerriers indiens avec d'effroyables clameurs, leur reprochant d'avoir laissé assassiner sans les défendre et sans les venger, leurs pères, leurs frères et leurs époux.

Il y avait entre les deux tribus des Delawares et des Abénaquis une haine mortelle. L'année précédente, les Delawares avaient été défaites dans tous les combats, et leurs ennemis leur avaient fait éprouver des pertes sanglantes.

L'insuccès de cette nouvelle rencontre et la mort de quatre ou cinq guerriers avaient poussé au plus haut point l'exaspération des sauvages.

Après avoir lancé contre ceux qui revenaient

leurs sarcasmes et leurs cris de fureur, les femmes entourèrent la hutte du conseil où étaient réunis les sachems, ou vieillards de la tribu, et recommencèrent leurs vociférations.

Le Serpent-Rouge, le front haut, l'œil enflammé de honte et de colère, fendit cette foule furieuse qu'il dominait de toute la tête et pénétra dans la hutte du conseil, où il trouva réunis les cinq vieillards de la tribu qui, accroupis graves et immobiles sur la natte étendue à terre, fumaient autour du feu dans de longs calumets peints en rouge.

Le chef delaware, debout devant les vieillards, raconta les détails de sa malheureuse expédition avec simplicité, mais sans rien perdre de sa fierté et de son audace.

— J'espère, dit-il en terminant, que mes pères les sachems n'écouteront pas les cris de ces femmes bavardes et n'attristeront pas mon cœur par des paroles sévères que je n'ai pas méritées. Les Abénaquis ont tué cinq de nos guerriers, c'est vrai; mais nos fusils ne sont pas restés muets, et mes pères savent que nos jeunes hommes ont le coup d'œil juste. Le sang des Abénaquis a rougi les herbes de la forêt et le Grand-Esprit a fait tomber entre mes mains un prisonnier à chair blanche.

A ces mots, les sachems, qui jusqu'alors avaient écouté d'un air soucieux le récit du Serpent-Rouge, relevèrent la tête, et le plus âgé prenant la parole :

— Où est ce prisonnier? demanda-t-il. Pourquoi mon fils n'a-t-il pas commencé par nous apprendre cette nouvelle, au lieu de nous dire des paroles si tristes à entendre pour des oreilles delawares?

Un rapide sourire effleura les lèvres minces du rusé Delaware.

Il mit la main sur sa poitrine et répondit avec une feinte modestie :

— Le Serpent-Rouge devait faire à ses pères le récit sincère de son expédition. Il regrette de n'avoir tué que quelques Abénaquis, car il espérait que ses jeunes hommes pourraient suspendre à leur ceinture de nombreuses chevelures. Son âme est affligée, car ce n'est pas un chef français, mais l'Aigle-Noir lui-même, qu'il aurait voulu ramener au camp des Delawares.

— Ton prisonnier est un chef de la nation des visages-pâles? demanda le sachem qui avait déjà parlé et qui se nommait Oukivari.

— Son costume et ses armes l'indiquent.

Les cinq vieillards se consultèrent un instant à voix basse.

Les clameurs de la foule étaient toujours menaçantes autour de la hutte du conseil; on entendait de longs hurlements poussés par les femmes et des cris de vengeance proférés par les guerriers.

Oukivari se leva, parut devant les groupes menaçants et fit signe qu'il voulait parler.

Au même instant, les cris s'apaisèrent.

— Le Serpent-Rouge est un grand chef, dit le sachem d'une voix forte. Vos langues sont semblables aux feuilles du tremble qui remuent sans cesse et sans raison. Les vieillards du conseil vous ordonnent de mettre fin à vos clameurs et d'invoquer le Grand-Esprit afin qu'il décide ce qui sera fait du prisonnier que le Serpent-Rouge a ramené.

Ces dernières paroles eurent tout l'effet que le vieillard en attendait. De nouveaux cris s'élevèrent, mais, cette fois, au lieu d'être dirigée contre le Serpent-Rouge et ses guerriers, la colère de cette race mobile, impressionnable, se tourna contre le malheureux prisonnier.

— Où est-il ? s'écrièrent vingt voix discordantes. Qu'on le livre à nos femmes ! Qu'on distribue ses os à nos enfants pour qu'ils en fassent des jouets ! Que son sang venge le sang delaware !

Voyant qu'il avait obtenu le résultat qu'il désirait, le vieillard se retourna et fit signe au Serpent-Rouge de venir auprès de lui sur le seuil de la hutte.

Aussitôt la tribu delaware accueillit par des cris triomphants ce chef dont elle paraissait soupçonner tout à l'heure l'adresse et le courage.

— Le prisonnier ! cria-t-elle, le prisonnier ! qu'on l'amène et qu'on l'attache au poteau de torture !

Le Serpent-Rouge adressa un sourire hautain à la foule qui l'entourait ; puis il donna un ordre à quel-

ques-uns de ses fidèles guerriers, qui disparurent aussitôt dans le bois.

Le chef delaware avait prévu l'accueil que sa tribu lui ferait au retour de son expédition infructueuse. Aussi avait-il ordonné aux guerriers qui gardaient d'Arramonde de rester en arrière dans la forêt, car il comptait que l'annonce de cette importante capture calmerait les esprits irrités, et il voulait ménager une sorte de coup de théâtre qui devait lui rendre soudain tout son prestige.

Au moment où le malheureux d'Arramonde parut, les mains liées, au milieu des groupes de sauvages qui lui servaient d'escorte, les femmes et les guerriers rassemblés près de la hutte du conseil recommencèrent leurs cris furieux. Quelques femmes delawares — celles sans doute que l'escarmouche de la nuit avait rendues veuves — se précipitèrent sur lui armées de bâtons et de couteaux ; le Serpent-Rouge fut obligé d'interposer son autorité pour le protéger.

Dans cette circonstance critique, le gentilhomme béarnais fit preuve d'un sang-froid que l'on aurait difficilement attendu de sa nature ardente et vive.

Il marchait tranquillement au milieu des sauvages furieux, recevant d'un air dédaigneux les injures qui lui étaient jetées à la face, et fixant un œil plus curieux qu'effrayé sur ces terribles visages dont des peintures bizarres accentuaient encore la férocité.

On le conduisit à une sorte de hutte basse dans

laquelle on le poussa brutalement et dont on assujettit solidement la porte faite de grosses branches entrelacées.

Les liens qui lui serraient les jambes le firent trébucher; il tomba, et ses mains rencontrèrent un grand corps étendu immobile sur une natte.

L'obscurité ne permit pas à d'Arramonde d'apercevoir le visage du compagnon sur lequel il était venu choir si inopinément. Mais celui-ci l'avait reconnu au moment où la porte s'était ouverte pour lui livrer passage.

— Ah ! mon cher enfant, dit la voix du père André avec un accent plein de tristesse, ce que je craignais est donc arrivé. Les Delawares ont surpris votre camp, ils vous ont fait prisonnier... Dieu de miséricorde ! Ouinnipeg et vos compagnons ont été massacrés sans doute ?

— En vérité, père André, dit d'Arramonde en cherchant à tâtons la main du missionnaire qu'il serra fortement entre ses mains liées, je suis bien aise d'entendre votre voix. Depuis deux heures je suis assourdi par les cris de ces coquins peinturlurés ; ils m'ont brisé les oreilles. Rassurez-vous, bon père ; Ouinnipeg et ses compagnons sont en sûreté, et si mon épée ne s'était pas brisée comme un verre, je ne serais certes pas ici. J'aurais plutôt embroché tous ces diables noirs !... Comprenez-vous cela, père André ? une épée qui me venait de mon trisaïeul,

lequel l'avait fait tremper sous ses yeux dans les eaux du Guadalquivir ! Enfin il ne faut plus penser à cela. Je me suis laissé prendre comme un sot et je dois en subir les conséquences... Que vont-ils faire de moi, ces damnés sauvages ? A quelle sauce vont-ils m'accommoder ? Entendez-vous comme ils crient ? C'est que probablement ils ne se mettent pas d'accord sur ce point important. Les uns penchent sans doute pour la sauce blanche et les autres préfèrent me faire revenir dans la poêle... sur un feu doux !...

— Ah ! mon cher enfant, les Delawares ne sont pas des cannibales ! dit le père André qui avait pris au sérieux les plaisanteries de d'Arramonde.

— Ah ça ! mon père, auriez-vous par hasard l'intention de les défendre ? s'écria vivement le gentilhomme gascon.

Puis il reprit avec insouciance :

— Bah ! que m'importe ce qu'ils feront de moi après ma mort !... Ce qui me paraît certain, c'est qu'ils vont me tuer, n'est-ce pas ? Voyons, vous qui les connaissez, car tous ces gens-là ont été plus ou moins vos paroissiens, mon excellent père, dites-moi un peu ce que vous pensez de leurs intentions probables à mon égard.

Cette légèreté d'esprit, cette bonne humeur en face d'un terrible danger surprirent le père André et le touchèrent vivement.

— Non, non, dit-il, je ne crois pas qu'ils songent

à vous mettre à mort... Ah! si l'Aigle-Noir était tombé entre leurs mains, je ne dis pas; ils l'auraient certainement attaché au poteau de torture et auraient inventé pour lui les plus cruels supplices... Mais vous! songez donc que les Delawares étaient encore il y a deux ans les alliés des Français!...

Tandis que le père André et Jean d'Arramonde échangeaient ces paroles, une vive agitation régnait dans le camp des sauvages.

VI

LE RÊVE DU JONGLEUR.

Il y avait devant la hutte du conseil un espace assez vaste où l'herbe avait été brûlée et qui servait de place publique au petit village delaware.

Les vieillards, ayant ordonné à la foule de décrire un cercle autour de cette place, se dirigèrent vers la hutte du sorcier, qui était située à quelque distance.

Selon la coutume indienne, ils voulaient prendre l'avis de cet important personnage, l'interroger sur les causes du courroux dont le Grand-Esprit semblait animé contre la nation delaware et lui demander enfin par quels moyens on pourrait apaiser cette colère.

Ils trouvèrent le jongleur assis par terre sur sa natte, les yeux fermés, les bras pendants, dans une sorte d'extase cataleptique. Ils lui parlèrent; il ne ré-

pondit pas. Alors le grand sachem se décida à le toucher du doigt. Le sorcier ouvrit les yeux et promena autour de lui des regards hébétés.

L'un des vieillards lui apprit les événements qui venaient de s'accomplir ; il lui demanda s'il avait eu un songe qui pût expliquer l'échec subi par le chef de la tribu et faire espérer que le Grand-Esprit donnerait bientôt à ses enfants rouges la victoire sur leurs ennemis.

Sans répondre, le sorcier tendit ses deux mains aux vieillards, qui l'aidèrent à se lever. Il dirigea ses regards vers le ciel, murmura des mots incohérents que les sachems écoutèrent en donnant des signes d'une attention profonde, puis, poussant un grand cri, il s'avança vers le cercle formé par la tribu delaware.

Il marchait lentement. Sa figure bizarrement peinte avait d'horribles contractions. Il levait à tous moments ses bras vers le ciel, ses yeux se renversaient convulsivement dans leurs noires orbites, une écume blanchâtre apparaissait aux coins de ses lèvres tombantes.

Un silence profond régnait maintenant dans le camp ; tous les regards étaient fixés sur le sorcier ; on attendait impatiemment les paroles qu'il allait prononcer.

Ce jongleur était un homme d'une taille colossale et dont la force devait être prodigieuse. Néanmoins

il se traînait avec peine, appuyé sur les sachems, et à chaque instant sa tête ballottait et ses yeux se convulsaient comme s'il eût été près de rendre l'âme.

Dès qu'il fut au milieu du cercle formé par les crédules Indiens, il appuya ses mains crispées sur sa poitrine en poussant des hurlements horribles ; il semblait tourmenté par de cruelles douleurs, puis il tomba à terre, se roula, se tordit dans d'atroces convulsions et arrosa la terre d'une écume sanguinolente.

Tout à coup il porta les deux mains contre ses lèvres, les éloigna ensuite vivement, comme s'il eût arraché de sa bouche un objet qui l'étouffait, et, montrant à la foule anxieuse, terrifiée, un petit morceau d'os qu'il tenait entre ses doigts :

- Voilà le maléfice ! s'écria-t-il en se remettant adroitement sur ses pieds, le Grand-Esprit m'a délivré. Je vais parler.

Un frémissement agita les spectateurs de cette scène étrange, qui se rapprochèrent du sorcier et fixèrent leurs yeux ardents sur son visage.

Le jongleur reprit d'une voix rauque, rapide et avec des gestes désordonnés :

— Le Grand-Esprit est mécontent de ses fils rouges. Cette nuit, j'ai vu des ours dans mes songes. Areskoui, dieu de la guerre, m'est apparu et j'ai aperçu des traces de larmes sur sa barbe blanche. Les Delawares ne sont plus que des femmes bavar-

des et sans cœur; ils entrent dans le sentier de la guerre sans penser à calmer la colère du Grand-Esprit; ils périront, ils périront tous jusqu'au dernier... Les Abénaquis prendront leurs chevelures et boiront dans leurs crânes dépouillés!...

Un hurlement de colère accueillit ces paroles du sorcier. Les guerriers, frappant à grands coups leur poitrine, baissèrent la tête sous ces cruels reproches.

Un des sachems s'avança et d'un ton doux et triste :

— Mon fils a-t-il eu un autre songe? demanda-t-il. Dira-t-il aux pères de sa tribu comment ils peuvent apaiser la colère du Grand-Esprit et chasser Kitchi-Manitou, l'esprit du mal?

— J'ai avalé cette nuit en songe un serpent blanc et un serpent noir, répliqua le jongleur; ils s'agitent dans ma poitrine et me causent d'affreuses douleurs!

— Comment mon fils explique-t-il ce songe?

— Le Serpent-Rouge n'a-t-il pas ramené des prisonniers?

— Oui, une robe noire et un visage pâle.

— Voilà! s'écria le sorcier en sautant sur ses pieds et en se livrant à d'horribles contorsions; voilà les deux serpents!... Ce sont eux qui m'étouffent, qui sifflent dans ma poitrine et qui s'enroulent dans mon esprit pour m'empêcher de voir la direction que les Abénaquis ont prise en s'enfuyant.

Ces dernières paroles du jongleur furent couvertes par des hurlements terribles. Des femmes échevelées

se mirent à courir à travers le camp en criant et en frappant à coups redoublés sur des instruments de cuivre pour chasser Kitchi-Manitou.

D'autres chantaient : « Qu'on dresse le poteau de torture, qu'on y attache les prisonniers, nous voulons voir leur sang couler goutte à goutte; nous voulons leur arracher les ongles et les dents et faire avec leurs os des sifflets pour nos enfants. »

Les guerriers, se prenant par la main, commencèrent une danse folle et leurs voix dures psalmodièrent un chant de guerre.

La hutte dans laquelle le père André et Jean d'Arramonde avaient été enfermés se trouvait à peu de distance du lieu de cette scène.

Les paroles du jongleur et les cris des Indiens qui formaient autour de lui un cercle bruyant, animé, parvenaient aux oreilles des prisonniers.

A travers les fentes des branchages dont la hutte était construite, ils pouvaient voir ce qui se passait dans le village delaware.

Jean d'Arramonde regardait curieusement ce singulier spectacle; mais il ne comprenait pas ce que signifiaient les clameurs et les contorsions de ces sauvages.

Il interrogeait à tout moment son compagnon.

Sombre et préoccupé, contre sa coutume, le père André évitait de lui répondre.

Il suivait d'un œil attentif les péripéties de cette scène étrange.

Lorsque le sorcier fit comprendre à la foule altérée de sang que le sacrifice des prisonniers était nécessaire s'ils voulaient apaiser la colère du Grand-Esprit, le missionnaire serra les poings en murmurant :

— Ah ! le misérable, mon Dieu ! le misérable !

— Que disent-ils, père André ? demanda de nouveau Jean d'Arramonde. De grâce, vous qui connaissez la langue delaware, expliquez-moi ce que raconte ce grand coquin au milieu de toutes ses grimaces...

Le père André baissa la tête et saisissant les mains liées de Jean d'Arramonde :

— Mon pauvre enfant ! dit-il avec émotion, vous saviez que j'étais le prisonnier de ces sauvages... vous avez voulu me délivrer, et, entraîné par votre généreuse ardeur...

— Je me suis laissé prendre comme un simple et naïf castor, pour parler le langage des gens de ce pays... Mon Dieu ! oui, père André. Mais, soyez-en bien persuadé, je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu coucher par terre quelques-uns de ces brigands... Je comptais sur mon épée... Ah ! il faut avouer que Tolède a joliment usurpé sa réputation !

— Mon pauvre enfant, dit le père André, du courage !...

— Ah ! l'heure est venue... Je suis condamné ?...

— Nous sommes condamnés.

— Comment ! *nous* ? s'écria d'Arramonde en pâlis-
sant... Ces misérables oseraient-ils porter la main sur
vous, leur père, leur bienfaiteur?... Ne m'avez-vous
pas dit plus d'une fois que la robe dont vous êtes re-
vêtu était pour vous une sauvegarde assurée?...

— J'ai essayé autrefois de faire un peu de bien à
ces pauvres gens, dit le père André avec douceur,
mais leurs oreilles et leur cœur sont restés fermés à
mes paroles. Néanmoins ils me respecteraient peut-
être si leur insuccès de cette nuit ne les avait rendus
fous de colère et de honte. Ce jongleur me hait parce
que j'ai tenté jadis de détourner de lui ces pauvres In-
diens crédules... il se venge aujourd'hui.

Le missionnaire achevait à peine ces mots que la
foule se ruait de leur côté; le sorcier, ouvrant la
porte de la hutte, mit la main sur le bras du père
André pour le tirer dehors.

Le vieillard s'arrêta un instant à l'entrée de la ca-
bane. La majesté de son visage, le calme de son re-
gard qu'il promena tranquillement autour de lui,
firent une certaine impression sur cette foule fu-
rieuse.

Un des sachems toucha le bras du jongleur et lui dit :

— Mon fils est-il bien sûr d'avoir rêvé d'un serpent
noir ?

Les yeux du sorcier lancèrent deux terribles éclairs,
comme ceux du tigre auquel on voudrait ravir une
proie longtemps convoitée :



— Mon père osera-t-il mettre en doute mes paroles? dit-il d'un ton irrité. Pourquoi est-il venu me chercher avec les autres sachems de la tribu, s'il croit que le souffle du Grand-Esprit m'a abandonné et que mes songes n'ont pas plus d'importance que ceux d'un enfant endormi qui rêve de ses jeux? Eh bien soit! Rendez la liberté aux prisonniers, ne vengez pas le sang de vos frères tués cette nuit par les visages pâles, bravez la colère du Grand-Esprit... Mais ensuite que les guerriers delawares se coupent le nez et les oreilles, qu'ils aillent servir d'esclaves aux Abénaquis et tirent leurs traîneaux comme des bêtes de somme!

Les guerriers accueillirent ces paroles par un hurlement de colère; le sachem se retira en baissant la tête. Des cris de mort et de vengeance confirmèrent l'arrêt rendu par le sorcier.

— Alagami, dit le Serpent-Rouge en s'adressant au jongleur, tu promets à la nation delaware que, si les prisonniers sont mis à mort, le Grand-Esprit fera tomber entre ses mains les ennemis qui ont pris la fuite cette nuit sur leurs pirogues rapides?

— Je le promets, répliqua le sorcier avec assurance.

— Amenez les prisonniers, s'écria alors le chef delaware en se tournant vers ses guerriers; qu'on les attache au poteau de torture, qu'on aiguisse les couteaux, que les femmes apportent des aiguilles pour les enfoncer sous leurs ongles, qu'on leur retire la vie peu à peu et qu'ils ne meurent que lorsque les der-

nières gouttes de leur sang auront rougi l'herbe jaunie!...

Un éclair de triomphe traversa les cruels regards du jongleur, lorsqu'il vit la foule hurlante, désordonnée, entraîner le missionnaire et Jean d'Arramonde vers l'endroit où d'effroyables supplices leur étaient réservés.

VII

LA TORTURE.

Le poteau de torture était dressé à l'extrémité du camp delaware, près de la lisière de la forêt.

C'était un frêne que l'on avait coupé et dépouillé de son écorce et dont le tronc noueux portait encore des traces de sang coagulé et des zébrures noires produites par le feu.

Trois anneaux grossiers enfoncés dans ce tronc indiquaient la place où les prisonniers devaient être attachés.

On lia Jean d'Arramonde et le missionnaire par le milieu du corps aux deux anneaux opposés et on ôta les entraves qui serraient leurs poignets, afin de pouvoir leur appliquer cette torture horrible et raffinée qui consistait à enfoncer des aiguilles rougies sous les ongles des malheureux patients.

Tandis que les femmes allumaient le feu et prépa-

raient les divers instruments de torture, le père André, tournant la tête avec effort, adressait à son jeune compagnon attaché de l'autre côté du poteau des paroles d'encouragement et de consolation.

— Mon pauvre enfant, disait-il, les misérables vont vous faire cruellement souffrir!... Pensez aux tortures auxquelles notre Dieu s'est soumis, offrez-lui vos douleurs et priez-le pour qu'il vous donne la force de les supporter courageusement.

— Soyez tranquille, père André, répliqua Jean d'Arramonde avec assurance, j'ai été élevé rudement, à l'école du grand roi Henri ! Étant enfant, je suis tombé comme lui plus de cent fois dans nos montagnes, j'ai laissé bien souvent des lambeaux de ma peau aux pointes des rochers et jamais je n'ai eu une larme ni une plainte!... Je vais montrer à ces sauvages qu'un montagnard béarnais peut braver la souffrance aussi bien qu'un guerrier peau-rouge !

On venait d'installer sur un feu ardent une grande chaudière dans laquelle on avait jeté de l'eau, du rhum et des plantes aromatiques. Les femmes et les guerriers burent ce breuvage enivrant, puis, se prenant par la main, exécutèrent autour du prisonnier la danse des tortures.

Le Serpent-Rouge se tenait un peu à l'écart. Le front baissé, il marchait dans la petite plaine d'un pas fiévreux et agité. Son visage impassible ne trahissait aucune émotion ; mais, sous cette apparence in-

différente, des sentiments tumultueux agitaient son âme.

Il était impatient de voir commencer ce supplice qui devait apaiser le Grand-Esprit et faire tomber entre ses mains, selon la promesse du sorcier, les ennemis qui lui avaient échappé la nuit précédente.

Enfin un des sachems s'avança et, saisissant une hache de guerre, la leva au-dessus de sa tête en poussant un cri guttural.

C'était le signal. La torture allait commencer.

Déjà un groupe de femmes, horribles sorcières noires et échevelées, se précipitaient vers le brasier pour en arracher les barres de fer rougies qui allaient déchirer la chair des patients, quand tout à coup une sorte d'éclair rapide sillonna le ciel bleu, et une longue flèche vint s'enfoncer en frémissant dans le sol de la prairie desséchée.

Cet événement singulier causa une sorte de stupeur parmi les sauvages réunis autour du poteau.

Seul, le Serpent-Rouge, conservant son calme impassible, marcha vers la flèche et l'arracha de terre. Il vit alors, enroulée au sommet du bois, une petite bandelette en écorce sur laquelle étaient gravés quelques signes.

Le chef delaware jeta les yeux sur ces signes et une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

Les sachems s'approchèrent de lui.

— Voyez ! dit le chef en leur montrant l'inscription que portait la bande étroite.

— C'est un message de l'Aigle-Noir, murmura à l'oreille de Jean d'Arramonde le père André qui avait reconnu la forme de la flèche et les couleurs des plumes qui l'ornaient.

— Ah ! murmura le gentilhomme gascon, il aurait bien dû planter son message dans le cœur d'un de ces coquins !

Le père André eut une lueur d'espoir. Il pensa que l'Aigle-Noir avait trouvé, dans son esprit si fertile en ressources, une ruse pour les sauver.

— Guerriers delawares, dit le Serpent-Rouge en s'adressant aux hommes de sa tribu qui se pressaient autour de lui étonnés, anxieux, le Grand-Esprit a enfin pitié de ses enfants rouges ; il leur livre leur plus cruel ennemi. Savez-vous ce que m'annonce ce message ?

Il fit une pause, comme pour exciter encore la curiosité de ses auditeurs, puis poursuivit d'une voix éclatante :

— Ouinnipeg offre de venir se placer contre le poteau de torture, si le peuple delaware consent à rendre la liberté à ce vieillard à barbe blanche.

Et, de son bras étendu, il désigna le père André.

Il y eut d'abord dans le camp delaware un profond silence causé par la surprise. Puis des cris discordants s'élevèrent de tous côtés. L'échange proposé par l'Aigle-

Noir était accepté avec de bruyantes acclamations.

Seul, le sorcier essaya de protester.

Il s'écria que le Grand-Esprit exigeait la mort du missionnaire, que les songes qu'il avait eus la nuit précédente indiquaient clairement cette volonté et que si le vieillard à robe noire n'était pas sacrifié, il ne pourrait promettre à la nation delaware la victoire sur ses ennemis.

Le chef indien lui imposa silence.

— Tu as rêvé, lui dit-il, d'un serpent blanc et d'un serpent noir. Pourquoi ce serpent noir ne serait-il pas Ouinnipeg, l'aigle au sombre plumage ? Tu refuses de nous promettre la victoire sur nos ennemis... Qu'importent à la nation delaware les promesses de ta langue astucieuse, puisque son plus mortel ennemi va être attaché au poteau de torture ?...

Les acclamations dont ces paroles du Serpent-Rouge furent saluées prouvèrent au sorcier qu'une plus longue résistance serait inutile. Il courba la tête et s'enveloppa dans son grand manteau couvert de plumes éclatantes, cachant sous une apparence froide et dédaigneuse le dépit qu'il ressentait de voir le missionnaire échapper à sa haine.

S'adressant de nouveau aux guerriers qui l'entouraient et leur montrant l'écorce d'arbre que la flèche mystérieuse lui avait apportée :

— L'Aigle-Noir, dit-il, jure sur la tête de son fils et sur les mânes de ses ancêtres que lorsque le *wampum*

sacré sera mis autour du cou de ce vieillard, il se présentera sans armes devant les guerriers delawares pour subir la torture. Déliez donc le prisonnier et mettez-le sous la sauvegarde du Grand-Esprit.

Aussitôt le missionnaire sentit les liens qui l'attachaient au poteau tomber autour de lui ; un sachem s'avancant gravement lui mit sur les épaules un collier d'amulettes, sorte de signe sacré respecté par toutes les tribus indiennes et qui rendait inviolables ceux qui en étaient revêtus.

Cette scène singulière s'était accomplie avec une telle rapidité que le missionnaire n'avait pu revenir encore de la surprise où l'avait jeté une si miraculeuse délivrance.

Quelques instants auparavant, il voyait les instruments de supplice rougir devant lui à la flamme ardente du brasier ; et maintenant il se trouvait libre, loin du poteau de torture, au milieu des sachems de la tribu qui l'avaient fait asseoir parmi eux comme un hôte respecté.

Il y eut quelques secondes d'attente.

Un profond silence régnait parmi les guerriers delawares. Penchés en avant sur leurs longs fusils, ils portaient de tous côtés leurs regards brillants et cruels et guettaient comme des bêtes fauves la proie qui leur était promise.

Tout à coup un large buisson s'entr'ouvrit et un

homme bondissant dans la petite prairie vint s'adosser fièrement au poteau de torture.

Cet homme était Ouinnipeg.

Cette hardiesse, ce singulier mépris de la mort frappèrent vivement les sauvages, et le sentiment qu'ils éprouvèrent tout d'abord en voyant paraître l'Aigle-Noir fut presque de l'admiration.

Mais le souvenir de leurs guerriers massacrés par les Abénaquis, la vue des trophées sanglants dont le chef ennemi avait chargé sa ceinture en manière de défi réveillèrent bientôt leur haine un instant assoupie.

Semblable à la meute furieuse qui s'élance sur un lion blessé, la horde sauvage se resserra autour du poteau et jeta au chef abénaqui ses plus horribles imprécations et ses plus sanglantes menaces.

Ouinnipeg accueillit ces cris de fureur avec un dédaigneux sourire.

Cependant, dès qu'il avait vu son ennemi tomber en son pouvoir, le Serpent-Rouge avait réuni une trentaine de ses meilleurs guerriers et leur avait donné ses ordres à voix basse.

Il ne pouvait supposer que Ouinnipeg était venu s'offrir à la torture seul et sans armes par pur dévouement et pour sauver la vie du père André; il craignait quelque ruse.

— Que mes fils se répandent dans le bois, dit-il aux guerriers delawares; les femmes et les enfants

suffiront pour torturer les prisonniers. Les Abénaquis vont sans doute essayer de délivrer leur chef. Que mes jeunes hommes fassent bonne garde.

Les guerriers s'éloignèrent aussitôt, non sans jeter un regard de regret vers le poteau de torture.

Les scènes dont le camp delaware venait d'être le théâtre avaient été si rapides et si incompréhensibles pour lui que le gentilhomme béarnais se demandait s'il rêvait ou s'il était bien éveillé.

La délivrance du père André, la présence à ses côtés de Ouinnipeg qu'il croyait à l'autre extrémité du lac jetaient son esprit dans d'étranges surprises.

Au moment où la flèche était tombée à terre, le père André lui avait dit que l'Aigle-Noir méditait quelque ruse pour les délivrer. Or d'Arramonde se demandait, non sans inquiétude, comment, seul et désarmé, le chef sauvage pourrait les tirer des mains de ce peuple furieux.

Mais le père André s'était trompé. La présence inopinée de l'Aigle-Noir au milieu du camp delaware ne cachait pas une ruse de guerre.

Lorsque, au lever du jour, le chef abénaqui s'était aperçu que d'Arramonde n'avait pu rejoindre les pirogues, il avait ordonné aux rameurs de revenir en toute hâte au bord du lac, à l'endroit où ils étaient campés la veille, puis, s'élançant à travers le bois, il s'était mis à chercher les traces des guerriers delawares et de leur prisonnier.

Ces traces, il les avait bientôt trouvées, et elles l'avaient conduit près du camp ennemi. Alors, à travers les buissons où il s'était caché, Ouinnipeg avait vu d'Arramonde et le père André attachés au fatal poteau, il avait vu les apprêts de la torture.

Il ne pouvait délivrer les deux malheureux que la fureur des sauvages allait sacrifier. Il résolut du moins de donner sa vie pour racheter celle du missionnaire. Le père André avait sauvé l'année précédente son fils unique que la fièvre dévorait. Il voulut payer généreusement au missionnaire sa dette de reconnaissance.

Le Serpent-Rouge avait eu raison de dire que les femmes suffiraient pour torturer les prisonniers.

Réunies autour du feu, elles faisaient rougir de longues aiguilles en chantant à demi-voix et en attachant sur les deux victimes leurs regards ardents et cruels.

Alors le père André comprit que l'Aigle-Noir, ne pouvant le délivrer par la force, s'était dévoué et allait mourir pour lui.

Il s'élança au-devant des femmes delawares, et écartant celles qui se pressaient déjà autour du poteau de torture :

— Arrêtez ! s'écria-t-il.

— Ouinnipeg, poursuivit le missionnaire avec feu, je ne puis accepter votre sacrifice. Vous avez des guerriers à conduire, une mission à remplir. Vous

avez une femme, un fils bien-aimé qui pleureront votre mort... Qu'importe la vie d'un pauvre vieillard tel que moi?... Ouinnipeg, rendez-moi ma place au poteau de torture!

— C'est la place d'un guerrier, ce n'est pas celle de mon père! répliqua fièrement l'Aigle-Noir. Ouinnipeg veut montrer à ses ennemis comment un guerrier abénaqui sait mourir. Celui dont tu as sauvé la vie l'an dernier me vengera un jour!

— Par le Dieu que j'adore, reprit le missionnaire dont le beau visage s'illumina d'une vive flamme, vous ne mourrez pas, Aigle-Noir; malgré vous, je vous arracherai aux tortures!

Et, saisissant le collier sacré qui reposait sur ses épaules, il le jeta autour du cou du chef abénaqui.

Les vieillards et les femmes delawares laissèrent échapper un cri de surprise et de rage.

La vénération superstitieuse qui s'attachait à ces amulettes était plus forte que leur haine.

Revêtu de ces insignes mystérieux, Ouinnipeg, leur plus mortel ennemi, Ouinnipeg, dont ils auraient voulu répandre le sang goutte à goutte dans d'horribles supplices, Ouinnipeg devenait tout à coup inviolable et pas une main n'aurait osé se poser sur lui.

Alors le Serpent-Rouge s'avança et, s'adressant à son ennemi :

— Voilà donc, dit-il avec mépris, ce guerrier intré-

pide, ce grand chasseur de chevelures !... Son cœur est plus lâche que celui d'une vieille femme !... Les tortures qu'il venait braver lui font peur, il se met sous la protection du Grand-Esprit, il accepte pour rançon le sang d'un vieillard !... je vais rappeler les guerriers delawares pour assister à ce spectacle qui réjouira leur cœur !...

Mais ces insultes étaient inutiles ; le courage de l'Aigle-Noir n'avait pas besoin d'être excité par les outrages de son ennemi.

Par un effort vigoureux, Ouinnipeg rompit les liens qui l'attachaient au poteau ; il saisit le collier sacré, le lança dans les flammes du brasier et, jetant au chef delaware un fier et dédaigneux regard, il revint s'adosser au poteau de torture.

Au même instant, Alagami le sorcier posa sa main puissante sur l'épaule du missionnaire et, montrant le *wampum* sacré que le feu réduisait en cendres :

— Tu mourras aussi, s'écria-t-il ; le Grand-Esprit t'abandonne, tu m'appartiens !

Des hurlements de joie accueillirent ces paroles. D'horribles rires qui semblaient venir de l'enfer retentirent aux oreilles des trois prisonniers.

— Que mon père me pardonne, dit l'Aigle-Noir d'une voix faible en inclinant la tête. C'est moi qui suis cause de sa mort... moi qui voulais le sauver.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! répliqua doucement le missionnaire qui se laissa attacher de

nouveau sans résistance au poteau entre ses deux compagnons.

La torture allait commencer.

VIII

LE FORT SAINTE-ANNE.

Le détachement commandé par Gaston de Saint-Preux marcha pendant près de dix jours dans les bois, sous la conduite habile et prudente de David Kerulaz.

Il se dirigeait, on se le rappelle, vers le fort Sainte-Anne, situé à l'extrémité du lac Saint-Sacrement, près des possessions anglaises, et que M. de Montcalm avait résolu de reprendre à l'ennemi afin d'attirer sur ce point son attention et d'empêcher un mouvement tournant, qui aurait pu être fatal à la petite armée de M. de Bourlamaque.

Au bout de ces dix jours de marche, la compagnie de Royal-Roussillon que commandait Saint-Preux arriva à deux milles environ du fort.

Les derniers arbres de la forêt dressaient çà et là leurs troncs devenus plus rares. Tout au bout de la longue plaine qui se déroulait devant eux, David montra au jeune gentilhomme une sorte de tour peu élevée, se détachant comme une tache violette sur

les teintes roses du ciel doucement éclairé par le soleil levant.

— Voici le fort Sainte-Anne, dit le Chasseur de bisons à voix basse. Si, comme je l'espère, nous avons échappé aux espions anglais, la partie sera belle cette nuit et nos soldats pourront surprendre la garnison.

— Oui, nous attendrons la nuit pour attaquer, répliqua Saint-Preux. M. de Montcalm a oublié de me donner de l'artillerie, et il faut que nous soyons prudents, ajouta-t-il en souriant. Connaissez-vous les abords de la place, mon brave David?

— J'irai les reconnaître ce soir après le coucher du soleil.

— Bien. Je vais ordonner à mes hommes de rentrer dans le bois et de s'abriter derrière le rideau des arbres ; ils passeront là l' journée.

Saint-Preux fut obligé de faire appel à tout son sang-froid pour garder pendant cette journée une si prudente immobilité.

Ses regards impatients consultèrent plus d'une fois le soleil qui resplendissait au-dessus de sa tête dans un ciel sans nuages et dont la course lui semblait d'une lenteur désespérante.

Enfin, au bout de cette longue attente, le jeune officier eut le plaisir de voir l'horizon se colorer d'une teinte pourprée qui indiquait le déclin du jour.

Il y eut un court crépuscule, puis le ciel s'assombrit et bientôt, sur le fond rougeâtre du ciel, le fort

Saint-Anne apparut comme une masse noire.

— Le moment est venu, dit alors David Kerulaz en se rapprochant de Saint-Preux ; je vais aller reconnaître la position ; dans une heure je serai de retour.

En achevant ces mots, il jeta sa carabine sur son épaule, fit jouer son couteau dans sa gaine et se glissa dans les hautes herbes de la prairie qui s'étendait entre les bois et le fort.

Pendant que le Chasseur de bisons accomplissait sa périlleuse mission, Gaston de Saint-Preux faisait prendre les armes à son détachement.

Il le plaça en deux rangs derrière les arbres et recommanda à ses hommes de marcher en silence lorsque le moment serait venu et, quoi qu'il arrivât, de ne faire feu qu'à son commandement.

A vingt pas derrière étaient « les bagages », composés de l'unique charrette attelée d'un mulet et qui, outre les caisses volumineuses de l'élégant Saint-Preux, contenaient quelques provisions de vivres et de poudre.

— Attention, maître Martin ! dit Lèveillé en s'adressant gravement au mulet qu'il était chargé de conduire et auquel il avait pris l'habitude de parler comme à un fidèle et intelligent compagnon ; vous avez été jusqu'à présent d'une sagesse remarquable, tâchez de continuer jusqu'au bout. Ne faites pas trop de bruit avec vos sabots et tenez-vous tranquille lorsque vous entendrez des coups de fusil.

Maître Martin regarda son conducteur avec ses gros yeux ronds et pointa vers lui ses grandes oreilles, comme pour mieux recueillir ses recommandations.

Au bout d'une heure environ, Saint-Preux, qui attendait l'épée à la main en tête de sa petite troupe, vit tout à coup un homme sortir des hautes herbes et s'avancer vers lui.

C'était le Chasseur de bisons.

— Eh bien ? demanda anxieusement le gentilhomme.

— Tout est calme là-bas, on ne se doute pas de notre présence, répliqua David d'une voix rapide et haletante. Je vous apporte de bonnes nouvelles. Si vos hommes savent garder le silence et se dissimuler parmi ces herbes, nous entrerons dans le fort sans tirer un coup de fusil.

— Comment cela ?

— Voici... J'étais parvenu à vingt pas environ du premier retranchement, lorsque j'ai aperçu devant moi un grand gaillard d'Écossais qui montait la garde, appuyé sur son fusil. Déjà j'avais tiré mon couteau pour obtenir plus sûrement son silence, lorsque j'ai vu marcher dans l'ombre trois ou quatre hommes qui venaient du fort. Ils s'approchèrent de l'Écossais. Je me glissai aussitôt vers eux, car j'avais compris qu'ils venaient relever la sentinelle. Ils parlaient à voix basse, mais j'ai l'oreille fine et je pus entendre le mot d'ordre. Ce mot d'ordre est *Prince Georges*.

— Bien ; après ?

— Le nouveau soldat prit sa garde et je suivis aussitôt, en rampant dans les herbes, ceux qui venaient de le placer en faction. J'étais curieux de savoir comment ils s'y prendraient pour rentrer dans le fort. Arrivé près du fossé derrière lequel s'élève la première palissade, celui qui conduisait la patrouille s'arrêta et siffla trois fois doucement. Le pont-levis s'abaissa aussitôt, un soldat s'avança l'arme au bras, reçut le mot d'ordre et s'effaça pour laisser entrer la troupe... Veuillez donc recommander à vos hommes de marcher en silence et de me suivre. Arrivé près du fossé, je me charge d'imiter le coup de sifflet des Anglais et de faire baisser le pont-levis ; le reste vous regardera.

— Mais cette première sentinelle qui monte la garde à vingt pas du retranchement !...

David Kerulaz posa la main sur la garde de son couteau de chasse :

— Le soldat écossais ? dit-il en détournant les yeux ; soyez tranquille, il ne donnera pas l'alarme... Le pauvre diable ! il chantait un air de son pays !... Mais lorsque la mort d'un seul doit assurer le salut de plusieurs braves gens, on serait fou d'hésiter, n'est-ce pas ? Dieu m'est témoin cependant que je n'aime pas à verser le sang !..

Le brave David poussa un soupir, puis reprit :

— Je vais marcher devant ; vous n'avez qu'à me suivre.

— En avant ! dit Gaston de Saint-Preux à voix basse.

Et la petite colonne, s'ébranlant en silence, entra dans les grandes herbes de la prairie.

Les précautions prises par Saint-Preux pour cacher à l'ennemi l'attaque qu'il méditait rendirent sa marche fort lente.

Ce fut seulement au bout d'une heure que David, s'arrêtant brusquement, montra au gentilhomme français un grand corps étendu au milieu des herbes :

— Le soldat écossais, murmura-t-il ; encore quelques minutes et nous serons sur le bord du fossé, en face du pont-levis.

On était maintenant si rapproché du fort que Saint-Preux put entendre dans le silence de la nuit le pas de la sentinelle qui se promenait derrière la première palissade, de l'autre côté du fossé.

Le fort Sainte-Anne avait jadis été construit par les Français. C'était une position solide pour résister à une attaque de sauvages, mais qui n'aurait pu tenir contre les feux de l'artillerie européenne.

Il se composait de deux rangs de palissades faites d'énormes troncs d'arbres reliés entre eux par des chevrons de fer. Au milieu de cette double enceinte se trouvaient les magasins et la poudrière abrités sous un toit en terre battue qui les protégeait contre l'incendie. Une tour carrée, sorte de blockhaus construit également en troncs d'arbres, dominait la posi-

tion. Cette tour contenait les logements des officiers et formait une sorte d'observatoire d'où l'on pouvait facilement surveiller l'immense prairie qui se déroulait à perte de vue autour de la forteresse. Quelques canons y avaient été placés.

Malgré le calme et le sang-froid qui le distinguaient, Gaston de Saint-Preux ne pouvait se défendre d'une émotion singulière.

Encore quelques instants, et, grâce à l'audacieux stratagème imaginé par le Chasseur de bisons, le pont-levis allait s'abaisser, ses soldats allaient se précipiter la baïonnette en avant au milieu de la garnison endormie et planter sur les palissades du fort le drapeau fleurdelisé.

Mais cette ruse réussirait-elle ? Les Anglais se rendraient-ils à merci ou essaieraient-ils de vendre chèrement leur vie ?... S'ils allaient être en éveil, prêts à combattre et supérieurs en nombre !... Les Français, entrés dans le fort par surprise, ne trouveraient-ils pas un tombeau derrière ces inébranlables palissades ?

Saint-Preux n'eut pas le loisir de poursuivre bien longtemps ses réflexions.

David Kerulaz écarta les hautes herbes, se redressa et marcha résolument vers l'endroit du fossé où devait tomber le pont-levis.

IX

L'ASSAUT.

Bientôt trois coups de sifflet retentirent dans le silence de la nuit.

Il y eut quelques secondes d'attente,— un siècle !

Enfin un grincement se fit entendre, puis un bruit de chaînes, et on vit le tablier noir du pont-levis se détacher de la palissade et descendre lentement, peu à peu.

Les Anglais, protégés par leurs éclaireurs delawares et par les sentinelles placées dans la prairie, ne pouvaient soupçonner une si audacieuse tentative.

Ils se laissèrent prendre au piège habilement préparé par le chasseur canadien.

L'extrémité du pont-levis n'était plus qu'à deux pieds du bord du fossé sur lequel il allait retomber ; déjà Saint-Preux levait son épée pour commander l'assaut, lorsque tout à coup un cri déchirant, sauvage, retentit dans la plaine silencieuse.

David se retourna brusquement. Malgré tout son courage, Saint-Preux devint pâle.

— Nous sommes perdus ! pensa-t-il.

Ce cri retentit de nouveau, sonore et prolongé

comme l'appel désespéré de quelque trompette fantastique.

Léveillé, qui était venu se placer aux côtés de son maître, fut atterré. Il avait reconnu cette voix discordante. C'était celle de son fidèle compagnon, maître Martin, qui, abandonné à trente pas de distance, oubliait absolument les sages recommandations de son conducteur et poussait vers le ciel des cris à réveiller une armée.

Le pont-levis fut promptement relevé, et en même temps plusieurs soldats anglais parurent au-dessus de la palissade.

— Qui vive ? dit l'un d'eux.

David Kerulaz essaya de payer d'audace.

— Prince-George, répondit-il.

C'était le mot d'ordre.

— Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous présentez-vous devant le fort à cette heure de la nuit avec des voitures et des mulets ?

— Savez-vous l'anglais ? demanda rapidement David à Saint-Preux.

— Non.

— Eh bien ! nous sommes perdus alors.

— Donnons l'assaut.

— Soit.

— Comment franchir ce fossé ?

— Attendez.

— Répondez ou nous faisons feu ! s'écria un des soldats.

— Couchez-vous ! commanda Saint-Preux à ses hommes.

Quelques coups de fusil retentirent, tirés au hasard dans l'obscurité de la nuit.

Pendant ce temps, David Kerulaz avait couru à la voiture aux bagages.

Il détacha les deux montants de la charrette qui étaient faits en forme d'échelle et les apporta au bord du fossé.

Il revint ensuite vers Saint-Preux.

— Par ici, s'écria-t-il ; ces maudits Écossais ont été réveiller la garnison et lui faire prendre les armes. Mais la nuit est noire et avec un peu de hâte et d'audace tout peut encore se réparer ; nous avons des échelles, donnons l'assaut.

— En avant ! dit Saint-Preux qui se redressa en brandissant son épée.

— En avant ! répétèrent les soldats.

On courut au fossé. Les montants de la charrette furent dressés tout debout sur le bord du talus, puis on les laissa retomber et ils allèrent s'appuyer sur le milieu de la palissade.

— Bravo, Kerulaz ! s'écria Saint-Preux enthousiasmé. Mais vos échelles seront-elles assez solides ?

— Je n'en sais rien. Voulez-vous que je passe le premier ?

Saint-Preux écarta en souriant le brave chasseur, et, s'élançant sur ce pont fragile :

— Vive le roi ! mes enfants, s'écria-t-il en se tournant vers ses soldats, le visage enflammé d'ardeur. Le fort est à nous !

Les soixante braves qui le suivaient se tenaient sur le bord du fossé le fusil chargé, la baïonnette au bout du canon. Ah ! si la nuit n'avait pas été si sombre, quels ravages la mitraille anglaise aurait pu faire dans cette masse d'hommes réunie en un groupe compacte derrière son jeune chef !

Mais les Anglais semblaient frappés de folie.

On les entendait s'appeler, courir dans le fort ; on distinguait la voix des officiers, les jurons énergiques dont ils secouaient la paresse de leurs hommes encore à moitié endormis.

Soudain une grande lueur, rouge et brillante comme un éclair, parut au sommet de la tour.

Une détonation retentit.

Ils venaient de tirer un coup de canon à mitraille pour balayer la plaine, car ils croyaient avoir devant eux toute l'armée de M. de Montcalm.

Saint-Preux avait franchi la palissade et se trouvait dans la première enceinte ; une vingtaine de ses soldats l'avaient suivi. Les Anglais qui gardaient ce retranchement poussèrent des cris d'épouvante et voulurent fuir. Mais les Français s'élancèrent à leur poursuite. Quand ils revinrent, quelques instants

après, leurs baïonnettes étaient toutes sanglantes.

Bientôt la compagnie de Royal-Roussillon se trouva réunie au complet dans la première enceinte circulaire du fort Sainte-Anne.

Sans perdre un instant, ces intrépides soldats, rompus depuis longtemps à cette guerre d'embûches et de surprises, cernèrent la seconde palissade et, enfonçant leurs sabres entre les troncs d'arbres, se hissèrent sur ce marchepied improvisé et couronnèrent la position.

La scène qui suivit ne peut se décrire. Les Anglais, voyant apparaître l'ennemi de tous côtés, tirèrent au hasard, lancèrent des grenades, tandis que l'artillerie du fort tonnait avec rage et envoyait ses boulets dans la plaine déserte.

Pendant que les Français tombaient du haut de la palissade sur l'ennemi surpris et terrifié, et répondaient par des coups de baïonnette bien dirigés à cette bruyante et inutile mousqueterie, David Kerulaz tuait avec sa terrible carabine les artilleurs anglais que la lueur des pièces lui désignait.

Les mousquets crépitaient et les balles venaient frapper comme une grêle de plomb les palissades énormes. On entendait les cris de triomphe des assaillants, les hurlements de rage des Anglais. Des flammes s'échappaient des fusils et des canons; une âcre fumée tourbillonnait autour de ces groupes sanglants.

La voix des officiers retentissait au milieu de ce tapage infernal. Mais comment aurait-elle été écoutée par ces hommes affolés, à peine vêtus, à peine armés, et qui, sans pouvoir se défendre, se sentaient accablés de coups invisibles ?

Saint-Preux, son épée rouge à la main, excitait encore l'ardeur de ses hommes. Tout à coup il vit ouverte devant lui la porte de la tour qui s'élevait au milieu de cette seconde enceinte.

Il s'y précipita, suivi de quelques soldats, et monta rapidement un escalier étroit et sombre.

Arrivé au premier étage, il poussa une autre porte et pénétra dans une petite pièce carrée.

Une lampe achevait de brûler sur une table ; les détonations qui secouaient la lourde tour faisaient vaciller sa faible lumière.

De l'autre côté de la table se tenait un officier anglais.

Cet officier, les bras croisés, effroyablement pâle, regardait par une petite fenêtre la scène de carnage dont l'étroite enceinte du fort était le théâtre.

En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna froidement.

— Rendez-vous ! cria Saint-Preux.

L'officier tira lentement son épée du fourreau et, la jetant sur la table :

— Le fort Sainte-Anne est à vous, monsieur, dit-il

tranquillement. Ce massacre est inutile et j'espère que vous le ferez cesser bientôt.

— Êtes-vous le commandant du fort ?

— Oui, monsieur ; et vous êtes sans doute le commandant français ?

— En effet.

— Mes compliments, monsieur ; vos mesures étaient bien prises ; vous nous avez surpris.

Il jeta un nouveau coup d'œil à travers la petite fenêtre.

Au même instant, une balle vint siffler à son oreille, passa près de Saint-Preux et alla s'enfoncer dans la muraille opposée.

— Décidément, reprit l'officier avec la même assurance calme et froide, décidément nous avons perdu la partie. Je vous rends le fort que Sa Majesté le roi m'avait chargé de défendre. J'espère que vous voudrez bien accorder à mes soldats les honneurs de la guerre ; vous entendez comment ils se défendent.

— Vous aurez les honneurs de la guerre, monsieur.

— Bien.

— Vous me donnerez votre parole d'honneur de battre en retraite jusqu'au fort Édouard.

— Je vous la donne.

— Les munitions et les vivres se trouvant dans le fort m'appartiendront.

— Accordé.

— Vous défendrez à vos hommes d'enclouer les canons.

— Je vous le promets.

Et en même temps un singulier sourire glissa sur les lèvres impassibles de l'Anglais.

Quelques instants après, les deux officiers descendus dans l'enceinte du fort s'élançaient au milieu des combattants.

— Cessez le feu ! criait Saint-Preux.

— Rendez-vous ! commandait le major Smith à ses soldats.

Ces ordres plusieurs fois répétés calmèrent la fureur des combattants.

Les coups de feu devinrent plus rares, puis cessèrent tout à fait. Les éclairs des mousquets et des canons s'éteignirent.

Une heure après cette scène sanglante, un profond silence régnait dans le fort ; ce silence n'était interrompu que par les gémissements des blessés réunis dans une salle basse du blockhaus.

Harassés de fatigue, les Anglais désarmés dormaient près de la tour ; les Français reposaient contre la palissade.

Un ruisseau de sang était entre eux.

X

LES ADIEUX DU COMMANDANT SMITH

Lorsque le soleil se leva le lendemain, le pavillon fleurdelisé flottait au sommet du blockhaus.

Les fusils des défenseurs du fort étaient réunis en faisceaux sous la garde des sentinelles françaises.

Alors les Anglais purent compter avec étonnement le nombre de leurs vainqueurs.

Le court et sanglant combat qui lui avait assuré la possession du fort avait coûté à Saint-Preux une vingtaine de ses soldats. Son détachement était donc réduit à une cinquantaine d'hommes. Les Anglais étaient plus du double, mais l'attaque furieuse des Français leur avait fait perdre près de soixante combattants.

Une heure après le lever du soleil, Saint-Preux ordonna à ses hommes de prendre les armes et de former la haie.

Les soldats anglais reprirent leurs fusils et, conduits par le major leur commandant, commencèrent à défiler, tandis que leurs tambours voilés battaient tristement la marche.

— Monsieur, dit le commandant Smith en s'adressant à Saint-Preux, je vous recommande mes blessés.

— Soyez persuadé, monsieur, qu'ils seront traités comme les nôtres, répondit le gentilhomme français.

Et, saluant de la pointe de son épée :

— Adieu, monsieur, dit-il avec courtoisie.

— Non, répliqua l'officier anglais toujours froid et impassible, non, monsieur, *au revoir* !

La garnison anglaise sortit du fort et se dirigea vers le sud.

Sa longue ligne, qui se détachait comme un serpent énorme et ondoyant au milieu des hautes herbes de la prairie, s'amincit peu à peu, puis disparut.

— Eh bien ! mon brave Kerulaz, que pensez-vous de tout ceci ? dit alors Saint-Preux en frappant gaiement sur l'épaule du Chasseur de bisons. Nous voici, comme vous l'avez annoncé, maîtres du fort Sainte-Anne ! En vérité, ce commandant anglais s'est rendu avec une bonne grâce tout à fait charmante.

Le Chasseur de bisons secoua la tête.

— Les Anglais sont des gens prudents, dit-il. Ce commandant a compris que ses soldats surpris et terrifiés par notre attaque si soudaine ne pourraient défendre le fort et allaient être égorgés comme des moutons. C'est pourquoi il vous a rendu son épée et vous a prié de faire cesser le combat. Mais vous avez entendu le mot qu'il vous a jeté en partant. Il reviendra.

— Eh ! je m'en doute bien, dit Saint-Preux, mais je l'attends.

— Il reviendra avec des forces considérables, car ces coquins-là ne tentent jamais un coup à moins d'être dix contre un.

— Nous tâcherons de nous garder mieux qu'ils ne l'ont fait et de bien employer les canons qu'ils nous ont laissés.

Saint-Preux achevait à peine ces mots, lorsque tout à coup un bruit épouvantable déchira les airs. Le sol trembla sous leurs pas, les lourdes palissades craquèrent, une pluie de pierres, débris de toute sorte, au milieu desquels apparaissaient de sanglantes dépouilles humaines, tomba autour d'eux ; une épaisse fumée les enveloppa. On eût dit qu'un volcan, entr'ouvrant soudain la terre, venait de lancer des torrents de laves et de cendres brûlantes.

Saint-Preux et le Chasseur de bisons s'étaient jetés dans une sorte de casemate qui servait d'abri aux sentinelles du fort.

Tous deux étaient pâles ; une sueur froide perlait sur le front de ces deux hommes intrépides.

— La poudrière vient de sauter, dit David d'une voix creuse. Voilà la surprise que nous réservaient ces lâches coquins.

Saint-Preux s'élança aussitôt hors de l'abri où il s'était réfugié.

Il rencontra cinq ou six soldats, noirs, sanglants, les vêtements brûlés, qui criaient :

— De l'eau ! de l'eau ! le fort est en feu !

Il fit aussitôt le tour du blockhaus. De longues flammes, sortant de l'immense trou noir et béant de la poudrière, léchaient les parois de la tour.

Apercevant alors un énorme tonneau qui contenait la provision d'eau, il le renversa par un vigoureux effort. L'eau jaillit dans cette fosse profonde, une épaisse colonne de vapeur s'éleva en sifflant dans l'air, les flammes devinrent moins ardentes et bientôt s'éteignirent.

Alors, saisissant par le bras un sergent qui accourait suivi de plusieurs hommes :

— L'appel, dit-il, faites l'appel.

Les soldats furent aussitôt réunis.

Les visages bronzés de ces braves étaient couverts d'une pâleur mortelle. Quelques-uns qui s'étaient trouvés près de la poudrière au moment de l'explosion tremblaient encore comme des enfants.

On fit l'appel.

Heureusement, lorsque la catastrophe avait eu lieu, presque tout le détachement était réuni dans la seconde enceinte pour regarder le départ des Anglais.

Dix hommes seulement manquèrent à l'appel. Ces malheureux avaient été réduits en pièces par l'explosion, et c'étaient leurs infortunés débris qui avaient jonché le sol au milieu des pierres arrachées à la voûte de la poudrière.

— Nous ne sommes plus que quarante, murmura Saint-Preux en baissant la tête.

Au même moment, quelqu'un lui toucha le bras. C'était David Kerulaz.

— Que me voulez-vous, David ? demanda le gentilhomme. Vous m'apportez encore une mauvaise nouvelle, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui, dit David à voix basse ; les provisions du fort se trouvaient près de la poudrière. L'explosion a tout détruit, nous sommes sans vivres !

— Écoutez, reprit vivement Saint-Preux, qui, loin de se laisser abattre par ce nouveau malheur, retrouva soudain dans cette situation désespérée toute son audace et tout son sang-froid ; écoutez, mon brave David, croyez-vous que ce commandant anglais tiendra sa parole et retournera au fort Édouard ?

Le Chasseur de bisons hésita un moment.

— Oui, dit-il enfin, je le crois ; non pas à cause de la parole qu'il vous a donnée ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, il ne voudra vous assiéger qu'avec des forces considérables ; il ira chercher du renfort.

— Bien. Combien lui faut-il de temps pour aller au fort Édouard ?

— Quatre jours.

— Autant pour en revenir, plus vingt-quatre heures pour rassembler des hommes et des vivres ; il ne sera pas devant nous avant dix jours.

— C'est assez mon avis. Il n'a, d'ailleurs, aucune raison de se hâter, car il doit supposer que vous n'avez pas de secours à attendre.

— En effet. Eh bien ! David, je vais faire un nouvel appel à votre dévouement.

Le Chasseur de bisons s'inclina.

— Je désire que vous partiez immédiatement pour le camp de M. de Montcalm.

— J'y serai dans cinq jours.

— Vous lui direz ce que j'ai fait, comment je me suis rendu maître du fort ; mais vous ne lui cacherez pas que privé de vivres et de munitions, avec une compagnie réduite de moitié, je ne puis que me faire tuer ici, sans espoir de défendre la position contre l'ennemi nombreux qui va venir l'attaquer.

— Je dirai tout.

— M. de Montcalm décidera ce qu'il doit faire. Peut-être jugera-t-il inutile d'envoyer une seconde expédition contre ce misérable blockhaus à moitié détruit par l'explosion. Quoi qu'il arrive, affirmez-lui que je ne me rendrai pas. Je mourrai à mon poste et je trouverai toujours assez de poudre dans les gibernes de mes soldats pour faire sauter ce qui reste du fort.

Le Chasseur de bisons jeta sa carabine sur son épaule avec le geste insouciant qui lui était habituel.

— Votre commission sera faite, dit-il simplement.

— Adieu, mon brave David, fit le jeune officier en tendant la main au Chasseur de bisons.

— Non, non, monsieur, *au revoir*, répondit David Kerulaz, qui cacha sous un sourire l'émotion qu'il ressentait en se séparant, pour toujours sans doute,

de ce vaillant gentilhomme et de ses compagnons d'armes.

Il laissa retomber sa lourde main dans la main fine et aristocratique que Saint-Preux lui tendait, puis, tournant les talons, il s'avança à grandes enjambées dans la prairie.

XI

JACKSON LE VIRGINIEN.

Les jours qui suivirent furent employés par Saint-Preux à réparer les brèches que l'explosion avait faites aux palissades et à construire de nouvelles défenses.

Il rassembla les vivres disséminés dans le fort et ceux qui se trouvaient dans la charrette aux bagages. Mais, tout en réduisant les rations au strict nécessaire, il calcula que les provisions ne pourraient guère durer plus de quatre jours.

Il envoya quelques-uns de ses meilleurs tireurs dans la prairie. Au bout de trois jours de chasse, ils rapportèrent deux daims qui furent aussitôt dépouillés et sales.

Enfin, la pluie s'étant mise à tomber pendant une journée entière, il fit creuser à la hâte une citerne, et l'eau qui la remplit vint remplacer heureusement

celle qui avait été jetée dans le brasier de la poudrière.

La charrette aux bagages contenait, en outre, un petit baril de poudre qui fut enterré au pied du blockhaus, pour servir de réserve en cas d'attaque.

Tandis que Saint-Preux hâtait ces préparatifs d'une défense désespérée et fortifiait par l'exemple de sa froide intrépidité le courage de ses soldats, Léveillé remplissait avec zèle les fonctions de cuisinier, de majordome, d'intendant, que son maître lui avait confiées.

Il était chargé de préparer les vivres et de les distribuer. Dieu sait avec quelle prudente parcimonie il procédait à ces difficiles opérations et quelle éloquence il déployait pour persuader aux pauvres soldats mourants de faim, qui venaient l'implorer, que le bouillon fait avec des os était cent fois plus nourrissant que le bouillon trop chargé de viande, lequel fatiguait inutilement l'estomac !

Il avait encore le soin de l'ambulance, qui contenait une vingtaine de blessés, dont douze soldats anglais.

A la suite de la capitulation et de la catastrophe qui avait mis le fort hors d'état de défense, ces derniers avaient éprouvé de terribles angoisses.

Ils avaient entendu les sourdes menaces de mort que proféraient autour d'eux les soldats furieux ; ils s'attendaient à d'horribles représailles. Ils croyaient

que, pour punir l'acte de vengeance de leur commandant et pour se dispenser de nourrir des bouches inutiles, Saint-Preux allait ordonner qu'ils seraient passés au fil de l'épée.

Un soir, c'était deux jours après la reddition du fort, quelques soldats français ivres de rhum étaient entrés dans la salle où ces malheureux étaient couchés sur des monceaux d'herbes fraîches.

Ils avaient tiré leurs sabres en proférant des menaces et, malgré les efforts désespérés de Lèveillé, ils allaient peut-être faire expier à ces pauvres diables la mort de leurs camarades et les souffrances qu'eux-mêmes étaient sur le point d'endurer, lorsque tout à coup Gaston de Saint-Preux, qui avait entendu ce tumulte et ces cris sinistres, s'élança dans la salle l'épée à la main.

— Le premier qui frappe un de ces Anglais est un homme mort ! s'écria-t-il d'une voix tonnante en faisant sauter le sabre de l'un de ses soldats qui touchait déjà la poitrine d'un blessé.

Et, montrant la porte avec un geste énergique, il ordonna aux soldats de sortir.

Alors, se retournant vers le blessé que le sabre d'un de ces furieux venait de menacer :

— Soyez tranquille, dit-il d'une voix douce, il ne vous sera fait aucun mal.

L'Anglais, qui n'avait pas sourcillé en sentant la pointe du fer effleurer sa poitrine, haussa les épau-

les avec indifférence et siffla entre ses dents en regardant le plafond.

La physionomie de cet homme frappa vivement Saint-Preux.

C'était un solide gaillard dont la taille devait être fort élevée et la force colossale, si on en jugeait par la largeur de ses épaules et par le développement de son cou de taureau. Une forêt de cheveux roux tombait sur ses yeux dont l'expression inquiète révélait l'audace et l'astuce. Des broussailles roussâtres cachaient son menton ; sa lèvre supérieure était découverte, selon une coutume bizarre que les Américains de nos jours ont conservée.

Le calme de cet homme en face de la mort, l'indifférence avec laquelle il avait accueilli les paroles rassurantes de Saint-Preux, avaient excité la curiosité du jeune gentilhomme.

— Êtes-vous grièvement blessé ? demanda-t-il en revenant vers l'Anglo-Américain.

— J'ai le bras traversé d'un coup de baïonnette et j'ai une balle ici, répliqua le blessé qui s'exprimait dans une sorte de patois moitié anglais, moitié français.

Entr'ouvrant alors sa chemise brune, il montra sur sa large poitrine velue une sorte de trou noir où le sang s'était coagulé.

— Cette balle a-t-elle été extraite ?

— Oui, je l'ai retirée moi-même avec la pointe de mon couteau.

— De quelle contrée êtes-vous ?

— De la Virginie.

— Vous êtes de ce pays qui a commencé la guerre contre nous, il y a cinq ans, en envahissant nos possessions à main armée ?

— La terre d'Amérique est à tout le monde, répliqua le Virginien d'un ton rude ; c'est au plus fort à y faire sa place. Nous n'avions plus de terrain pour nos plantations de tabac, il a bien fallu en chercher hors de chez nous. Vous vous défendez, vous avez raison et vous vous défendez bien... Mais nous sommes plus nombreux et mieux armés. Dans quelques mois, le Canada nous appartiendra et nous irons planter notre tabac sous les murs de Québec... La terre est fameuse par là, dit-on.

En achevant ces mots, le Virginien se roula dans son manteau et refusa de répondre aux autres questions que Saint-Preux essaya de lui adresser touchant les forces et la position des armées anglaises.

Le lendemain, Saint-Preux passait devant la salle basse du blockhaus où étaient réunis les blessés, lorsqu'il vit Lèveillé accourir vers lui.

La figure du digne garçon était toute bouleversée.

— Eh bien ! lui dit son maître, qu'as-tu donc ? pour quoi cours-tu ainsi ? tu as le visage à l'envers...

— Ah ! monsieur le baron, quelle nouvelle !

— Qu'y a-t-il?

— Ah! si vous saviez!

— Voyons, parle!... les yeux te sortent de la tête... Aurais-tu aperçu les Anglais dans la prairie?

• Non. Vous vous rappelez le Virginien? Ce grand blessé roux qu'un de vos soldats voulait tuer et auquel vous avez sauvé la vie...

— Oui; eh bien?

— Eh bien, il a disparu.

— Disparu!

— Tout à l'heure, lorsque je suis entré dans la salle où sont les blessés anglais, sa place était vide.

— As-tu interrogé ses camarades?

— Oui, monsieur le baron.

— Que t'ont-ils dit?

— Ils ont refusé de répondre.

— Mais cet homme était blessé, il n'a pu aller loin.

— Sa blessure ne le privait que de l'usage d'un de ses bras. Quant à la balle qu'il avait reçue dans la poitrine, elle ne l'empêchait pas de souffler comme un phoque en dormant... il a de bonnes jambes et l'haleine solide; il doit avoir fait du chemin pendant la nuit!

Saint-Preux congédia Lévillé d'un geste, puis, baissant la tête d'un air rêveur, il se mit à réfléchir sur ce nouvel et grave incident.

— Cet homme nous a trahis, pensa-t-il; il court arrêter la retraite des Anglais et les prévenir que

nous sommes décimés, privés de munitions, de vivres... Mais ce commandant m'a donné sa parole de retourner au fort Édouard... Voudra-t-il se déshonorer en manquant à son serment?

Il réfléchit encore quelques instants, puis reprit à voix haute :

— Dans trois jours, les Anglais seront devant nous!... Eh bien! j'aime mieux cela, nous ne mourrons pas sottement de faim dans ce maudit fort, comme des renards pris au piège, et nous pourrons du moins vendre chèrement notre vie.

Saint-Preux ne se trompait malheureusement pas.

Les plaintes des soldats et les menaces qu'ils préféraient contre les blessés anglais avaient appris au Virginien que le fort manquait de vivres et de poudre. Il avait aussitôt résolu de rejoindre la garnison anglaise, de révéler au commandant Smith la détresse des Français et de lui faire reprendre le chemin du blockhaus.

Ses blessures étaient peu graves et, d'ailleurs, la fièvre qu'elles avaient allumée dans son sang semblait surexciter encore son énergie naturelle.

Pendant deux jours, il mit prudemment en réserve une partie des vivres qui lui étaient donnés et les cacha dans une sorte de bissac en toile qui lui servait d'oreiller.

Puis, lorsqu'il jugea que ses forces étaient suffisamment revenues pour lui permettre de supporter

les fatigues d'une longue marche, il se leva pendant la nuit, passa son bissac autour de son cou et sortit doucement du blockhaus.

La nuit était obscure.

Le Virginien connaissait toutes les issues du fort ; il savait aussi où étaient placées les sentinelles.

Franchir les palissades, se glisser ensuite dans les hautes herbes de la prairie sans éveiller l'attention des soldats placés en faction, fut un jeu pour cet homme adroit et résolu.

Une fois libre, il se mit courageusement en marche.

Le détachement anglais avait laissé des traces bien visibles de son passage, il était facile de les suivre ; les herbes foulées et flétries indiquaient clairement le chemin.

Le Virginien ne s'arrêta, pour ainsi dire, ni jour ni nuit. Une grande gourde de rhum à laquelle il faisait souvent appel surexcitait ses forces et les empêchait de défaillir.

Enfin, vers le déclin du second jour, il aperçut au loin des flammes vives dans la prairie. C'était le campement de ses anciens compagnons.

Il n'avait plus qu'un mille à parcourir pour atteindre ce camp. Mais pourrait-il y arriver ?

Ses jambes étaient enflées par cette marche excessive ; son bras, qui depuis deux jours n'avait pas été pansé, lui causait d'atroces souffrances ; la plaie de sa poitrine le brûlait cruellement, ses tempes battaient

avec force ; il lui semblait que des torrents de plomb fondu circulaient lourdement dans ses veines gonflées.

Tout à coup un nuage passa devant ses yeux, il chancela comme un homme ivre et tomba dans les hautes herbes, la face contre terre.

Une sorte de râle aigu s'échappait de sa poitrine.

Mais son inébranlable volonté survivait à cet anéantissement complet de ses forces.

Il frappait du front la terre humide ; sa main droite, la seule dont il pût se servir, étreignait puissamment les herbes ; des mots entrecoupés sortaient de ses lèvres contractées par la souffrance et brûlées par la fièvre :

— Allons ! vieux Jackson, disait-il, encore un dernier effort et tu seras arrivé... et tu pourras mourir au milieu de tes camarades, au lieu de crever dans la prairie comme un jaguar blessé... Relève-toi et marche!... dix minutes, seulement dix minutes!... Je n'y vois plus... où suis-je ? Je n'aperçois plus les feux des camarades... Se sont-ils remis en route?... Ah ! s'ils savaient ! s'ils pouvaient m'entendre!...

Il tendit sa main crispée vers le sud ; un cri rauque, effrayant, sortit de sa gorge desséchée et se perdit dans le silence de la nuit.

Il prêta l'oreille ; aucune voix ne lui répondit.

— Malédiction ! murmura-t-il, ils sont trop loin!... ah ! si le Serpent-Rouge était avec eux, il aurait bien

entendu le cri du vieux Jackson... il serait venu me relever, m'aider à marcher.

Il se tut pendant quelques instants. Tout à coup il baissa la tête, ses lèvres se serrèrent convulsivement et ses gros sourcils se contractèrent.

Comme s'il eût rassemblé les suprêmes ressources de son énergie défaillante, sa large main s'enfonça dans la terre humide, son bras se roidit de nouveau comme un ressort vigoureux...

Il se releva.

Mais ses yeux étaient toujours couverts d'un nuage, son sang bouillonnait près de ses tempes.

Au bout d'un instant, il vacilla et retomba lourdement à genoux.

Alors, prenant sa gourde avec un geste fébrile, Jackson le Virginien versa dans son gosier desséché les dernières gouttes de la liqueur de feu.

Puis il déchira la manche de son bras blessé, saisit son couteau, et enfonça la pointe de l'arme acérée dans une de ses veines que la souffrance avait tuméfiée.

Il attendit quelques instants ; le sang ne coulait pas.

Enfin un point noir apparut sur la peau bronzée de son bras, puis un jet de sang rouge et épais tomba à larges gouttes sur l'herbe de la prairie.

Jackson regarda attentivement cette blessure ; une sorte de sourire étrange découvrit ses dents blanches et aiguës

Il lui sembla que le rideau qui obscurcissait sa vue s'entr'ouvrait peu à peu ; un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

Il vit distinctement les feux qui crépitaient au loin dans la prairie. La fièvre qui faisait battre ses tempes s'apaisa ; il retrouva toute la lucidité de son esprit, toute l'énergie de son âme.

— Allons ! dit-il en se relevant de nouveau par un vigoureux effort, ce n'est pas encore ici que tu dois mourir, mon vieux Jackson. Tu reverras tes camarades et tu pourras aller planter ton tabac dans la plaine de Québec !

Il prit une poignée d'herbes, en fit un tampon qu'il appliqua sur la saignée, puis, détachant sa cravate de toile, il se banda adroitement le bras et serra le nœud avec ses dents.

Il s'avança ensuite d'un pas affermi dans la direction du camp anglais.

XII

LE BLOCUS.

Quatre jours après la fuite du blessé virginien, le soldat qui était en faction sur la plate-forme du blockhaus signala une troupe nombreuse qui venait du sud et semblait marcher vers le fort.

Léveillé s'élança aussitôt au sommet de la tour et, fixant ses regards perçants dans la direction que lui indiquait le soldat :

— Ce sont eux ! s'écria-t-il aussitôt... Je reconnais les uniformes rouges !

C'étaient eux en effet.

En tête de la troupe marchaient le commandant Smith et Jackson le Virginien.

Celui-ci n'avait pas eu de peine à décider le major anglais à revenir sur ses pas.

Ces aventuriers anglo-américains qui envahissaient le Canada se souciaient assez peu des lois de l'honneur. Le commandant Smith avait capitulé parce qu'il se sentait hors d'état de lutter contre l'ennemi qui l'avait si audacieusement surpris.

S'il n'était pas revenu immédiatement sur ses pas après l'explosion de la poudrière, c'est qu'il craignait que cette petite troupe française qui s'était emparée du fort ne fût l'avant-garde d'une armée plus considérable. Il ne pouvait supposer qu'une poignée d'hommes se fût aventurée si loin pour tenter un tel coup d'audace.

Néanmoins le commandant Smith ne s'éloignait qu'à regret et sa marche rétrograde était si lente que Jackson put, comme on l'a vu, le rejoindre en moins de deux jours.

Lorsqu'il sut en quel triste état se trouvaient le fort et ses défenseurs, lorsque surtout il reçut l'as-

surance que cette poignée d'aventuriers n'avaient aucun secours à attendre de M. de Montcalm, le major anglais n'hésita pas un instant à prendre sa revanche.

Il était maintenant le plus nombreux et le mieux armé, il voulut écraser à son tour son ennemi affaibli.

Rien ne lui semblait plus logique et plus naturel.

L'annonce de l'arrivée inopinée des Anglais avait d'abord causé une vive émotion dans la petite garnison chargée de défendre le fort.

Mais le sang-froid de Saint-Preux en face de ce nouveau danger, les paroles confiantes qu'il adressa à ses soldats en leur rappelant la façon hardie dont ils s'étaient emparés du blockhaus, eurent bientôt raffermi leur courage.

Les Anglais marchaient en colonne serrée.

Lorsqu'ils furent arrivés à trois ou quatre cents mètres du fort, ils firent halte.

Saint-Preux, qui observait leurs mouvements avec attention, remarqua alors, non sans surprise, que leur nombre s'était augmenté depuis qu'ils avaient quitté le fort.

On voyait parmi eux une vingtaine de cavaliers. La troupe, qui n'était forte que d'une centaine d'hommes au moment de la reddition du blockhaus, comptait maintenant environ cent cinquante soldats.

En effet, par un hasard heureux, dès le second

jour de sa marche en arrière, la garnison anglaise avait rencontré un détachement qui escortait un convoi de vivres destiné au fort Édouard et qui se composait d'une cinquantaine d'hommes et de vingt chevaux.

Le major Smith avait aussitôt donné l'ordre à ce détachement de se joindre à lui et de prendre, avec les fourgons de vivres qu'il conduisait, la direction du fort Sainte-Anne.

Arrivé devant la position, le chef anglais divisa sa troupe en deux sections.

Tandis que l'une dressait ses tentes et posait ses sentinelles au sud du fort, l'autre, faisant un immense détour, tout en ayant soin de se tenir constamment hors de portée de fusil, allait camper au nord, près de la lisière de la forêt.

Les cavaliers gardaient l'intervalle des deux camps, observaient le fort et se tenaient prêts à prévenir toute surprise de la garnison française.

Une fois ces dispositions prises, l'ennemi ne fit plus aucun mouvement ; il semblait attendre patiemment un résultat inévitable.

En constatant cette inertie des Anglais, Saint-Preux fronça le sourcil avec inquiétude.

Il ne redoutait ni une attaque ni une surprise, car il comptait sur le courage et la vigilance de ses hommes pour repousser l'une et prévenir l'autre.

Mais, d'après la manière dont il avait disposé sa

petite armée, il était évident que le commandant anglais ne méditait pas une attaque de vive force.

C'était un homme prudent, comme l'avait dit le Chasseur de bisons, et il ne voulait pas risquer inutilement la vie de ses soldats. Il comptait qu'un puissant auxiliaire allait bientôt lui venir en aide et réduire promptement les défenseurs du blockhaus. Tranquillement, l'arme au pied, il attendait que la famine eût fait son œuvre.

C'était elle qui devait lui rendre le fort Sainte-Anne, et, si les rapports de Jackson étaient exacts, le moment n'était pas éloigné où les Français exténués, mourants de faim, allaient lui envoyer un parlementaire et lui proposer de capituler.

Lorsqu'il eut compris l'intention des Anglais et qu'il eut vu les dispositions qu'ils avaient prises pour le bloquer étroitement, Saint-Preux se demanda avec angoisse quel était le parti auquel il devait s'arrêter.

Il ne fallait pas compter sur le secours de M. de Montcalm. Le retour imprévu des Anglais renversait les espérances qu'il avait pu concevoir de ce côté. Il n'avait plus de vivres que pour trois jours ; M. de Montcalm n'avait évidemment pas le temps de venir à son aide.

Devait-il essayer de se frayer un passage à main armée ?

Certes, les quarante braves qu'il avait sous ses

ordres auraient eu facilement raison de l'une des deux troupes anglaises ; une sortie faite la nuit, avec vigueur, pouvait réussir.

Il aurait ainsi sauvé quelques-uns de ses soldats, mais il fallait alors abandonner le fort, et M. de Montcalm lui avait ordonné d'y tenir à outrance.

Il n'avait donc qu'un seul parti à prendre, et c'est à ce parti qu'il s'arrêta froidement, résolûment.

Il réunit ses soldats et leur dit :

— Mes amis, nous sommes perdus, mais nous avons reçu l'ordre de rester ici et nous y resterons jusqu'à notre dernière bouchée de pain... Ensuite je vous préviens que je ferai sauter le blockhaus et, s'il reste quelques vivants parmi nous, ils tâcheront d'échapper aux Anglais et iront dire à M. de Montcalm que les défenseurs du fort Sainte-Anne ont fait leur devoir.

Les soldats accueillirent sans un murmure, sans une plainte, cette froide et terrible décision.

Ils retournèrent au poste qui leur avait été assigné et, l'arme au pied, comme les Anglais, ils attendirent.

Deux longs jours se passèrent.

Vers la fin de la deuxième journée, Saint-Preux appela Léveillé.

— Combien as-tu encore de vivres ? lui demanda-t-il.

Le pauvre garçon baissa la tête.

— Ah ! monsieur le baron, murmura-t-il d'une voix

affaiblie, nous sommes bien malheureux. J'ai eu beau réduire les rations et ne donner à ces pauvres diables que juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. Il me reste dix onces de farine, deux livres de bœuf salé, un peu de lard et quatre pintes d'eau au plus.

Saint-Preux réfléchit un instant.

— Tu distribueras cela aux malades et aux blessés, dit-il enfin avec un soupir.

— Et les autres ?

— Les autres... tant qu'ils pourront tenir un fusil, ils resteront debout derrière la palissade... Et après... que Dieu ait pitié de nous et nous fasse la grâce de bien mourir.

Léveillé se retira lentement.

Alors Saint-Preux remarqua que le pauvre garçon pouvait à peine se traîner et s'appuyait au mur pour ne pas tomber.

— Qu'as-tu donc ? dit-il aussitôt ; es-tu malade ?

Léveillé se retourna péniblement et son maître fut frappé de la maigreur de ses joues et de la pâleur livide répandue sur son visage ordinairement si gai et si réjoui.

— Ce n'est rien, monsieur le baron, dit-il, un peu de faiblesse...

— Mais tu vas tomber, mon pauvre Léveillé, tu es d'une pâleur mortelle...

— Ne faites pas attention, monsieur le baron, c'est le changement de régime...



— Le changement de régime ? s'écria Saint-Preux. Comment donc ! mais c'est-à-dire que tu meurs de faim.

— Je ne suis pas un soldat, murmura Lèveillé d'un air résigné, je ne suis qu'une bouche inutile, il est juste que mon tour arrive un peu plus tôt... L'essentiel est que monsieur le baron puisse commander jusqu'au bout... et monsieur le baron doit comprendre...

— Oui, je comprends ! s'écria vivement Saint-Preux, je comprends que tu t'es sacrifié pour moi et que, depuis plusieurs jours peut-être, tu t'es privé de ta ration de vivres pour me la donner... Et tu crois que j'accepterai cela ?

Saint-Preux courut prendre un morceau de biscuit et une gourde de rhum qui étaient sur une table voisine et, les plaçant devant Lèveillé :

— Tu vas manger et boire devant moi, dit-il.

Et comme Lèveillé hésitait :

— Je te l'ordonne, poursuivit-il.

— Monsieur le baron, fit le brave garçon, je vous assure que je n'ai besoin de rien. Vous comprenez qu'en ma qualité de cuisinier j'ai tout à souhait. J'ai fait ce soir un excellent souper... un souper de roi !... Je vous avouerai même que j'ai mangé avec excès : c'est peut-être cela qui m'a fait mal.

— Mange et bois, ici, devant moi, répéta Saint-Preux ; je ne veux pas que tu meures, entends-tu ?...

Puis, pour vaincre les dernières hésitations de son fidèle serviteur :

— Il faut que tu retournes en France, dit le jeune gentilhomme dont un triste nuage vint voiler le beau regard... Il faut que tu portes à ma mère mon dernier adieu... mon dernier souvenir !

— Du moment où vous me l'ordonnez, monsieur le baron, répliqua Léveillé en secouant la tête, j'obéis... mais c'est vraiment pécher que de faire un pareil abus de nourriture, tandis que tant de malheureux...

En réalité, le pauvre garçon n'avait pas mangé depuis trois jours et la façon dont il dévora le morceau de biscuit que lui tendait son maître donnait un singulier démenti à ses protestations et à son refus.

Lorsqu'il eut terminé, Saint-Preux lui remit deux lettres qu'il venait d'écrire :

— Demain, dit-il, le fort Sainte-Anne aura cessé d'exister et j'aurai tenu ma promesse de ne pas me rendre... Le baril de poudre est au pied du blockhaus... Ceux qui aimeront mieux mourir que de devenir les prisonniers des Anglais viendront se réunir auprès de moi près du drapeau qui surmonte cette tour et tout sera dit... Mais toi, tu dois vivre... Tu porteras cette lettre à M. de Montcalm, puis, dès que tu le pourras, tu t'embarqueras pour la France et tu remettras à ma mère le dernier adieu qui est renfermé

sous cette autre enveloppe... Et, maintenant, aide-moi à me déshabiller. Voilà trois jours que je n'ai pas fermé l'œil et je veux bien dormir cette dernière nuit !

XIII

SURPRISE.

Le lendemain matin, Gaston de Saint-Preux fit sa ronde habituelle dans les deux enceintes du fort.

Léveillé l'accompagnait.

Les soldats étaient tous à leur poste ; mais leurs traits fatigués, pâlis, indiquaient que les cruelles souffrances de la faim commençaient à les torturer.

Quelques-uns étaient obligés de s'appuyer sur leur fusil pour ne pas tomber.

La vue de ces pauvres gens si braves, si résolus en face de la certitude de la mort émut profondément le cœur de Gaston de Saint-Preux.

Tous le saluaient avec respect quand il passait de vant eux ; pas une plainte ne s'échappait de leurs lèvres.

Le père André avait raison de dire que ces défenseurs du Canada étaient d'admirables soldats.

Tout à coup, au détour d'une palissade, Saint-Preux vit un vieux sergent du détachement s'avancer vers lui.

Son visage, dont les fatigues et la faim n'avaient pu encore éteindre entièrement les teintes vermillonnées, semblait exprimer la joie d'une grande découverte :

— Mon capitaine, dit-il en s'arrêtant court devant Saint-Preux et en lui faisant le salut militaire... mon capitaine, une bonne nouvelle !...

— Et laquelle, mon brave La Ressource ? demanda le gentilhomme surpris.

— Vous croyez ne plus avoir de vivres ?

— Nous n'en n'avons plus, en effet.

— Eh bien ! je viens vous en indiquer, moi.

— Que veux-tu dire ?

— Là-bas... dit le sergent en indiquant un petit bâtiment en planches situé près de l'abîme noirci où avait été la poudrière.

— Où ? Voyons, parle... explique-toi.

— Ce matin, je me suis dit en m'éveillant : Mon vieux, voici le moment de montrer que celui qui t'a surnommé La Ressource n'a pas été un sot. Il ne reste plus dans le fort qu'un peu de farine dont une souris ne voudrait pas, un os de jambon avec lequel maître Léveillé a déjà confectionné trois soupes consécutives et qui est aussi blanc qu'une bille de billard, et enfin un pauvre morceau de bœuf salé qui serait meilleur pour consolider tes bottes que pour fortifier ton estomac. Ça ne peut pas durer comme ça... Ce soir, à souper, on commencera à se manger les uns

les autres, on tirera au sort, et comme tu n'as pas de chance, c'est toi qui auras l'honneur d'être dégusté par les camarades...

— Voyons, achève, dit Saint-Preux en coupant court au discours du vieux soldat.

— Voilà, mon capitaine, fit le sergent dont les petits yeux petillèrent de joie sous les broussailles de ses gros sourcils... Je me suis donc mis en campagne, j'ai fureté partout... Or, en passant devant cette baraque, là-bas, j'ai entendu une voix mélodieuse que je connaissais bien... Oh ! oh ! me suis-je écrié, j'ai trouvé la mine aux rôtis, aux cervelas et aux *beefsteaks*, comme disent ces coquins d'Anglais !.. j'ai poussé la porte et j'ai vu devant moi gras, dodu, luisant...

— Qui donc ?

— Eh ! parbleu ! cet affreux animal qui a failli nous faire manquer notre coup, l'autre soir...

— Le mulet !

— Maître Martin en personne, dit gravement le sergent. Il avait le nez fourré dans un tas de bonne herbe fraîche et semblait me regarder de travers, comme pour se moquer de mon estomac creux.

— Mais, en effet, s'écria Saint-Preux, comment n'y ai-je pas pensé ?...

Et, jetant un regard sévère sur Lèveillé :

— Pourquoi, lui dit-il, ne m'as-tu pas prévenu que tu avais conduit ce mulet au fort ?... Qu'on l'abatte à

l'instant !.. il nous donnera au moins pour trois jours de vivres... Merci, mon brave La Ressource !

Le sergent se releva fièrement devant ce compliment de son supérieur ; ses épaisses moustaches grises se hérissèrent comme celles d'un chat qui fait le gros dos.

— Mon Dieu ! monsieur le baron, dit Lèveillé en baissant les yeux d'un air un peu embarrassé, je m'étais attaché à ce pauvre animal... Vous savez, quand on est resté ensemble pendant une longue route... Pourtant je savais bien que son jour viendrait ; je ne me faisais pas d'illusion, et si j'avais pensé que la mort de mon pauvre Martin pût prolonger la résistance du fort, je n'aurais pas hésité un instant, je l'aurais plutôt sacrifié moi-même...

— Eh bien, pourquoi hésites-tu maintenant ? Trois jours de vivres, c'est le salut peut-être... La Ressource, commandez à deux hommes de tuer cet animal.

— Hélas ! monsieur le baron, dit Lèveillé avec un sentiment à la fois touchant et comique, ce « meurtre » serait inutile. Ce ne sont pas seulement les vivres qui nous manquent...

— Comment cela ?

— J'ai donné ce matin aux blessés les dernières gouttes d'eau... Si nous ne mourons pas de faim, nous mourrons de soif.

Saint-Preux baissa la tête ; La Ressource se gratta

l'oreille avec embarras. Cette sinistre perspective lui fit écarquiller ses petits yeux gris :

— Mais, dit-il, pourtant... permettez... l'eau n'est pas absolument nécessaire à la santé... et il me semble qu'un bon verre de rhum peut remplacer avantageusement...

— Il n'y a rien, rien, plus rien, entendez-vous, dit Léveillé d'un ton désespéré.

— Nous sommes perdus, murmura Saint-Preux avec un soupir.

Au même instant, un coup violent fit sauter le chapeau du sergent La Ressource.

Le vieux soldat tourna sur lui-même tout étourdi et, en se remettant d'aplomb, il lança une exclamation sonore :

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il, quel est l'insolent qui jette une pierre sur le crâne de son supérieur ?..

Le caillou qui venait de le frapper avait roulé à ses pieds.

Il le ramassa.

— Tiens ! dit-il, il est enveloppé dans un papier !

Saint-Preux arracha ce papier des mains du sergent, le déplia, y jeta les yeux et, au même instant, un cri de joie, de triomphe s'échappa de ses lèvres :

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il... La Ressource, faites prendre les armes à vos hommes... Léveillé, déterre le baril de poudre et porte-le près des canons du fort... Ah ! vive Dieu ! cette journée sera belle !

Puis, s'élançant sur le retranchement et s'adressant aux hommes qui gardaient les palissades et qui accoururent aux accents de sa voix jeune et vibrante :

— Soldats, s'écria-t-il, Dieu nous envoie un secours inespéré!... Nous allons faire une trouée dans les rangs des Anglais... Dans quelques heures, si vous faites bravement votre devoir, nous serons libres et vengés!.. Vive le roi!

— Vive le roi! répétèrent les soldats.

Et aussitôt un frisson d'enthousiasme parcourut les rangs des rares défenseurs du fort. Les paroles ardentes de Gaston de Saint-Preux avaient soudain ranimé leurs forces affaiblies; une sorte de fièvre généreuse allumait leurs regards tout à l'heure si mornes et si désespérés.

On entendit un cliquetis d'armes et tous vinrent se serrer autour de leur jeune chef, attendant, impatients, le signal de marcher aux Anglais.

XIV

LA CAMPANULA RUBRA.

Il faut retourner maintenant au camp du Serpent-Rouge.

On se rappelle que tandis que les guerriers dela-

wares s'éloignaient à travers la forêt pour prévenir les tentatives que les Abénaquis pourraient faire pour délivrer l'Aigle-Noir, les femmes de la tribu préparaient le supplice des trois prisonniers.

Le Serpent-Rouge et le sorcier Alagami avaient été prendre place au milieu des sachems.

Devant le poteau de torture, où Ouinnipeg était attaché entre le père André et Jean d'Arramonde, sur le brasier même où rougissaient les instruments de supplice, était placée une énorme chaudière remplie d'un mélange d'eau et de rhum aromatisé avec des herbes de la forêt.

Ce breuvage était destiné à exciter l'ardeur des bourreaux et aussi à ranimer les forces des victimes au moment où elles seraient prêtes à défaillir sous la cruauté des supplices.

Les femmes delawares trempèrent dans la chaudière des tasses de calèche suspendues à leur ceinture, puis, ayant bu cette boisson brûlante, elles se précipitèrent sur les malheureux prisonniers en poussant des cris de vengeance.

Mais, au même instant, un incident inattendu vint arrêter leur fureur.

Quatre ou cinq des guerriers delawares que le Serpent-Rouge avait envoyés en reconnaissance parurent tout à coup sur la lisière du bois.

Un nouveau prisonnier était au milieu d'eux.

En apercevant ce prisonnier, Jean d'Arramonde eut un mouvement de surprise :

— Paterne !.. s'écria-t-il, lui aussi !.. Pauvre garçon !

C'était, en effet, l'infortuné Paterne qui apparaissait escorté de guerriers delawares. Mais dans quel état, grand Dieu !

Livide, les yeux sortant de l'orbite, les vêtements en désordre et couverts de boue, l'ancien aide-droguiste semblait pouvoir à peine se tenir sur ses jambes. Ses genoux s'entre-choquaient, ses bras pendaient inertes le long de son corps. Tantôt il poussait des gémissements plaintifs, tantôt il criait d'un air égaré, comme pour fléchir la férocité des sauvages gardiens qui le conduisaient.

Tout son attirail d'herboriste, ses cartons, ses boîtes de fer-blanc, dansaient autour de lui et suivaient les agitations convulsives de sa corpulente personne.

Il tenait à la main une longue plante décolorée et flétrie dont il respirait de temps en temps le parfum avec un geste machinal.

On se souvient qu'en punition de sa gourmandise Paterne avait été envoyé par son maître aux avant-postes du camp.

Au moment de l'attaque imprévue des Delawares, il s'était jeté plus mort que vif dans un buisson épais et y était resté blotti toute la nuit.

Le lendemain matin, n'entendant plus aucun bruit, il se hasarda à sortir de sa cachette. Il dirigea de tous côtés ses regards circonspects, tendit l'oreille et marcha lentement dans le bois en se dissimulant derrière les gros troncs d'arbres qu'il rencontrait.

Il arriva ainsi au bord du lac, à l'endroit où, la veille, ses compagnons avaient établi leur campement.

Cet endroit était désert. Les herbes foulées et un épais tas de cendres étaient les seuls indices du court séjour de la petite troupe.

Il reprit alors le chemin du bois.

On devine les angoisses du pauvre Paterne abandonné seul dans cette vaste forêt, croyant à chaque instant voir se dresser devant lui un de ces horribles Peaux-Rouges dont ses yeux avaient gardé l'image terrifiante, dont ses oreilles entendaient toujours les hurlements sinistres, s'imaginant enfin que chaque pas qu'il faisait allait réveiller quelque bête féroce ou quelque serpent endormi.

Il marchait au hasard, le cœur oppressé, la poitrine haletante, souffrant de la faim, dévoré par la soif, arrachant par-ci par-là aux buissons un fruit sauvage qu'il dévorait avec avidité.

Enfin il arriva à une sorte de petite plaine terminée par un amas de rochers grisâtres.

Épuisé de fatigue et d'émotion, il tomba assis sur l'herbe épaisse et leva tristement les yeux vers le ciel afin de reconnaître la hauteur du soleil dont la

lumière dorée, perçant le feuillage des arbres élevés, venait inonder les rochers placés en face de lui.

Tout à coup il se leva d'un bond.

Son honnête visage exprimait une stupéfaction profonde. Il fit deux pas dans la clairière, l'œil fixe, les mains tendues, comme pour saisir quelque objet invisible.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce bien possible ?

Et, oubliant soudain sa fatigue, ses terreurs, il s'élança vers les rochers et se mit à gravir leurs pentes glissantes avec une étonnante agilité.

A le voir grimper ainsi, on aurait pu croire que les émotions de la nuit lui avaient fait perdre l'esprit.

Qu'espérait-il donc trouver au sommet de ces énormes pierres amoncelées ?

Le rocher le plus élevé était couvert d'un épais tapis de mousse.

Une haute plante à la tige flexible, aux feuilles longues et pâles, sortait solitaire de cette couche de verdure et découpait ses formes grêles sur l'azur du ciel. — Un bouquet de clochettes rouges la terminait.

Arrivé en haut du dernier rocher, Paterne arracha cette plante avec le geste brusque et violent de l'avare qui reprend son trésor, puis il se laissa glisser le long des rochers, au risque de se rompre vingt fois le cou, et vint rouler lourdement sur l'herbe de la clairière.

Il se releva rouge, essoufflé, saisit un long tube de fer blanc suspendu à son côté et en tira une feuille roulée qu'il contempla quelques secondes avec attention.

Ses regards agrandis par la joie et la surprise se portaient alternativement sur la plante et sur le dessin qu'il venait de déplier.

Enfin, frappant dans ses grosses mains et sautant comme un fou :

— J'ai la *Campanula rubra* ! s'écria-t-il... je l'ai trouvée !.. je la tiens !..

Il se jeta à genoux pour remercier la Providence de cette découverte inespérée.

Des larmes de joie coulèrent le long de ses bonnes joues rouges. Il entendit, dans une sorte d'hallucination, le tintement des écus promis par maître Verdureau, il vit la boutique, objet de son ambition, ouvrant sa large vitrine sur la rue des Lombards, le pilon d'or resplendissant comme un soleil au-dessus de sa tête, la foule se précipitant pour contempler sa grande découverte, et lui, souriant, heureux, assis derrière son comptoir, recevant les compliments d'un air modeste et digne, racontant que pour conquérir ce trésor il avait failli mourir de faim dans les bois, être dévoré par les bêtes féroces, assassiné par les Peaux-Rouges...

Arrivé à cet endroit de son rêve, Paterne poussa un terrible cri d'angoisse.

Ces Peaux-Rouges que son imagination surexcitée

venait d'évoquer, il les voyait là devant lui, hideux, effrayants, brandissant leurs lourdes haches.

Ce n'était plus une fiction, mais une terrible réalité. Cachés dans les buissons voisins, les guerriers du Serpent-Rouge l'avaient aperçu, ils le guettaient depuis quelques instants... maintenant il en était entouré.

L'un d'eux venait même de laisser tomber sa large main sur l'épaule du pauvre garçon.

— Grâce !... pitié !.. s'écria Paterne toujours à genoux en joignant ses mains tremblantes.

Mais les Peaux-Rouges ne bougeaient pas ; ils semblaient l'examiner avec curiosité.

Les regards qu'ils fixaient sur lui avaient une expression plus étonnée que cruelle. Au bout d'un silence qui parut un siècle à l'infortuné valet de Jean d'Arramonde, ils semblaient se consulter entre eux.

Ils se montraient les boîtes, les albums de botanique, le grand bissac de toile suspendus autour de la ceinture de maître Paterne ; ils regardaient curieusement la plante qu'il avait été cueillir et le dessin gisant à terre à côté du rouleau de fer-blanc.

Enfin l'un d'eux prononça quelques paroles gutturales et ses compagnons parurent l'approuver par un signe de tête.

— Mon Dieu ! sainte Vierge ! murmura Paterne, si vous me tirez de ce mauvais pas, je brûlerai cent cierges devant le parvis Saint-Eustache !

Les Delawares, qui le trouvaient ainsi seul et sans armes au milieu de la forêt, qui l'avaient vu courir sur les rochers, au risque de se rompre les os, pour cueillir cette plante mystérieuse et se jeter ensuite à genoux devant elle en lui adressant des paroles bizarres, s'imaginèrent qu'ils avaient entre leurs mains le grand magicien des Français.

L'aspect singulier de Paterne et l'énorme perruque qui ruisselait en boucles innombrables autour de sa large figure étaient bien de nature à frapper l'imagination de ces hommes superstitieux.

Ils emmenèrent aussitôt l'ancien aide droguiste dans leur camp, persuadé que le Serpent-Rouge les féliciterait de l'importante capture qu'ils venaient d'opérer.

XV

LE GRAND MAGICIEN FRANÇAIS.

Le Serpent-Rouge écouta en effet avec attention, le récit que ses guerriers lui firent en lui présentant leur étrange prisonnier.

Celui-ci, qui jetait autour de lui des regards désespérés, aperçut tout à coup Jean d'Arramonde, le missionnaire et Ouinnipeg attachés au poteau de torture.

Oubliant alors le danger qui le menaçait, il courut

vers l'endroit du camp où étaient les trois prisonniers et s'adressant à son maître avec des larmes dans la voix :

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, vous voici donc aussi au milieu de ces affreuses gens ! Ils vous ont attaché, ils vont vous faire mourir peut-être...

— Je le crains, mon pauvre Paterne.

— Ah ! mon Dieu ! ils vont tous nous massacrer !

— Vous n'avez rien à redouter d'eux, mon brave garçon, dit alors le missionnaire qui avait surpris les paroles échangées entre les guerriers delawares et le Serpent-Rouge. Ils vous prennent pour un fou ou pour un sorcier ; ils ne vous feront aucun mal.

— Vous croyez, mon père ? dit Paterne dont un vague sourire vint animer la physionomie consternée.

— J'en suis sûr.

Mais Alagami le jongleur ne tarda pas à démentir l'espoir que ces paroles avaient fait concevoir au malheureux Paterne.

Élevant la voix, il railla la superstitieuse erreur des Delawares et osa même accuser la crédulité de leur chef.

— S'il est sorcier, s'écria-t-il, qu'il fasse un miracle pour prouver que le Grand-Esprit est avec lui.

Et, s'élançant aussitôt vers Paterne qu'il terrifia par son aspect bizarre et par l'éclat de sa voix rauque et discordante :

— Fils de chienne, s'écria-t-il, oses-tu te dire ma-

gicien?... Montre-nous ton pouvoir... nous avons des malades dans nos wigwams, viens les guérir!... un de nos guerriers est mort hier et son corps refroidi est exposé dans la tente des sachems, viens le ressusciter!... Imposteur à la langue double, tu trembles devant moi, tu n'oses fixer tes regards sur les miens!...

« Et vous, s'écria-t-il en s'adressant aux guerriers qui avaient ramené Paterne et aux femmes qui l'écoutaient curieusement, pourquoi retardez-vous par vos paroles bavardes le supplice des prisonniers? Attachez ce visage-pâle au poteau de torture et remerciez le Grand-Esprit qui nous livre un nouvel ennemi... Puisqu'il se dit sorcier, c'est moi qui le torturerai de mes propres mains... Je veux voir s'il saura m'échapper!...

Et, tirant de sa ceinture un large couteau, il se jeta furieux sur le malheureux Paterne, le saisit par les cheveux pour le scalper...

Au même instant, un cri de stupeur s'échappa de toutes les bouches.

— C'est un magicien, un grand magicien!... crièrent les femmes delawares en s'écartant du prisonnier avec une crainte respectueuse.

Paterne s'était laissé tomber à terre au moment où Alagami s'était jeté sur lui...

Et sa fameuse perruque était restée entre les mains du sorcier delaware, sans que le couteau à scalper ait eu le temps de toucher la peau de sa tête.

Malgré son impudence, Alagami fut terrifié par ce prodige.

Il tenait au bout de son bras tendu la perruque Louis XIV de maître Paterne et la regardait d'un air hébété.

— C'est un magicien, un grand magicien!... crièrent de nouveau les femmes de la tribu.

Et, ramassant des pierres et de la boue, elles en couvrirent le sorcier delaware, qui courut se cacher dans les bois, poursuivi par leurs malédictions et leurs insultes.

Alors le missionnaire se pencha vers Paterne agenouillé et tremblant :

— Relevez-vous promptement, dit-il d'une voix ferme ; du sang-froid, du courage, et vous pouvez tous nous sauver.

Paterne entendit ces paroles, il se remit debout, mais ses jambes tremblaient et ses regards étaient toujours hagards et terrifiés.

Le Serpent-Rouge s'avança alors vers lui et montrant la *campanula rubra* que, malgré tant d'émotions, le digne garçon tenait toujours serrée dans sa main crispée :

— Quelle est la plante que mon frère blanc a cueillie? dit-il avec une feinte douceur ; elle m'est inconnue... Mon frère me dira-t-il quelles sont les maladies qu'elle guérit?

Malgré l'énergique recommandation du mission-

naire, le valet de Jean d'Arramonde sentit son cœur défaillir en voyant les peintures effrayantes dont le chef sauvage était couvert.

— Courage ! courage ! Paterne, dit alors le père André... Faites tout ce que je vous dirai, et votre maître sera libre.

Puis, s'adressant à l'Aigle-Noir, en langue delaware :

— Cet homme ne comprend pas les paroles de mon frère rouge, dit le missionnaire ; je vais les lui expliquer.

Et à Paterne en français :

— Dites-moi quelques mots, n'importe lesquels...

— Ah ! mon père, je voudrais bien être à Paris, rue des Lombards !... fit le pauvre Paterne en soupirant.

— Bien.

Se tournant alors vers le chef peau-rouge, le père André reprit d'un ton solennel :

— Mon frère blanc me dit que le breuvage dans lequel cette plante est trempée rend les guerriers invulnérables et donne aux femmes la beauté de leur jeunesse.

Un murmure d'étonnement s'éleva dans les rangs pressés des Delawares.

Ils se rapprochèrent de Paterne et fixèrent leurs yeux brillants de curiosité sur la *campanula rubra*.

Ouinnepeg se contenta d'incliner la tête et mur-

mura un *oah* ! d'admiration. Jean d'Arramonde continuait à ne rien comprendre à cette suite de scènes étranges.

— Paterne, dit alors le père André d'une voix rapide, vous allez jeter votre plante dans la chaudière qui est devant vous. Ces sauvages boiront avidement tout le breuvage ; quand ils seront ivres de rhum, vous couperez nos liens et nous tenterons de nous échapper...

— Ah ! si tu pouvais leur jeter en même temps quelque drogue empoisonnée !... dit Jean d'Arramonde avec un soupir.

— Oh ! quelle idée ! fit alors Paterne en se frappant le front.

Et, montrant un grand sac de toile qui pendait à son côté :

— J'ai là, dit-il, de l'opium concentré pour la préparation de mes plantes.

— A merveille !

— Si ton opium ne suffit pas, ajoutes-y un peu de mort-aux-rats ! continua gaiement Jean d'Arramonde qui, avec sa légèreté d'esprit naturelle, commençait à se divertir d'une aventure qui avait amené une expression inquiète et soupçonneuse sur le visage du Serpent-Rouge.

Le missionnaire se hâta de dissiper ce nuage.

— Le grand sorcier des Français consent à prépa-

rer le breuvage magique, dit-il d'une voix assurée, mais il y met une condition.

— Que mon père blanc nous la fasse connaître, fit le Serpent-Rouge.

— Le peuple delaware lui accordera la liberté de l'un des prisonniers de sa nation.

Un cri d'assentiment annonça au missionnaire que cette condition était acceptée.

— Cette demande est juste, dit le chef peau-rouge.

Et il parut se contenter de l'explication qui lui était donnée.

— Allons, Paterne, maintenant, à la grâce de Dieu ! dit le père André qui essaya de ranimer par son ton dégagé et enjoué le courage du brave garçon. Souviens-toi de ton ancien métier et compose-leur une drogue qui nous permette de nous tirer de leurs griffes !

PATERNE, pénétré de l'importance du rôle qu'il jouait, s'approcha de la chaudière où bouillait le mélange d'eau et de rhum aromatisé.

Mais au moment d'y jeter la fameuse *campanula rubra* il hésita un instant.

C'était sa fortune qu'il allait anéantir de ses propres mains, son beau rêve qui allait s'envoler...

Pourrait-il jamais retrouver ce trésor inestimable ?

Toutefois cette faiblesse dura peu. Il tourna la tête du côté du poteau de torture, comme pour se donner

du courage, poussa un profond soupir et lança la *campanula* dans l'énorme chaudière.

Il prit ensuite un bâton, remua quelque temps le mélange avec gravité, puis, s'éloignant un peu, il traça avec sa baguette un grand cercle autour de la chaudière et ramassa quelques grosses pierres qu'il mit dans le sac de toile suspendu à sa ceinture.

Alors, marmottant des paroles incohérentes, levant les yeux au ciel, il simula une invocation avec un sérieux si comique que son maître émerveillé lui cria de loin :

— Bravo, Paterne !

Il jeta ensuite une pierre dans la chaudière, puis deux, puis trois... Enfin, au lieu du quatrième caillou, il y lança la bouteille d'opium qu'il avait débouchée à l'avance.

Alors, se tournant vers le missionnaire, il lui fit un signe.

— Le breuvage est prêt, fit le père André ; que mes frères rouges s'approchent et viennent y tremper leurs lèvres.

— Il faut d'abord que mon frère blanc nous donne l'exemple, dit le chef soupçonneux en tendant une calabasse à Paterne.

Ce dernier s'exécuta de bonne grâce, mais il eut soin de ne remplir la calabasse qu'à moitié.

Aussitôt toute la tribu des Delawares se rua sur la chaudière, au risque de la renverser.

Et pendant qu'à grands cris tous se disputaient la place, d'Arramonde disait à Paterne qui s'était prudemment mis à l'écart et était venu se placer près du poteau de torture :

— As-tu un couteau sur toi?

— Oui, monsieur.

— Dans quelques instants ces sauvages seront ivres de rhum et hébétés par l'opium. Tu couperas les cordes qui nous attachent à ce poteau.

— Oui, monsieur.

— L'un d'eux vient de laisser tomber sa hache ; pousse-la du pied derrière le poteau.

• Paterne se hâta d'obéir.

Ils attendirent.

Mais cette attente fut de courte durée, et l'effet prévu et attendu avec tant d'anxiété par les prisonniers ne tarda pas à se produire.

Au bout de quelques instants, la tribu tout entière présenta un singulier aspect.

Les Peaux-Rouges pouvaient à peine se tenir debout ; leurs jambes vacillaient, ils se heurtaient entre eux comme des gens ivres.

Les femmes delawares succombèrent les premières aux effets du puissant narcotique ; car, séduites par la malicieuse promesse du père André, elles avaient bu la plus forte dose du breuvage magique.

Le Serpent-Rouge qui, lui, avait à peine goûté la liqueur enivrante et conservait une partie de son

sang-froid, fronça ses terribles sourcils en voyant que ses guerriers tombaient l'un après l'autre et que toute la tribu delaware allait bientôt joncher l'herbe de la prairie.

— Infâme imposteur ! s'écria-t-il en s'adressant à Paterne, tu nous as trompés. Tu as empoisonné nos femmes et nos guerriers !

Et brandissant sa hache de guerre il la lança contre le faux magicien.

Le poids de l'arme était trop lourd pour son bras énervé par l'opium. La hache vint s'enfoncer au bas du poteau.

Alors il saisit la carabine d'un de ses guerriers et l'arma...

Mais le couteau de Paterne venait de rendre la liberté aux prisonniers.

Quinnipeg arracha du poteau la hache du chef delaware et la lança contre lui avec une vigueur et une adresse merveilleuses.

Le Serpent-Rouge poussa un cri terrible et tomba baigné dans son sang.

Quelques guerriers et deux ou trois femmes qui avaient pu résister à l'action de l'affreux mélange préparé par maître Paterne voulurent s'armer des fers qui rougissaient dans le brasier.

Quinnipeg les massacra sans pitié avec la hache qu'il avait ramassée près du poteau ; son bras redou-

table ne cessa de frapper que lorsque le silence régna dans le camp delaware.

— En route, maintenant, dit le père André... Nous n'avons pas un instant à perdre. Les guerriers de cette tribu sont dans le bois. Ils peuvent revenir d'un moment à l'autre. Ouinnipeg, conduisez-nous.

L'Aigle-Noir hésita un instant. Il lui en coûtait de renoncer au butin de chevelures qu'il pouvait si facilement conquérir sur le crâne des Delawares ivres-morts.

Mais le père André l'entraîna et il ne put arracher et mettre à sa ceinture la touffe de guerre du Serpent-Rouge.

Le soir même, ils arrivèrent sains et saufs au bord du lac Saint-Sacrement, après avoir évité avec adresse les Delawares répandus à travers le bois.

Les Abénaquis se tenaient dans leurs pirogues à portée de fusil, attendant toujours le retour de leur chef.

Ouinnipeg fit un signal ; les barques approchèrent et recueillirent les prisonniers.

Alors le père André se mit à genoux, rendit grâces à Dieu de leur délivrance miraculeuse et tous répondirent avec ferveur à la prière du missionnaire.

— Paterne ! s'écria Jean d'Arramonde en mettant la main sur l'épaule de son valet, je n'oublierai pas ton dévouement ; je te promets de t'en récompenser quand nous serons revenus en France.

— Ah! monsieur, dit le pauvre garçon en soupirant, quand ce jour viendra-t-il? Quand reverrai-je la pointe Saint-Eustache et la rue des Lombards!...

— Un peu de patience, que diable! dit d'Arramonde. Crois-tu donc que je n'aie pas attendu pour voir le roi?... Et qui sait même si je le verrai jamais?

— Dans quelle direction mon frère blanc désire-t-il que nous tournions nos pirogues? demanda l'Aigle-Noir au gentilhomme béarnais.

— M. de Montcalm m'a donné une lettre que je ne devais ouvrir que huit jours après mon départ du camp et qui contient ses instructions. Pourvu que je ne l'aie pas perdue dans toute cette bagarre!

Jean d'Arramonde chercha dans ses poches et y trouva la lettre du général français.

Cette lettre contenait ces simples mots :

« Portez-vous sans retard au fort Sainte-Anne, où vous prêterez main-forte à M. de Saint-Preux. »

Jean d'Arramonde se mordit les lèvres et eut un moment d'hésitation.

— Eh bien! demanda le père André, où allons-nous?

Le gentilhomme béarnais rougit, tourmenta sa moustache et fut quelques instants sans répondre.

Évidemment, il aurait mieux aimé que M. de Montcalm l'eût chargé d'une autre mission.

Il lui répugnait d'aller aider un rival qui, sans doute, accueillerait assez mal ses offres de service.

Mais l'ordre de M. de Montcalm était formel, et si le gentilhomme béarnais était d'un caractère indépendant et jaloux, il avait du moins le cœur d'un soldat et savait obéir.

Après quelques moments de silence et de réflexion, il releva la tête et dit d'une voix ferme :

— Ouinnipeg, conduisez-nous au fort Sainte-Anne.

Les pirogues inclinèrent aussitôt leur proue effilée dans la direction du sud et glissèrent rapidement sur la surface bleue du lac.

XVI

BATAILLE.

On devine maintenant quel était le secours dont Saint-Preux avait reçu l'heureuse nouvelle, au moment où, croyant tout perdu, il s'apprêtait à s'envelir sous les ruines du blockhaus.

Lorsque les Canadiens et les sauvages abénaquis étaient parvenus en vue du fort Sainte-Anne, — à ce même endroit de la forêt où Gaston de Saint-Preux et David Kerulaz s'étaient arrêtés pour préparer leur attaque de nuit, — le gentilhomme béarnais avait envoyé en reconnaissance quelques-uns des guerriers de l'Aigle-Noir.

Des Indiens s'étaient glissés comme des serpents à

travers les herbes et avaient été examiner la position des Anglais qui assiégeaient M. de Saint-Preux.

Au retour, ils avaient annoncé que la petite armée anglaise était divisée en deux troupes, l'une placée au nord et dont on voyait à peu de distance les bivouacs allumés, l'autre située au sud et cachée par le fort Sainte-Anne. Ils avaient dit, en outre, que ces deux détachements étaient reliés entre eux par des cavaliers disséminés dans la plaine.

Le plan de d'Arramonde fut promptement conçu.

Le message qu'il envoya sur-le-champ à Gaston de Saint-Preux et qu'un guerrier abénaqui jeta par-dessus le retranchement, aux dépens du crâne respectable du sergent La Ressource, contenait ces lignes :

« A huit heures, j'attaquerai l'ennemi campé près du bois. »

D'ARRAMONDE.

Durant leur séjour au fort, les Anglais avaient disposé contre la paroi nord du blockhaus un cadran solaire dont l'aiguille, faite d'une flèche indienne, traçait sa ligne effilée sur une plaque blanchie à la chaux.

Lorsque Gaston de Saint-Preux eut réuni ses hommes devant la poterne qui s'ouvrait sur la prairie, son regard fixe et impatient ne quitta pas le cadran où le soleil marquait sa course régulière.

Debout sur la plate-forme du blockhaus, une mèche allumée à la main, le sergent La Ressource attendait avec une égale impatience le signal de commencer le feu.

Le brave sergent, qui était un homme d'expédients, s'était chargé d'assurer avec trois soldats le service de la petite artillerie du fort, composée de quatre canons.

Il avait préparé à la hâte des gargousses avec la poudre contenue dans le baril que Saint-Preux venait de faire déterrer. Les Anglais avaient laissé une provision d'une cinquantaine de boulets et quelques boîtes à mitraille ; c'était plus qu'il n'en fallait pour défendre le fort.

— La Ressource, avait dit Saint-Preux au vieux sergent, retiens bien ceci. Je vais commander une sortie vers le sud, afin d'empêcher le détachement anglais qui est campé de ce côté d'aller se joindre à celui que M. d'Arramonde attaquera tout à l'heure. Il ne restera donc au fort que tes trois hommes et toi. Il faut que tu tiennes l'ennemi à distance, dans le cas où mes soldats viendraient à battre en retraite et où l'une des deux troupes anglaises tenterait de s'approcher du fort.

— C'est entendu, mon capitaine, avait répondu La Ressource.

Et, après avoir chargé ses quatre canons, il en avait tourné deux vers le campement anglais situé

au nord du blockhaus et deux vers le détachement campé dans la direction opposée.

Cependant le soleil montait peu à peu au-dessus de l'horizon dans l'azur bleu du ciel.

L'ombre de l'aiguille tournait lentement; enfin elle s'arrêta sur la huitième heure.

Au même moment, un crépitement lointain se fit entendre et des feux rouges et rapides entourés d'une auréole de fumée apparurent le long de la lisière du bois.

D'Arramonde tenait sa promesse.

— En avant! s'écria Gaston de Saint-Preux en s'élançant l'épée haute sur le pont-levis, suivi de ses quarante soldats.

Et, disposant ses hommes en tirailleurs, sur une ligne assez étendue, il marcha rapidement vers le détachement anglais campé dans la prairie.

Jean d'Arramonde avait surpris l'autre troupe ennemie par son attaque soudaine.

Les Anglais, qui ne pouvaient s'attendre à un coup de main venant de la forêt, s'étaient à peine gardés de ce côté.

Ils montrèrent cependant du sang-froid, prirent rapidement les armes et battirent lentement en retraite du côté du fort en tenant tête à l'ennemi.

Les Abénaquis, brandissant leurs haches de guerre, s'élançèrent alors du bois en poussant des cris terribles et se jetèrent dans l'enceinte du campement

que les Anglais venaient d'abandonner, tandis que les Canadiens, embusqués derrière les arbres, dirigeaient sur l'ennemi un feu juste et bien nourri.

Le commandant Smith conservait dans cette situation critique son imperturbable sang-froid.

Il dirigeait la retraite de ses hommes et méditait un mouvement tournant qui lui permit de se jeter dans le bois et de combattre avec moins de désavantage l'ennemi bien abrité qui faisait pleuvoir sur lui une grêle de balles.

Tout à coup un cavalier arriva ventre à terre.

Une balle canadienne l'atteignit en pleine poitrine au moment où il s'approchait du chef anglais.

Il put néanmoins murmurer :

— Les Français sont sortis du fort... ils sont dans la plaine... ils attaquent les Écossais là-bas, de l'autre côté... le blockhaus n'a plus de défenseurs...

Et, roulant à bas de son cheval, il tomba mort.

Aussitôt le commandant anglais eut une inspiration hardie.

Les sauvages n'étaient pas à craindre. Malgré les ordres de Ouinnipeg et les menaces de d'Arramonde, ils se livraient au pillage du camp et s'enivraient avec le rhum et l'eau-de-vie qu'ils y trouvaient.

Le major Smith chargea trente de ses hommes de résister aux Canadiens établis dans le bois.

Pendant ce temps, avec le reste de sa troupe, il

résolument de battre en retraite vers le fort désert, de s'en emparer et de s'y établir solidement.

Ses ordres furent exécutés avec une précision admirable.

Trente hommes se dévouèrent à une mort certaine et continuèrent de tirailler contre les Canadiens postés sur la lisière du bois.

Les autres, jetant tout bagage inutile, ne gardant que leur fusil, leur poire à poudre et leurs balles, s'élançèrent au pas de course dans la direction du fort.

Ils avaient fait à peine une centaine de pas, lorsque tout à coup une sorte de trombe rapide passa dans leurs rangs et coucha par terre plusieurs d'entre eux.

Le commandant devint pâle et s'arrêta court.

Un second boulet vint siffler près de lui et enleva la tête d'un de ses hommes. Le sang rejaillit sur lui.

— Trahison ! s'écria l'Anglais, le fort a des défenseurs... il a des minutions, de la poudre...

C'eût été folie que de poursuivre.

Mais, pris entre les canons du blockhaus et la ligne de feux qui s'allumait le long des bois, à quel dessein pouvait-il s'arrêter ?

Voyant l'hésitation de l'ennemi, le désordre qui commençait à se mettre dans ses rangs, d'Arramonde, malgré la sévère leçon que lui avait déjà

attirée son imprudence, ne put rester plus longtemps maître de lui.

Il entraîna ses Canadiens hors des abris qu'ils s'étaient choisis.

— En avant ! cria-t-il, à la baïonnette !

De son côté, Ouinnipeg avait arraché une vingtaine de sauvages au pillage du camp.

Ils étaient ivres de rhum, leurs yeux ardents lançaient des éclairs, il leur fallait du sang.

L'Aigle-Noir leur montra le détachement ennemi et leur dit :

— A nous les chevelures anglaises !

Et Canadiens et sauvages se jetèrent sur cette troupe terrifiée en poussant des cris sinistres.

Ce fut une scène courte et horrible, une sanglante boucherie.

Au bout de quelques minutes, un monceau de cadavres couvrait l'espace resserré où les Anglais avaient combattu.

Semblables à de grands oiseaux de proie, les Indiens, remuant leurs vêtements couverts de plumes, se dressèrent au-dessus de ce charnier humain.

Ils levèrent leurs bras sanglants et, montrant les chevelures arrachées qu'ils tenaient dans leurs larges mains, ils jetèrent vers le ciel un cri guttural, aigu, semblable à celui des vautours.

D'Arramonde détourna ses regards avec un sentiment de dégoût et d'horreur.

Il remit lentement son épée au fourreau.
Il n'avait plus d'ennemis devant lui.

XVII

L'INCENDIE.

Cependant des coups de feu lointains annonçaient que Gaston de Saint-Preux n'avait pas si facilement raison de ses adversaires.

Un élan superbe, irrésistible, avait entraîné ses soldats à l'attaque du camp anglais.

Mais leurs forces étaient épuisées par tant de cruelles privations.

Arrivés haletants, hors d'haleine, à portée de pistolet des Anglais, ils durent s'arrêter. Plusieurs d'entre eux, pris de vertige, tombèrent à terre râlant, à demi morts.

Gaston de Saint-Preux fit mettre ses soldats à genoux afin de les garantir autant que possible du feu de l'ennemi.

Les hautes herbes de la prairie leur faisaient un rempart naturel.

Le feu s'ouvrit sur toute la ligne ; mais les Anglais avaient eu le temps de les voir venir, ils étaient bien préparés à les recevoir.

Formée en tirailleurs, la troupe ennemie s'avan-

çait lentement. C'étaient des Écossais, bons tireurs ; leurs coups avaient une terrible précision.

De plus, ils étaient supérieurs en nombre.

Saint-Preux eut un moment d'hésitation.

Au bout de quelques minutes de fusillade, ses soldats avaient été déjà cruellement éprouvés.

Ces pauvres gens avaient à peine la force de tenir leur fusil ; la longue course qu'ils venaient de faire les avait exténués. Leurs balles, mal dirigées, causaient peu de mal à l'ennemi.

Les Anglais avançaient toujours. A leur tête se tenait Jackson le Virginien.

Voyant l'incertitude du tir des Français, il marchait à découvert, le bras en écharpe, montrant du bout de son bâton aux tirailleurs cachés dans les herbes les endroits où ils devaient diriger leur feu.

De l'autre côté du fort, vers le nord, dans la direction où d'Arramonde avait promis d'attaquer la première troupe anglaise, on n'entendait plus rien.

Saint-Preux eut une terrible angoisse.

Si Jean d'Arramonde était vaincu ,le commandant Smith allait pouvoir s'avancer vers le fort, l'occuper, et alors tant de courage, de souffrances, devenaient inutiles ; lui-même se verrait obligé de rendre son épée ou de faire massacrer jusqu'au dernier de ses soldats.

Il n'y avait plus pour lui qu'un parti à prendre :

battre en retraite du côté du blockhaus, s'y enfermer et s'y défendre à outrance.

Pourrait-il seulement arriver jusque-là ?

Les hommes ripostaient vaillamment au feu des Anglais et rendaient coup pour coup. Mais l'ennemi était deux fois plus nombreux, son feu mieux dirigé, et une grande distance séparait les Français du fort.

Lorsque Saint-Preux arriverait au premier retranchement du blockhaus, combien d'hommes lui resterait-il ? Pourrait-il, avec une poignée de défenseurs, repousser l'assaut des Anglais ?

Tout à coup un galop sonore retentit sur la gauche ; le gentilhomme tourna la tête.

C'étaient les cavaliers américains qui venaient le charger et lui couper la retraite.

Ils couraient comme des fous, au nombre de vingt environ, faisant caracoler leurs chevaux dont les crinières flottaient au vent.

La situation devenait terrible.

D'un côté, les Écossais qui avançaient, marchant toujours lentement et dirigeant un feu inexorable sur cette poignée d'hommes qui cédaient le terrain peu à peu.

De l'autre, les cavaliers accourant à toute vitesse, le sabre ou le pistolet à la main.

Et à cette attaque furieuse Saint-Preux n'avait plus à opposer qu'une trentaine d'hommes !

Il se tenait debout dans la prairie, appuyé sur son épée, se souciant peu des balles qui sifflaient à ses

oreilles, offrant aux carabines ennemies un but contre lequel elles faisaient rage, et, au milieu de cette vive fusillade dont il ne paraissait guère s'inquiéter, il fixait ses regards anxieux sur les cavaliers qui approchaient et que ses hommes, étourdis par le bruit et la fumée, n'avaient pas aperçus.

Il remarqua que le tir de ses soldats semblait moins vigoureux.

— Courage! s'écria-t-il, et défendons-nous à outrance.

— Capitaine, dit un soldat près de lui en déchirant une cartouche qu'il glissa dans son fusil, voici ma dernière balle.

Les soldats n'avaient plus de munitions... Et les cavaliers américains accourant ventre à terre étaient à deux cents pas à peine...

En ce moment critique, trois détonations successives déchirèrent les airs.

Ces détonations venaient du fort.

Au même instant, les cavaliers réunis pour charger se dispersèrent comme un troupeau de daims effarouchés, et, laissant sur le terrain [la moitié des leurs que ces trois volées de mitraille avaient couchés par terre, ils firent rapidement volte-face et s'enfuirent en courant de tous côtés.

— Bravo, La Ressource! s'écria Saint-Preux qui avait constaté les merveilleux effets de la mitraille envoyée si à propos par le brave sergent.

Ces trois coups de canon lui prouvaient que le fort n'était pas encore aux Anglais, que tout allait bien de ce côté et que Jean d'Arramonde avait dû réussir dans son attaque contre l'autre troupe anglaise.

Tout à coup Saint-Preux vit un homme à cheval accourir vers la droite.

Sa monture faisait des bonds prodigieux sous l'éperon ; elle semblait voler en effleurant la cime des hautes herbes.

Ce cavalier passa comme une trombe sur le flanc des combattants. Il décrivit autour d'eux un cercle immense, courut derrière la troupe écossaise, revint vers la gauche et disparut de l'autre côté du fort.

Cette course fantastique, que les deux troupes ennemies avaient suivie d'un regard étonné, n'avait duré que quelques minutes.

La fusillade retentissait toujours ; les Français ne tiraient plus que de rares coups de fusil et reculaient lentement vers le fort.

Alors Jackson le Virginien, jugeant que le moment était venu d'en finir avec cette misérable troupe exténuée et à bout de munitions, tira son large couteau et, bondissant dans la prairie, cria à ses compagnons de le suivre.

Une clameur horrible lui répondit.

Mais, au lieu de s'élancer sur leur ennemi presque sans défense, les Écossais sortirent des hautes herbes

où ils étaient cachés et se mirent à courir dans tous les sens, affolés de peur.

Saint-Preux eut bientôt l'explication de cette étrange panique.

Il vit des flammes s'élever de chaque côté de la prairie, il entendit un sourd crépitement et aperçut des nuages de fumée monter derrière le camp des Anglais.

Voici ce qui était arrivé.

Le combat livré près de la forêt étant terminé par le massacre de l'ennemi, l'Aigle-Noir s'était emparé du cheval abandonné par l'homme qui était venu apporter au commandant Smith la nouvelle de l'évacuation du fort et que les Canadiens avaient tué.

Le chef sauvage s'était aussitôt élancé au galop, afin d'aller reconnaître la position des soldats de M. de Saint-Preux dont on entendait les coups de fusil de l'autre côté du fort.

Quinnipeg vit la situation critique du gentilhomme français, les efforts qu'il faisait pour lutter contre un ennemi supérieur en nombre. Il comprit que, sans un prompt secours, c'en était fait de cette poignée de braves.

Alors allumant une longue corde soufrée qu'il portait toujours sur lui et qui lui servait à recueillir les étincelles du briquet, il laissa pendre cette corde le long des jambes de son cheval.

L'animal, excité par la douleur, partit à fond de train à travers la prairie.

Mais la corde embrasée frôlait en même temps les herbes sèches et traçait dans la plaine un sillon de feu qui entoura bientôt les deux troupes ennemies.

La flamme s'éleva active, effroyable, avec un grondement sinistre, au milieu de tourbillons de noire fumée.

Il n'y avait plus de retraite possible pour les Anglais que du côté du fort.

Saint-Preux, comprenant le secours inespéré que le cavalier inconnu venait de lui apporter, fit reculer rapidement ses hommes vers le blockhaus.

Les soldats écossais ne cherchèrent même pas à les inquiéter.

Les malheureux ne tiraient plus un coup de fusil. Braves devant l'ennemi, ils éprouvaient une effroyable terreur en face du péril inexorable qui les menaçait.

Leur premier mouvement avait été de courir du côté de leur campement pour chercher si ce cercle de feu n'offrirait pas quelque brèche qu'ils pussent franchir.

Mais il n'y avait aucune issue, et la ceinture de flammes se rapprochait d'eux peu à peu.

Ils étaient pris dans cette terrible alternative d'être brûlés vifs ou de s'avancer sous les canons du fort et sous les fusils des Français, maintenant abrités derrière le premier retranchement du blockhaus.

Le cercle de feu se rétrécissait toujours.

Tout le détachement écossais était massé en un seul groupe. En tête de ce groupe se trouvait Jackson le Virginien.

Il gesticulait avec force de son bras unique et semblait donner à ses compagnons un ordre désespéré qui les faisait hésiter. Leur montrant le fort, il leur criait qu'il n'y avait pour eux d'autre moyen de salut que de tenter l'attaque du blockhaus.

Enfin, entraînés par son exemple, les soldats poussèrent un hourra et, mettant la baïonnette au bout du fusil, ils coururent au pas de course dans la direction du fort...

Une effroyable décharge fit trembler tout à coup le blockhaus.

Les quatre canons avaient fait feu en même temps ; la mitraille pénétrant dans les rangs serrés de l'ennemi avait renversé près de la moitié des hommes.

Les autres s'arrêtèrent ; quelques-uns, jetant leur fusil, voulurent s'enfuir.

Mais la chaleur ardente du brasier qui brûlait derrière eux les ramenait en avant.

Saint-Preux qui, debout sur la plate-forme du blockhaus, assistait à cette scène poignante, fut touché de la situation désespérée de ces malheureux.

— La Ressource, cessez le feu, dit-il au vieux sergent qui approchait de nouveau sa mèche enflammée de la lumière d'un canon. — Avancez-vous sur la pre-

mière palissade et proposez à ces pauvres diables de se rendre.

Le sergent éteignit sous son pied sa mèche allumée, non sans pousser un soupir de regret, et alla exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Il se hissa au-dessus du premier retranchement, et s'adressant à la troupe ennemie en mauvais anglais :

— Camarades, cria-t-il, déposez les armes et rendez-vous, vous aurez la vie sauve.

Le Virginien répondit par un juron à cette proposition et, saisissant avec son seul bras la carabine d'un soldat, il fit feu sur le sergent.

La balle siffla près de l'oreille de ce dernier.

— Mille bombes ! s'écria l'artilleur improvisé en se précipitant vers sa batterie, je vais apprendre la politesse à ce grand coquin à cheveux rouges.

Et, adressant à Saint-Preux un regard suppliant :

— Capitaine, dit-il, permettez-moi d'envoyer encore une bordée à ce drôle...

— Je vous défends de tirer, La Ressource, dit le gentilhomme d'un ton sévère. Ces malheureux sont incapables de tenir un fusil, ils ne peuvent pas nous faire de mal et je vais leur proposer moi-même...

Saint-Preux descendit de la plate-forme du blockhaus et se dirigea vers la palissade.

Mais au même moment une clameur sauvage s'éleva dans la prairie.

Quelques Abénaquis qui étaient venus rejoindre Ouinnipeg avaient aperçu le groupe des Écossais décimés par la mitraille, avançant lentement devant la barrière de feu qui les poussait comme un troupeau affolé.

Aussitôt les Peaux-Rouges, ramassant des herbes enflammées, avaient couru comme des démons devant le fort et avaient incendié toute la partie de la prairie qui se trouvait en face du blockhaus.

Maintenant le détachement ennemi était entièrement circonscrit dans un cordon de flammes et de fumée.

Ces malheureux n'avaient même plus la ressource de trouver dans les retranchements du fort la mort du soldat.

Ils allaient périr dans les horribles souffrances du feu, périr jusqu'au dernier homme.

.

Une heure après, l'atroce vengeance des sauvages était accomplie.

Au milieu d'un immense espace noir de cendres où s'élevaient çà et là quelques paillettes embrasées soulevées par le vent, apparaissait un monceau informe et carbonisé.

C'était tout ce qui restait du détachement écossais.

XVIII

RÉCONCILIATION.

Le père André qui, pendant toute la durée du combat, était resté dans le bois où il avait attendu avec anxiété la fin de cette lutte sanglante, accourut dès que tout fut terminé et remplit sa mission de charité en relevant les blessés auxquels il prodigua les premiers soins.

Ces blessés étaient peu nombreux. Les Canadiens, bien abrités derrière les arbres, n'avaient guère souffert du feu de l'ennemi. — Du côté des Anglais, il n'y avait que des morts.

D'Arramonde s'était installé dans la hutte de branchages construite pour le commandant ennemi.

Le père André vint l'y retrouver.

— Mon cher marquis, dit le missionnaire en entrant, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer. Ouinnipeg vient de me dire que ceux que nous allons délivrer ont été assez heureux pour détruire entièrement l'autre troupe anglaise.

— Eh ! mon père, j'ai bien entendu leur canon, dit d'Arramonde en haussant les épaules avec un certain dédain. Quand on a de l'artillerie et qu'on

est abrité par de bonnes palissades, il n'est pas difficile de repousser l'ennemi.

Jean d'Arramonde avait dit au père André par suite de quelles circonstances singulières il était venu guerroyer au Canada et lui avait avoué les sentiments de rivalité et d'aversion qu'il nourrissait contre M. de Saint-Preux.

Le bon missionnaire avait écouté ces confidences sans risquer la moindre observation, mais il avait pris, dès lors, la résolution formelle de réconcilier ces deux jeunes fous dès qu'une occasion se présenterait.

Or, cette occasion, il croyait la tenir, et il ne la laissa pas échapper.

Au bout d'un silence, il reprit :

— Pardonnez-moi, mon cher marquis, si j'empiète sur les prérogatives de votre commandement... mais je voudrais bien vous adresser une question.

— Parlez, mon père, parlez, je vous en prie, dit Jean d'Arramonde.

— Les abris de feuillage construits par les Anglais dans le campement que nous occupons ont été en partie abattus ou brûlés pendant le combat, et vos Canadiens fatigués ne pourront guère y goûter le repos dont ils ont besoin.

— Je suis de votre avis... mais que puis-je faire, père André?... Eh ! je n'ai pas mon château d'Arramonde à mettre à leur disposition.

— Ne pensez-vous pas qu'ils pourraient trouver au fort Sainte-Anne l'abri dont ils ont besoin ?

— Au fort Sainte-Anne ! s'écria d'Arramonde qui se révolta à l'idée d'aller implorer l'hospitalité de son rival.

— Sans doute. De plus, Ouinnipeg ne m'a pas caché que les pauvres défenseurs du fort étaient privés de vivres depuis plusieurs jours. Les Anglais en ont accumulé dans ce camp, et il me semble que vos soldats pourraient les partager avec leurs camarades malheureux.

— Je ne m'y oppose pas... que M. de Saint-Preux m'en envoie demander et je lui en donnerai de bon cœur.

— Hélas ! fit le missionnaire en baissant la tête et en poussant un soupir.

— Hein ? pourquoi cette exclamation, père André ? interrogea d'Arramonde surpris.

— M. de Saint-Preux ne pourra plus rien vous demander.

— Pourquoi cela ?

Le père André détourna encore une fois les yeux et ne répondit pas.

— Parlez, mon père, dit le gentilhomme béarnais ; pourquoi M. de Saint-Preux ne m'enverrait-il pas demander ce dont il a besoin ?... Nous sommes ennemis, c'est vrai, nous nous détestons cordialement, c'est encore vrai, et si le maréchal de Belle-Isle ne

s'était pas trouvé entre nous... ah ! sarpejeu !... Mais, enfin, ce n'est pas une raison pour laisser mourir de faim les braves soldats qu'il commande.

— Qu'il *commandait*, voulez-vous dire.

— Comment ?... M. de Saint-Preux... Achevez... il est...

Le père André poussa un profond soupir et dit d'un ton triste :

— M. de Saint-Preux n'est pas resté derrière ses retranchements. Il a eu l'imprudence de faire une sortie... ses soldats ont essayé une terrible décharge, et... Ah ! le pauvre jeune homme !...

En même temps le missionnaire examinait avec son regard plein de finesse l'effet que cette nouvelle inattendue produisait sur son jeune ami.

Jean d'Arramonde était devenu soucieux et rêveur, contre son habitude.

— Cet événement ne doit pas vous laisser indifférent, reprit le père André après une longue pause. Vous voici délivré d'un rival incommode... et la querelle qui vous avait conduit sur cette terre lointaine du Canada se trouve terminée à votre avantage.

— Oui.... en effet, dit d'Arramonde un peu embarrassé... Après tout, c'est sa faute. Pourquoi a-t-il quitté le fort ? lui qui se vantait tant de sa prudence et me considérait, moi, comme un fou, comme un écervelé !

— Je m'attendais à vous voir accueillir cette nouvelle, sinon avec joie, — car votre cœur est trop généreux pour se réjouir d'un si triste événement, — du moins avec cette satisfaction que procure la victoire remportée sur un rival détesté... car vous le détestiez bien, ce M. de Saint-Preux?

— Je le détestais... Mon Dieu! non... J'ai eu contre lui un mouvement d'impatience parce que j'ai cru qu'il avait voulu se jouer de moi... j'ai peut-être eu tort.. D'ailleurs vous savez, mon père, tout s'émousse, et j'ai passé depuis par tant d'aventures que cette histoire de Versailles m'était un peu sortie de la mémoire; et puis, en somme, je suis fort content d'être venu dans ce pays, et, loin d'en vouloir à M. de Saint-Preux qui m'y a amené, je serais presque tenté de l'en remercier s'il vivait encore... Il est mort, le pauvre! Il avait une mère!...

Et Jean d'Arramonde, faisant un retour sur lui-même et contemplant à travers la porte de la hutte cette immense solitude éclairée par les derniers feux du soleil, pensa que c'était chose triste de mourir ainsi à quinze cents lieues de son pays, sur une terre qui demain peut-être allait devenir la proie des Anglais.

Le père André le laissa à ses réflexions et, tout en se félicitant de l'heureux succès de sa ruse, il prit à grands pas le chemin du fort.

Le sergent La Ressource flânait près du pont-levis

et s'exposait avec un naïf orgueil à l'admiration de ses camarades.

Il reconnut le père André et marcha vers lui sans quitter son air grave et important.

— Eh! par Sainte-Barbe, ma nouvelle patronne! s'écria le brave sergent, est-ce bien vous, père André?... Ah! quand la poudre parle, on est sûr que vous n'êtes pas loin.

— Dis-moi, La Ressource, dit le missionnaire, qui mit en souriant sa main sur l'épaule du sergent, peux-tu me conduire à ton capitaine?

— A M. de Saint-Preux?

— Oui.

— Certainement, mon père. Un rude officier, allez! continua-t-il en introduisant le père André dans le fort. Il a marché à l'ennemi sans broncher et est resté plus d'une heure debout sous le feu, tandis que les camarades faisaient le coup de fusil à plat ventre... Il est vrai que mon artillerie l'a bien soutenu... Ah! si vous aviez vu cela, père André!... je puis dire que c'était finement pointé; pas un boulet de perdu; tous dans le tas... Leur charge de cavalerie a été joliment balayée... et puis, ç'a été le tour des Écossais... Il fallait les voir sauter, ces grands diables, avec leurs jambes nues!.. Mais voici M. de Saint-Preux.

Le jeune officier sortait, en effet, du blockhaus.

Le missionnaire s'avança vers lui, et le sergent La Ressource, portant la main à son tricorne :

— Mon commandant, lui dit-il, voici le père André, l'ami des soldats, qui voudrait vous parler.

— Je suis à vos ordres, mon père, dit gracieusement Gaston de Saint-Preux en saluant le missionnaire.

Il entra avec lui dans la petite salle basse du blockhaus.

— Monsieur, dit le père André, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous par ce pauvre M. d'Arramonde avec lequel j'ai fait route jusqu'ici et dont j'ai partagé jusqu'à ce jour les fatigues et les dangers.

— Soyez le bienvenu, mon père, dit le jeune officier. M. d'Arramonde n'est pas précisément de mes amis, comme vous le savez sans doute, mais je lui suis redevable aujourd'hui d'un grand service, et je rends justice à sa bravoure qui est venue si à propos me porter secours...

— Oui, il était brave, le pauvre garçon... fit le père André en soupirant. Trop brave, même, car c'est ce courage téméraire, irréfléchi, qui lui a été fatal...

— Que voulez-vous dire?.. Lui serait-il arrivé malheur?

— Hélas!

— Vous baissez la tête, vous ne me répondez pas... Ah! mon Dieu! est-ce que?..

— Supposez qu'en effet il ait été victime de son courage. La nouvelle de sa mort pourrait-elle vous affecter, vous, son rival, son ennemi?.. Dans ce combat loyal dont M. de Montcalm a fixé lui-même les conditions, c'est vous, monsieur, qui demeurez vainqueur, grâce à ce malheureux événement.

— Il est donc tué... c'est bien vrai?... dit Saint-Preux.

— Vous semblez ému.

— Ah! que voulez-vous, mon père, je ne sais pas haïr, moi!.. Je ne lui en voulais pas beaucoup, à ce M. d'Arramonde, et, s'il ne s'était pas obstiné à me chercher querelle, j'aurais volontiers consenti à oublier les termes un peu vifs dont il s'est servi à mon égard... Et puis il s'est passé tant de choses depuis ce jour-là! Est-ce qu'on a le temps de penser à ses griefs particuliers quand on a les Anglais sur les bras? Pauvre garçon! mourir à vingt-cinq ans, loin des siens, loin de la France!..

Au même instant la porte s'ouvrit avec fracas.

— Ah! père André, s'écria une voix éclatante, que me disiez-vous donc?..

Gaston de Saint-Preux poussa une exclamation de surprise.

— M. d'Arramonde!

— M. de Saint-Preux!

— Vivant!

— Eh! oui, parbleu!

Les deux jeunes gens hésitèrent un instant, se regardèrent, regardèrent le père André qui souriait doucement, puis, entraînés par leurs sentiments généreux, l'âme exaltée par la joie du danger bravé et du devoir accompli, tout entiers à l'enthousiasme de la victoire... ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.



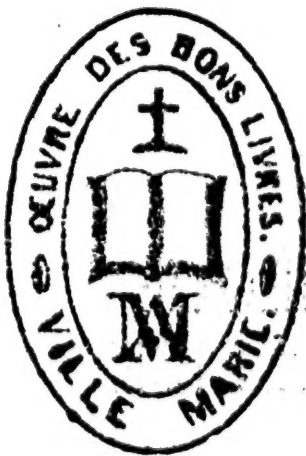


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME 1^{er}

PREMIÈRE PARTIE

L'arrivée.

I. <i>L'Albatros</i>	1
II. Le prisonnier	8
III. L'insulte	18
IV. Le départ.	28
V. Le camp de M. de Montcalm.	42
VI. Un duel d'un nouveau genre.	53
VII. Le secret de David Kerulaz.	67
VIII. L'intendant Varin.	79
IX. En avant !	93
X. Le père André.	98

DEUXIÈME PARTIE

La guerre des bois.

I. Confidences	108
II. La chasse du père André.	111
III. Le Serpent-Rouge.	118
IV. L'attaque.	125

V. Les wigwams delawares.	136
VI. Le rêve du jongleur.	143
VII. La torture	151
VIII. Le fort Sainte-Anne.	162
IX. L'assaut.	169
X. Les adieux du commandant Smith.	177
XI. Jackson le Virginien.	183
XII. Le blocus	193
XIII. Surprise	202
XIV. La <i>Campanula rubra</i>	207
XV. Le grand magicien français.	214
XVI. Bataille.	226
XVII. L'incendie.	233
XVIII. Réconciliation.	243

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME 1^{er}.

